TRAITÉ
DES

MALADIES
DES ENFANS,

TRADUIT du Latin des Aphorismes de Boerhaave, commentés par M. le Baron de Van-Swieten, premier Médecin de Sa Majesté l'Impératrice Reine de Hongrie, &c. &c. &c. &c.

Par M. PAUL, Médecin, des Académies de Montpellier & de Marseille.

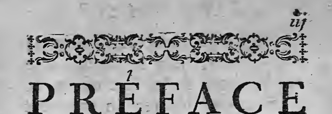


A AVIGNON.

Et se trouve à Paris,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint Jean de Beauvais.

M. DCC. LXIX.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

CHAQUE traduction qu'on donne d'un Traité du célebre VAN-SWIETEN eſt un nouveau préſent fait au Public. On ne peut trop multiplier les Ouvrages d'un Auteur qui a ſçu réunir en ſa faveur les ſuffrages de toute l'Europe ſçavante. Le nom du GRAND BOERHAAVE ne ſe préſente plus aujourd'hui à l'eſprit des Médecins qu'avec celui de VAN-SWIETEN : ces deux noms, que la Gloire a couronnés, iront enſemble à l'immortalité. La poſtérité, comme les contemporains, regardera le monument dreſſé par le Diſciple à celle du Maître, comme élevé à la ſienne propre.

Le Traité des Maladies des Enfans ne peut manquer d'être favora-

blement reçu du lecteur François ; nous n'avons rien négligé pour le rendre digne de lui être offert, & pour ne pas déparer un excellent original par une traduction infidelle ou languiſſante ; l'accueil dont le Public a bien voulu honorer quelques traductions que nous avons déjà données des Ouvrages de M. le Baron de VAN-SWIETEN *, eſt pour celle-ci de l'augure le plus heureux.

Nous n'avons garde de nous répandre en longs éloges de l'ouvrage ; que pourrions-nous en dire qui ne fût encore au-deſſous de l'idée que le nom ſeul de l'Auteur fait naître ? Nous nous contenterons d'avertir que la matiere y eſt traitée dans tous ſes détails, & qu'il ne laiſſe rien à déſirer. M. VAN-SWIETEN y parle d'abord des premiers ſoins qu'exige l'enfant immédiate-

* Les Traités de la Pleuréſie & de la Péripneumonie.

ment après ſa naiſſance, & de la conduite qu'on doit tenir juſqu'au ſevrage *. En examinant la queſtion ſi les meres doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans; il s'éleve avec la plus grande force contre ces meres dénaturées, qui, après avoir nourri pendant neuf mois de leur propre ſang un être qu'elles ne pouvoient connoître, ont la barbare cruauté de lui refuſer le lait que la nature lui a préparé dans les mammelles, lorſque cette innocente créature le leur demande à grands cris, tarriſſent, autant qu'il eſt en elles, ces ſources ſacrées où le

* M. VAN-SWIETEN a cité & raſſemblé tout ce que les Médecins de tous les temps ont écrit de mieux à ce ſujet; il eût ſans doute fait uſage, s'il avoit pû les connoître, de deux excellens Ouvrages modernes où cette matiere eſt traitée ſupérieurement; le premier eſt le *Traité de l'Education médicinale des Enfans en bas âge*, par M. DES ESSARTS, Docteur en Médecine, in-12. Paris, 1760; & l'autre la Diſſertation de M. BALLEXERD ſur *l'Education Phyſique des Enfans*, couron e par la Société des Sciences de HARLEM.

genre humain naiſſant doit puiſer ſa ſubſiſtance, comme ſi elles n'avoient reçu ces deux globes d'albâtre, dont elles ſont idolâtres, que pour leur ſervir d'un vain ornement, & non pour ſatisfaire au plus ſaint de tous les devoirs. Combien les ſoins empreſſés, la tendre ſollicitude des animaux pour leurs petits, ne mettent-ils pas la brute même au-deſſus des meres trop coupables dont nous parlons? & que doit-on penſer d'un ſiecle où l'on réduit en problême ſi une mere doit nourrir elle-même ſon enfant *?

* Aulugelle a ſur cela un morceau de la plus grande éloquence dans ſes Nuits Attiques. Ce morceau, rapporté par M. VAN-SWIETEN, a été omis dans la traduction. Nous allons le placer ici à titre d'ornement.

Suaſi ſemper, nec pœnituit, dit M. VAN-SWIETEN, puerperam * *totam ac integram eſſe matrem filii ſui; quod eſt enim hoc* contra naturam imperfectum, *atque dimidiatum matris genus, peperiſſe, ac ſtatim abs ſeſe abjeciſſe? Aluiſſe in utero ſanguine ſuo neſcio quid, quod non videret; non alere nunc ſuo lacte, quod videat; jam viventem,*

* Tout ce qui eſt en Italique eſt d'Aulugelle.

M. VAN-SWIETEN donne un am-

jam hominem, jam matris officia implorantem? an tu quoque, inquit, putas, naturam fœminis mammarum ubera quasi quosdam nævulos venustiores, non liberum alendorum, sed ornandi pectoris causâ dedisse? sic enim, quod à vobis scilicet absit, pleræque illæ prodigiosæ mulieres fontem illum sanctissimum corporis, generis humani educatorem arefacere, & extinguere, cum periculo quoque aversi, corruptique lactis, *laborant, tanquam* pulchritudinis *sibi insignia devenustet*, &c. Auli Gellii noct. Attic. lib. XII. cap. 1. pag. 281.

Après ce beau passage d'Aulugelle, je citerai quelques strophes d'une très belle Ode *aux Meres, sur la nécessité de nourrir leurs enfans*; elle est d'un Poëte * qui sçait monter sa lyre sur tous les tons, & en tirer alternativement les sons les plus forts & les plus doux.

Ah! pour rendre leurs cœurs sensibles,
Vous devez les aimer pour eux.
Osez-vous, Meres inflexibles,
Leur prescrire un exil affreux?
A peine ont ils vu la lumiere,
Qu'une vanité meurtriere,
Loin de vous place leurs berceaux:
L'usage a dit: qu'on m'obéisse;
S'il commandoit leur sacrifice,
Vous creuseriez donc leurs tombeaux?

Oui, vous n'adorez que vos charmes,
Et vous craignez de les flétrir;
Mais ce fils, qu'obtiennent vos larmes,
Va sans doute vous attendrir.

* M. SABATIER, Professeur d'éloquence au College de Tournon.

ple extrait d'un excellent Mémoire

Ses levres errantes, débiles,
Cherchent vos mammelles fertiles
Dont le lait doit être versé :
Embrasse une mere étrangere,
Cher enfant, tu n'as plus de mere,
Son sein cruel t'a repoussé !

Au fond des antres effroyables
Où rugit la férocité ;
Venez, meres impitoyables,
Votre devoir vous est dicté.
Voyez la lionne cruelle,
Tous ses lionceaux autour d'elle,
S'abreuvant du lait maternel.
Où faut-il chercher la nature !
Chez vous le luxe & l'imposture
Ont détruit son trône éternel.

Eh ! quoi, meres, rien ne vous touche,
Pour vos enfans versant des pleurs ?
Le premier baiser de leur bouche
Est le signal de vos fureurs.
Si malgré leurs mains suppliantes,
Et leurs caresses innocentes,
La nature vous parle envain,
Par votre rage possédées,
Il falloit, nouvelles Médées,
Les étouffer dans votre sein.

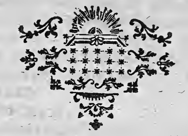
Malheur à la mere, qui à la lecture de ces beaux vers, n'aura pas entendu jusqu'au fond de ses entrailles, le cri perçant & tendre de la nature !

de M. *Petit* le pere, ſur l'opération du filet. Ce grand Chirurgien ayant pluſieurs fois obſervé que l'hémorrhagie avoit fait périr des enfans à qui cette opération avoit été d'ailleurs bien faite, comprit que pour prévenir ce funeſte accident, il falloit empêcher la ſuccion, en rendant la langue immobile, & voici le moyen, auſſi ſimple qu'ingénieux, qu'il imagina pour cela, & qui lui a toujours réuſſi. Il prenoit un brin de bouleau, qu'il coupoit au-deſſous de deux branches réunies; il choiſiſſoit, autant qu'il étoit poſſible, celui où ces deux branches étoient à-peu-près d'égale groſſeur; il les tailloit de façon que le tronc de ces deux branches avoit quatre lignes de longueur, & que chaque branche en avoit huit, ce qui formoit une fourchette dont les fourchons étoient plus longs que le manche. Il enveloppoit & recouvroit le tout avec une bandelette de linge

fin, il plaçoit cette fourche ſous la langue, de maniere que le bout du manche arcboutoit contre la mâchoire inférieure, & que l'angle formé par les deux fourchons étoit appuyé ſur l'ouverture des vaiſſeaux, les deux fourchons s'étendent à droite & à gauche ſous le deſſous de la langue, & empêchent qu'elle ne ſe meuve ſur les côtés. Il la maintenoit & l'aſſujettiſſoit dans cette ſituation avec une bande de linge fin, large de huit à dix lignes, longue d'une aune ; il appliquoit le milieu de cette bande à plat ſur la langue, & auſſi avant que l'ouverture de la bouche pouvoit le permettre ; il paſſoit enſuite les deux chefs de cette bande ſous la mâchoire, auſſi près du larinx qu'il ſe peut ſans l'incommoder ; il les croiſoit en cet endroit, & les portoit en arriere pour les attacher au bonnet de l'enfant. Ce bandage pouſſe la langue ſur la fourche, laquelle étant

arcboutée à la mâchoire, & maintenue en ligne droite par les fourchons, ne peut changer de place, & de cette maniere les vaiſſeaux ſe trouvent comprimés par deux forces, de bas en haut par la fourche, & de haut en bas par le bandage; ainſi le vaiſſeau eſt comprimé, la langue eſt aſſujettie & le ſang s'arrête *.

* Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1742, page 264.



arcboutée à la mâchoire, & maintenue en ligne droite par les fourchons, ne peut changer de place, & de cette maniere les vaisseaux sont souvent comprimés par deux forces, de bas en haut par la fourche, & de haut en bas par le bandage; ainsi le vaisseau est comprimé, la langue est assujettie & le sang s'arrête *.

* Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1742, page 164.

LISTE

LISTE
DES AUTEURS
Cités dans cet Ouvrage.

PLINE le Naturaliste.
LEVRET. (M.)
BROUZET. (M.)
VANDERMONDE. (feu M.)
GALIEN.
PEU.
LAMOTTE.
MÉMOIRES de l'Acad. R. de Chirurgie.
MÉMOIRES de l'Acad. R. des Sciences.
ESSAIS & Obſervations de Médecine de la Société d'Edimbourg.
FABRICIUS HILDANUS.
SAVIARD.
HIPPOCRATE.
MÉMOIRES de l'Académie de Bologne.
MOSCHION.
MONRO, le pere. (M.)
BOERHAAVE. (le grand)
ALBINUS. (M.)
TISSOT. (M.)
DE BUFFON. (M.)

MAURICEAU.
HELMONT. (Van)
LA GENESE.
AULUGELLE.
PAUL D'ÆGINE.
ÆTIUS.
ANDRY.
PETIT, le Chirurgien. (feu M.)
HOFFMAN. (Frédéric)
ACT. eruditor. 1727.
FISCHERUS.
DE LILLE. (M.)
VANDOEVEREN. (M.)
TREMBLEY. (M. de)
RUYSCH.
BAGLIVI.
SENAC (M. de)
BONET.
LECLERC. (Daniel)
SWAMMERDAM.
NEEDHAM. (M.)
GAUBIUS. (M.)
PRINGLE. (M.)
FEUILLÉE, Minime. (le pere)
GALLO (M.)
LINNÆUS (M.)
REDI.
VALLIGNIERI.
SCOPOLI. (M.)
TRANSACTIONS Philosophiques. (les)

Amatus Lucitanus.
Dionis, le Médecin.
Tulpius.
Raulin. (M.)
Wepfer.
Coulet. (M.)
Tyson.
Marcellus Donatus.
Les Machabées.
Bonnet, de Geneve. (M.)
Kœnig. (M.)
Herrenschwands. (M.)
Act. Helvetic. vol. I.
Ernst.
Plater.
Vandellius.
Sinopée.
Storck. (M.)
Bianchi. (feu M.)
Hollier.
Hacot.
Heister. (feu M.)
Diemerbroek,
Freind. (feu M.
Recherches & Observations des Médecins de Londres, vol. I.
Alexandre de Tralles.
Douglas, le Chirurgien. (M.)
Act. Phys. Med. vol. I.
Benevoli (M.)

ALGHISI.
MARSIGLI. (feu M. de)
VEGECE.
TORTI.
LANZONI.
MEAD. (feu M.)
ALSTON. (M.)
HORACE.
HÉRODOTE.
LOOB (feu M.)
GESNER.
KŒMPFER.
FABIUS COLUMNA.
MARCHANT.
BARRERE (M.)
KAN BOERHAAVE (feu M.)
PATRICK BROWNE. BROWNE. (M.)
MÉMOIRES des Curieux de la Nature.
BIBLIOTHEQUE raisonnée, T. XXXIII.
HÉRISSANT. (M.)
DE LA SONE (M.)
BOURDET. (M.)
BUNON. (feu M.)
SYDENHAM.
HARRIS.
FAUCHARD. (feu M.)
MÉMOIRES présentés à l'Acad. Royale des Sciences par divers Sçavans, t. I.



TRAITÉ
DES
MALADIES DES ENFANS.

§. 1340.

Les enfans nouveaux nés ſont ſujets à quelques maladies qui leur ſont propres, & qui ont pour cauſe des matieres glutineuſes, caſeuſes, tenaces, dont la bouche, l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins ſont remplis.



Près avoir traité des maladies des filles, des femmes groſſes, de l'accouchement, & des ſuites des couches, il nous reſte à parler de celles qui attaquent l'enfant immédiatement après ſa

naiſſance ; car quoiqu'il ſoit ſujet, dès qu'il commence à vivre, à pluſieurs maladies, (comme, par exemple, à la petite vérole, dont il eſt quelquefois attaqué même avant que de naître, & dans le ſein maternel,) nous nous bornons ici ſpécialement à ces maladies dont la cauſe agit dès que l'enfant eſt né, & dont il eſt exempt, ou auxquelles, du moins, il eſt beaucoup plus expoſé à cet âge que pendant tout le reſte de ſa vie.

Dès que l'enfant voit le jour, il éprouve des altérations conſidérables. Enfermé peu auparavant dans la matrice de ſa mere, à l'abri de toute compreſſion par les eaux où il nage, & n'ayant nulle communication avec l'air extérieur, il n'eſt affecté ni par la lumiere, ni par le bruit. Mais en naiſſant, il eſt chaſſé avec violence, par les douleurs & les efforts de l'enfantement, du lieu qui lui avoit juſqu'alors ſervi d'aſile ; & il eſt expoſé à de nouvelles ſouffrances, & de la part de l'air extérieur, à l'action duquel il n'eſt point accoutumé, & de celle de la ſage-femme, dont les attouchemens, ſouvent rudes & mal entendus, le bleſſent & le fatiguent. Mais quels changemens n'éprouvent pas auſſi les

parties intérieures ! Le poumon, qui, un moment avant la naissance, ne recevoit qu'une très-petite quantité de sang, donne maintenant passage à celui de tout le corps ; qu'il transmet au ventricule gauche du cœur. Il étoit auparavant dans un état d'affaissement, & présentement il est dilaté par l'air de l'inspiration. Le diaphragme, entrant en action, amplifie, d'un côté, la cavité de la poitrine, & de l'autre, il déprime le foie. Il se fait un nouvel ordre de circulation dans ce viscere. Après cela, on ne sera pas surpris que l'enfant, quoique parfaitement sain d'ailleurs, commence son entrée dans la vie par des pleurs & par des cris. Ces changemens prompts & inopinés qu'il éprouve, en sont une cause très-suffisante. Cet état d'angoisse & de souffrance a été très-bien exprimé par Pline le Naturaliste. « L'enfant, dit-il, n'est pas plutôt délivré » de sa prison, qu'on lui donne de nou» velles entraves. Le roi des animaux, » pieds & mains liés, pleure, gémit, & » sa vie commence dans les supplices, » sans autre crime que d'être né » (*a*).

Immédiatement après la naissance, l'enfant tient encore au placenta par le

(*a*) *Hist. Nat. lib. VII. in proemio.*

cordon ombilical, qu'on doit couper. Jusqu'ici il avoit joui d'une vie commune avec sa mere; mais après la section du cordon, il n'a plus rien de commun avec elle, & vit d'une vie qui lui est propre. M. Levret (*b*) avertit donc prudemment d'attendre que l'enfant ait respiré, pour lier ou pour couper le cordon ombilical : en effet, il arrive quelquefois que les enfans naissent foibles, pâles, particuliérement s'ils ont été long-tems arrêtés dans le bassin, & qu'ils ne font entendre aucuns cris. On réveille alors le mouvement assoupi, par de légeres secousses qu'on donne à l'enfant, par des frictions, en irritant le nez & le gosier, avec les barbes d'une plume, en mettant un peu de sel, ou tel autre stimulant, sur la langue; & tandis qu'on employe ces différens moyens, le libre commerce entre la mere & l'enfant subsiste toujours par le cordon ombilical.

Si l'enfant qui vient de naître a le visage tuméfié & livide; s'il ne respire pas, ou ne respire que très-foiblement, il faut sur le champ couper le cordon ombilical, & n'y point faire de ligature, afin que le sang qui s'en écoulera

(*b*) L'art des Accouchemens, in-8°. §. 1236.

en certaine quantité, dégage le poumon qui en est surchargé, n'ayant pas encore été suffisamment dilaté par l'air de l'inspiration. Sans cela, l'enfant est menacé de suffocation ; mais dès qu'il a commencé à crier, & qu'il respire librement, il faut lier le cordon (c).

On fait cette ligature à quatre, cinq ou six travers de doigts de l'ombilic, afin qu'il reste de la place pour une nouvelle ligature, en cas que la premiere vînt à manquer par l'affaissement du cordon, ou qu'étant trop serrée, elle vînt à couper les vaisseaux, ce qui exposeroit l'enfant à une hémorragie dangereuse.

Toute la précaution qu'il y a à prendre ici se réduit donc à ne pas couper le cordon trop près de l'ombilic. Je connois quelques familles où l'on est dans l'usage de ne lier le cordon qu'à la distance de dix à douze travers de doigts de cette partie, sans couper la portion qui est par-delà la ligature. Ils enveloppent cette portion dans un linge doux, & la laissent appliquée sur le ventre, jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même. Par son volume elle cause quelque embarras,

(c) L'art des Accouchemens, in-8°. §. 1232.

mais du reste il ne résulte aucun inconvénient de cette pratique.

A quelque distance qu'on ait lié le cordon, la séparation s'en fait toujours près de l'ombilic. La peau du ventre se prolonge de quelques lignes sur le cordon, & c'est précisément dans l'endroit où elle se termine que se fait cette séparation, laquelle a lieu pour l'ordinaire le quatre, le cinq ou le sixieme jour.

Toute la surface de la peau d'un enfant qui vient de naître est couverte d'une humeur visqueuse & glutineuse, dont la couche est plus ou moins épaisse dans les divers sujets ; on enleve cette crasse en plongeant l'enfant dans l'eau tiede, dont on lui frotte doucement toute l'habitude du corps avec une éponge fine. La peau prend une couleur rouge, comme si elle étoit légérement éréfipélateuse (*d*), & après quelques jours l'épiderme tombe ordinairement en écailles. Cette rougeur de la peau est aussi marquée dans le negre que dans le blanc, & l'on croit communément que la peau sera d'autant plus belle dans la

(*d*) Essai sur l'éducation médicinale des enfans, par M. Brouzet, Médecin Consultant du Roi, 2 vol. in-12. Paris, tom. I. chap. 3, page 62.

ſuite, qu'elle eſt plus rouge d'abord après la naiſſance (*e*).

On recommande avec raiſon la propreté de la peau, non ſeulement pour l'enfant qui vient de naître, mais encore pour les autres âges; car les enfans ſont ſujets à beaucoup de maladies cutanées ſi on n'a l'attention chaque jour de leur nettoyer doucement la peau. Galien vouloit qu'on répandît ſur tout le corps de l'enfant une médiocre quantité de ſel, afin de mieux enlever l'humeur glutineuſe attachée à ce tégument. Il ſe propoſoit par-là de rendre la peau plus denſe & plus ferme. Mais il ne paroît guere convenable d'irriter avec du ſel, une peau qui eſt comme dans un état d'inflammation légere, & toute rouge. Il ſuffit d'enlever, tout doucement, la craſſe avec de l'eau médiocrement chaude, à laquelle quelques-uns ajoutent une petite quantité de ſavon, & quelquefois tant ſoit peu de vin.

Pendant que l'enfant eſt dans le bain, on doit examiner avec ſoin s'il ne paroîtroit pas quelque vice ſur ſon corps. Il arrive ſouvent, ſur-tout lorſque l'accou-

(*e*) Vandermonde, Eſſai ſur les moyens de perfectionner l'eſpece humaine. Paris, 2 volumes in-12. Tome I. page 6.

chement a été difficile, qu'il se forme sur quelque endroit de la tête une tumeur, qu'on dissipe pour l'ordinaire heureusement par le moyen des discussifs & des résolutifs, qui ont été recommandés ailleurs pour la cure des contusions. M. Levret (*f*) a observé cependant qu'il étoit rare que les enfans survécussent long-tems à ces tumeurs, lorsqu'elles arrivoient à l'occiput, & qu'ils périssoient pour l'ordinaire dans les convulsions. Les tumeurs dont nous parlons n'ont pas le même danger quand elles ont leur siege sur d'autres parties de la tête. On a lieu encore de craindre la même chose, si, dans un enfant de naissance, les sutures sont trop écartées les unes des autres. Or, cet écartement des sutures reconnoît ordinairement pour cause l'accouchement prématuré, ou une collection de lymphe dans la cavité du crâne, d'où résulte prochainement l'hydrocéphale.

Il arrive aussi quelquefois, dans les accouchemens laborieux, qu'on luxe ou qu'on fracture quelque membre à l'enfant. Peu (*g*) avoue ingénûment

(*f*) L'art des Accouchemens, §. 1248. pag. 22.

(*g*) Pratique des Accouchemens, Livre II. chap. 2, page 314.

qu'il a eu quelquefois ce malheur là. Il faut réduire sur le champ les parties dans leur situation naturelle. La cure est ordinairement facile dans ces corps tendres & délicats, & n'est suivie d'aucune difformité, ce qui est confirmé par le témoignage de M. Levret. (*h*).

On doit pareillement examiner si dans l'enfant nouveau né les voies de l'urine & des matieres fécales sont libres : si après la naissance il a rendu son urine & ses excrémens, on ne craint rien de ce côté-là ; mais dans le cas contraire, il faut, tandis qu'on lave l'enfant, s'assurer de l'état de ses parties.

On a vu quelquefois après la naissance, que l'anus, quoique bien conformé, étoit fermé par une membrane contre nature, ensorte que le *meconium* n'avoit point d'issue pour sortir. La rétention de cet excrément produit des accidens très-fâcheux, & tue même à la fin l'enfant, comme on le verra ci-après au §. 1345. Si la membrane en question est près du fondement, il est facile de détruire cet obstacle, en incisant cette membrane. C'est ce que la Motte (*i*) a fait heureu-

(*h*) L'art des Accouchemens, §. 1261. 1262. p. 214.

(*i*) Traité des Accouchemens, Livre I. Observ. 46, pag. 129.

ſement ſur deux enfans. Après que le ventre ſe fut bien vuidé, il lava le fondement avec de l'eau-de-vie, le couvrit enſuite de charpie ſeche, & mit ainſi fin à la cure dans l'eſpace de peu de jours. Au reſte, il ne ſe ſervit point de tentes, parce qu'en irritant par leur préſence, elles faiſoient l'effet d'un ſuppoſitoire, & ſollicitoient continuellement l'excrétion du ventre.

Dans le cas de la membrane contre nature, il paroît ordinairement dans l'endroit où l'anus devroit ſe trouver, une tumeur à-travers laquelle on voit le *meconium* reconnoiſſable à ſa couleur noire. Si on preſſe cette tumeur, elle cede comme une pâte molle; mais dès qu'on ceſſe la preſſion, elle revient à ſon premier état. M. Levret (*k*) ne veut pas qu'on l'inciſe ſimplement, mais qu'on l'emporte toute entiere par une inciſion circulaire. Cependant une ſimple ouverture a ſuffi à la Motte, & je ſçai qu'elle a pareillement ſuffi à d'autres.

Le cas eſt beaucoup plus difficile, ſi la membrane qui forme la clôture du fondement, eſt placée plus haut dans l'inteſtin rectum. On lit un cas pareil dans

(*k*) L'art des Accouchemens, §. 1276. 1280. p. 216.

le premier volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie: l'anus avoit paru bien conformé dans un enfant, mais deux jours entiers après sa naissance, il ne s'étoit pas encore vuidé; ce qui donna lieu à tous les accidens qui sont la suite ordinaire de la rétention du *meconium*. On tenta inutilement les lavemens; ils ne pouvoient pas se faire jour dans la cavité du rectum. La chose examinée de près, on trouva une membrane mince qui fermoit la cavité du boyau. Le Chirurgien mit le petit doigt dans l'anus, & à la faveur de ce doigt, il introduisit un pharigontome jusqu'à la cloison membraneuse; ensuite ayant poussé la lancette, qui étoit cachée dans cet instrument, il incisa la membrane sans risque, & en aggrandit l'ouverture avec le bout du doigt. Bientôt après l'enfant se vuida, & depuis, l'anus fit très-bien ses fonctions, pendant deux mois qu'il vécut encore, étant mort de toute autre chose que de l'opération à laquelle il n'est nullement vraisemblable qu'on doive attribuer cette mort, l'enfant y ayant survécu si longtems.

Lorsqu'il ne paroît aucun vestige d'anus, il reste bien peu d'espérance de sauver l'enfant. Il meurt nécessairement s'il

ne rend pas le *meconium*, & la prudence veut qu'on préfere un remede même incertain, si les parens le permettent, à une mort assurée. Aussi d'habiles Chirurgiens ont-ils essayé de se frayer une route dans l'intestin, en pratiquant une incision dans l'endroit où l'anus devroit être naturellement, dans l'espérance d'ouvrir une issue aux excrémens retenus, & de former ensuite un anus artificiel. M. Petit (*l*) a indiqué une méthode, & les précautions à prendre pour faire cette opération selon l'art. Il donne sur tous les instrumens la préférence au trois-quarts, mais à un trois-quarts épais & court, dans la canulle duquel on peut introduire, après qu'on a retiré le poinçon, une lancette, ou un bistouri, sans faire courir aucun risque à l'enfant. En un mot, il n'a rien négligé de tout ce que la Chirurgie peut suggérer en pareil cas; mais tous les moyens qu'il propose sont incertains. On ignore quel est l'obstacle qu'on a à combattre: l'Anatomie nous prouve qu'il en est qui sont au-dessus de toutes les ressources de l'art. M. Littre (*m*) a trouvé

(*l*) Mémoires de l'Acad. Roy. de Chirurgie, tom. I. in-4°. pag. 377.

(*m*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, 1710, Histoire, page 47.

dans un enfant mort six jours après sa naissance, l'intestin rectum divisé en deux portions, qui étoient liées l'une à l'autre, par quelques fibriles de la longueur environ d'un pouce. L'extrémité de chacune de ces portions d'intestin ainsi divisé, étoit fermée. Il est évident que ce mal ne pouvoit être connu qu'après la mort; & en supposant même qu'il eût pû l'être pendant la vie, il restoit bien peu d'espérance de rétablir la partie dans ses fonctions. On propose, à la vérité, une méthode pour y parvenir: mais qui seroit assez hardi pour ouvrir le ventre à un enfant vivant, y chercher les deux extrémités de l'intestin, les ouvrir après les avoir trouvées, les unir l'une à l'autre, ou du moins assujettir, après l'avoir ouverte, l'extrémité supérieure du boyau, à la plaie du bas-ventre, pour qu'elle y formât un anus artificiel pour le reste de la vie? Je ne sache pas que jamais personne ait tenté une telle opération.

Quelquefois l'intestin rectum manque entierement: un très-habile Chirurgien (*n*) n'ayant trouvé aucun vestige d'anus à une fille nouvellement née, fit

(*n*) Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edimbourg, tom. IV. article 32. pag. 597.

une incision assez profonde. Il introduisit le doigt dans la plaie, mais il ne trouva pas l'intestin. Il poussa ensuite profondément un trois-quarts dans l'incision pour pratiquer une issue au *meconium*, mais il ne sortit que quelques gouttes de sang. Après la mort on vit que l'intestin rectum manquoit entierement, & que le colon, rempli de *meconium*, flottoit librement dans le ventre, & se terminoit par une extrémité absolument fermée.

Ce n'est donc pas sans raison que M. Levret (*o*) établit que tous ces vices de conformation sont incurables, à moins que le rectum ne se continue sans interruption jusqu'aux tégumens. Il arrive quelquefois que l'extrémité du rectum se dévoyant de sa route naturelle, va s'ouvrir dans la vessie chez les enfans mâles, ensorte que les excrémens tombent dans la cavité de cet organe, d'où ils ne peuvent sortir, à moins qu'ils ne soient très-liquides, le canal de l'urethre ne pouvant leur fournir un passage suffisant; ce qui doit nécessairement faire bientôt périr ces pauvres innocens (*p*). Dans les filles on a vu quelquefois l'extrémité du

(*o*) L'art des Accouchemens, §. 1475. pag. 50.
(*p*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. 1755. Hist. pag. 50.

rectum s'ouvrir dans la vulve (*q*) : ces filles-là peuvent vivre. J'en connois une, déja nubile, & jouissant d'ailleurs d'une assez bonne santé, qui a le malheur d'avoir cette dégoutante incommodité.

Je n'ignore point qu'on allegue quelques exemples pour prouver que l'opération a été faite quelquefois avec succès, quoiqu'il n'y eût aucun vestige d'anus; mais ces exemples me paroissent assez peu certains. On apporte en preuve l'observation d'Hildanus, par laquelle, dit-on, il est constant que ce grand Chirurgien a sauvé un enfant de six jours, qui n'avoit point encore rendu son *meconium*, & qui étoit dans un danger très-pressant de mort. Hildanus apprit du consul du lieu où cet enfant habitoit, qu'il avoit survécu dix-huit ans à l'opération en parfaite santé; mais les propres paroles d'Hildanus ne permettent pas de douter qu'il n'y eût chez cet enfant des vestiges d'anus; car voici comme il s'en explique : « Le fondement » étoit fermé par une membrane fort » dure, qui ne laissoit appercevoir *pres-* » *que* aucun indice, ou vestige d'anus, » si ce n'est une tache livide (*c'étoit le* » *meconium qu'on voyoit à-travers la mem-*

(*q*) *Ibidem.*

» *brane*). Ayant fait en cet endroit une » petite incision, de peur de blesser le » sphyncter, avec un rasoir couvert d'une » bandelette jusque vers la pointe, on » introduisit ensuite le *speculum ani*, pour » augmenter l'ouverture, & l'enfant se » vuida sur le champ ». On voit évidemment par ce détail que l'intestin rectum avoit conservé son intégrité jusqu'aux tégumens.

On lit encore un autre cas dans les observations de Saviard (*r*), où l'on voit que ce célebre Chirurgien, appellé pour un enfant qui n'avoit aucun vestige d'anus, plongea dans l'endroit où celui-ci auroit dû se trouver, une grande lancette à abscès, jusqu'à la profondeur de trois travers de doigts. Nous ne doutons point que Saviard, dont la bonne foi ne sauroit être suspecte, n'ait tenté effectivement cette opération, mais il garde un profond silence sur le succès, & on ne voit pas que l'événement ait été plus heureux dans les cas rapportés par M. Petit, dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.

On observe quelquefois de pareils obstacles dans le canal de l'urethre; l'orifice de ce canal se trouve quelque-

(*r*) Observations de Chirurgie, page 8.

fois clos à l'extrémité du gland, & alors la cure n'est pas difficile: mais d'autres fois une partie de l'uretre manque absolument; & ce second cas n'est pas susceptible, comme on pense bien, d'une cure radicale (*s*): au surplus, l'enfant supporte plus long-tems ce vice de conformation, que s'il s'étoit rencontré au rectum. Car il arrive quelquefois que l'urine s'ouvre une issue tantôt par l'ombilic, & tantôt près le scrotum, à la faveur d'un petit abscès qui s'y forme. On lit dans Lamotte (*t*) un fait de cette espece. Comme il n'y avoit point d'incontinence d'urine, & que l'enfant, déja parvenu à l'âge de puberté, n'étoit nullement incommodé, ce sage Chirurgien ne voulut rien entreprendre. J'ai vu quelques enfans chez lesquels l'orifice de l'uretre s'ouvroit sous le gland à la partie inférieure du *penis*.

Les enfans naissent quelquefois avec des parties surnuméraires, qui, loin de pouvoir leur être dans la suite de quelque utilité, ne leur sont qu'incommodes. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de trouver six doigts aux mains & aux piés. Les doigts superflus sont ordinairement sim-

(*s*) Levret, l'Art des Accouchemens, §. 1285.
(*t*) Traité des Accouchemens, Liv. I. Observ. 85.

plement charnus ; il n'entre point d'os dans leur composition ; ils ont très-peu de mobilité, & rendent la main difforme. Lamotte (*u*) lia à un enfant de naissance, avec un fil ciré, quatre doigts pareils, qui tomberent tous après trois à quatre jours ; les cicatrices se formerent ensuite d'elles-mêmes ; pendant l'opération, on ne s'apperçut pas que l'enfant donnât le moindre signe de douleur.

Les praticiens ne sont point d'accord entr'eux sur le tems auquel il convient de retrancher les parties superflues. Quelques-uns veulent qu'on attende le sevrage de l'enfant, & même plus longtems encore ; & d'autres qu'on y procede immédiatement après la naissance. M. Levret (*x*) se déclare pour ce dernier sentiment, pourvu que l'enfant ne soit pas malade ; il assure qu'il n'a jamais eu lieu de se repentir d'en avoir usé de la sorte, & que plusieurs autres Chirurgiens, qui, à sa persuasion, ont tenu la même conduite, s'en sont également très-bien trouvés.

Nous avons dit que l'enfant qui vient de naître est couvert, dans toute la surface de son corps, d'une sorte de crasse

(*u*) Même endroit.
(*x*) L'art des Accouchemens, §. 1301.

formée par une humeur muqueuſe & glutineuſe, ſouvent aſſez épaiſſe. On entend ordinairement par le mot de *gluten*, un corps à demi-fluide, dont une partie, lorſqu'elle eſt en mouvement, entraîne celles qui l'avoiſinent & qui la touchent, ſans que la maſſe totale change de place. Or, on trouve un *gluten* ſemblable dans la bouche, l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, qui, dans les enfans nouveaux nés, ſort communément de lui même, ſoit par la bouche, ſoit par le nez, ou que la ſage-femme enleve en même tems qu'elle nettoye la peau de l'enfant.

Tant que le fœtus demeure enfermé dans le ſein de ſa mere, la liqueur de l'amnios, dans laquelle il nage, le baigne de toute part. Lorſque les membranes ayant percé, les eaux s'écoulent dans le tems de l'accouchement, on remarque que cette liqueur eſt ſouvent aſſez viſqueuſe. Or, toute l'habitude du corps de l'enfant eſt couvert d'une pareille glu; ainſi il eſt très-vraiſemblable qu'elle vient de la liqueur de l'amnios. Beaucoup de Médecins qui ont penſé que l'enfant ne reçoit pas la nourriture de la mere ſeulement par le cordon ombilical, mais encore par la

bouche, en avalant la liqueur de l'amnios, ont cru comprendre facilement d'où vient que tous les viſceres creux des premieres voies, depuis la bouche juſqu'au fondement, étoient tapiſſés de la même glu, qui couvre toute la ſurface extérieure du corps.

D'autres ont penſé au contraire, que la liqueur de l'amnios étoit plutôt une humeur excrémenticielle, fournie par le fœtus même, que celui-ci ne ſauroit avaler dans l'uterus, où il a toujours la bouche cloſe. Ils prétendent d'ailleurs, qu'on ne trouve la liqueur de l'amnios ni dans l'eſtomac, ni dans les inteſtins du fœtus, & ils ajoutent qu'on a vu des fœtus ſans tête, qui n'avoient pas laiſſé de prendre de l'accroiſſement. On peut prendre dans les Eſſais de Médecine de la ſociété d'Edimbourg (*y*), un grand nombre d'argumens pour & contre cette opinion; ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans tout ce détail de preuves. Il nous ſuffit de ſavoir qu'on trouve dans tout le trajet des premieres voies, une matiere ſemblable à celle qui recouvre toute la ſurface extérieure du corps des enfans nouveaux-nés. On ſait d'ailleurs, que pendant toute la vie, il ſe ſépare une

(*y*) Tome I. art. 13. & Tome II. art. 9.

matiere

matiere lente & visqueuse dans la bouche, l'œsophage, l'estomac & les boyaux. Or, il peut se faire que cette humeur séparée, & non expulsée dans le fœtus, forme des amas. Peut-être aussi, que d'abord après la naissance, il s'en sépare une plus grande quantité; car on remarque que dans le fœtus tous les organes des sécrétions sont gonflés & distendus. C'est ainsi que le foie est d'un volume fort considérable, & plein de sucs; & il en est de même de tout le systême glanduleux.

Mais le texte porte qu'on ne trouve pas seulement dans les premieres voies de l'enfant nouveau né des matieres visqueuses, mais encore de caseuses; on a vu à l'article de la grossesse, qu'il se porte à la matrice, sur-tout dans les derniers mois, un véritable lait. On lit dans Hippocrate le passage suivant: « L'enfant » dans l'utérus, en rapprochant ses le- » vres, suce non-seulement l'aliment » qui lui est propre, mais encore l'air, *&c.* » Si quelqu'un demande comment on » peut s'assurer de cela, on peut répondre » que l'enfant qui vient de naître a de la » matiere fécale dans les premieres voies, » dont il se décharge, aussi-bien que les » fœtus des animaux, aussi-tôt qu'il voit

» le jour. Or, l'enfant n'auroit pas
» d'excrémens dans les inteſtins, s'il ne
» ſuçoit dans le ventre de ſa mere; & il
» ne ſauroit non plus, dès qu'il eſt né,
» ſucer la mammelle, s'il n'avoit accou-
» tumé de le faire dans l'uterus (z) ».

Comme les enfans des deux ſexes ont des mammelles, qu'on trouve ſouvent pleines de lait d'abord après la naiſſance, quelques-uns ont imaginé que l'enfant dans la matrice ſuçoit ſes propres mammelles, particulierement dans le dernier tems de la groſſeſſe. La ſituation du fœtus dans l'utérus, & la grande flexibilité de l'épine du dos, ſemblent favoriſer cette opinion. J'ai vu ſouvent chez des enfans de naiſſance les mammelles gonflées, & qui plus eſt, durcies en telle ſorte, qu'il me falloit recourir à des fomentations & à des emplâtres, pour réſoudre cette dureté. On obſerve auſſi quelquefois que les mammelles ſe gonflent quelques jours après la naiſſance; certains ont attribué cet effet à la ligature du cordon ombilical, prétendant que cette ligature faiſoit rétrograder le ſang dans les arteres épigaſtriques, qui communiquent avec les mammaires, & cela eſt peut-être vrai. Un Médecin vit,

(z) *Hip. de Carnibus*, *cap.* 3.

non ſans ſurpriſe, un enfant, qui deux jours après ſa naiſſance, fut attaqué de friſſon, ſuivi de chaleur & de fievre; la mammelle droite étoit en même tems tuméfiée; l'ayant un peu preſſée, il ſortit quelques gouttes de lait par le mammelon. La choſe mûrement examinée, le Médecin trouva que la mere & l'enfant, avoient été attaqués de la fievre de lait, à-peu-près dans le même tems. Les parens lui apprirent enſuite, que lorſque la mammelle droite fut revenue peu-à-peu à ſon volume naturel, la gauche s'enfla de la même maniere, & qu'il en ſortit pareillement quelques gouttes de lait. On lit ce fait curieux dans le premier volume des Mémoires de l'Académie de Bologne (*a*).

Au reſte, ce que dit Hippocrate, que l'enfant nouveau-né ne ſauroit ſucer les mammelles de ſa nourrice, s'il n'avoit été dans l'habitude de le faire dans le ſein maternel, n'eſt pas fort concluant. Car il avoue lui même, comme nous l'avons déja remarqué dans une autre occaſion (*b*), que *la nature ſans maître & ſans étude, fait tout ce qui convient*; & en effet, ſi le jeune veau, ſans avoir encore

(*a*) *Inſtit. Bonon. Tom. I. pag.* 151. 152.
(*b*) Aphor. de Boerh. §. 1.

des cornes, frappe du front, & si le jeune mulet rue & regimbe, avant que la corne de ses pieds ait pris de la dureté, on ne doit pas être si surpris que l'enfant nouveau-né sache sucer, quoiqu'il ne l'ait jamais fait dans l'utérus.

§. 1341.

Cette seule cause produit souvent des nausées, des vomissemens, des tranchées, des hoquets, des convulsions, & ensuite l'indigestion de ce que l'enfant a pris.

LORSQUE cette matiere inerte & glutineuse flotte dans l'estomac, ou qu'elle s'attache au gosier, elle produit par l'irritation qu'elle cause par sa seule présence, des nausées & le vomissement. On sait que chez les adultes mêmes cette cause donne lieu à des envies de vomir très-incommodes, & que l'agitation d'une plume dans le gosier suffit pour occasionner des nausées & le vomissement. Il est donc naturel que les mêmes effets s'ensuivent chez de tendres enfans qui viennent de naître, par des causes mêmes beaucoup plus légeres. Si

donc il arrive que de pareilles ordures glutineuses se collent au commencement de l'œsophage, le hoquet s'ensuivra ; une cause pareille produira des tranchées dans les intestins, sur-tout si cette matiere glutineuse, commençant à se corrompre par l'accès de l'air extérieur, acquiert de l'acrimonie : le plus souvent cependant les tranchées dépendent du *meconium*, qui est trop long-tems à s'évacuer.

On voit par ce qu'on vient de dire, pourquoi Hippocrate place le vomissement parmi les maladies des enfans & des nouveaux-nés (*c*). Comme on a prouvé dans une autre occasion (*d*), que les nausées & le vomissement reconnoissent pour cause prochaine l'action convulsive des fibres charnues de la gorge, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme & des muscles abdominaux, il est aisé de concevoir d'où vient que les nausées & le vomissement, sur-tout s'ils sont violens, ou qu'ils durent long-tems, excitent des convulsions universelles, tout le systême des nerfs étant de la plus grande mobilité chez les enfans de naissance, qui,

(*c*) Aphor. XXIV. sect. 3.
(*d*) Aphor. de Boerh. §. 652.

d'ailleurs, font expofés à l'action de tant de caufes, qui n'avoient pas accoutumé d'agir fur eux. C'eft ce qu'Hippocrate a très-bien remarqué en parlant des nouveaux nés. « Au lieu, dit ce Pere de la » Médecine, des efprits & des humeurs, » fi analogues à fa nature, que l'enfant » s'étoit rendus familiers dans le fein ma- » ternel, il n'ufe plus, dès qu'il eft né, » que de matieres extérieures, qui lui » font totalement étrangeres, feches, » crues & beaucoup moins propres à fer- » vir à fa nourriture (*e*) ». Nous fçavons que dans l'homme fait, les humeurs font formées des alimens, par l'action des vifceres & des vaiffeaux. Tant que l'enfant eft enfermé dans la matrice, il ne reçoit rien qui n'ait déjà été préparé dans le corps de fa mere, & qui n'ait acquis, du moins très-prochainement, le caractere des liqueurs animales. Mais dès que l'enfant eft né, & le cordon ombilical coupé, tout commerce de liqueurs ceffe entre la mere & l'enfant; celui-ci doit recevoir la nourriture par la bouche, & la dompter déformais par fes propres forces. De-là vient qu'Hippocrate ajoute immédiatement après le paffage ci deffus:

(*e*) *De octimeftri Partu*, *cap*. 2.

« Il s'enſuit de-là inévitablement beau-
» coup de ſouffrances, & même la mort,
» pour pluſieurs; ce dont on ne doit pas
» être ſurpris, puiſque le changement
» de lieux & de nourriture, rend ſi ſou-
» vent les hommes malades ».

On comprend donc facilement qu'il faut travailler au plutôt à détacher & à emporter ces matieres glutineuſes, dont le ſéjour s'oppoſeroit immanquablement à la bonne digeſtion des nouveaux alimens. En effet, on ſçait par la phyſiologie, que les arteres laiſſent échapper dans tout le trajet des premieres voies, une humeur tenue qui humecte, diſſout les alimens, & les rend propres à ſe convertir en chyle, lequel doit enſuite être pompé par les orifices des vaiſſeaux lactés. Or, ſi les parois de l'eſtomac & des inteſtins reſtent tapiſſés d'une pareille croute glutineuſe, comme d'un vernis; il eſt clair que les arteres ne pourront rien fournir, ni les veines rien réſorber, en ſorte que les alimens ayant à peine ſubi aucune altération, & ſuivant leur pente naturelle, rempliront tout le conduit inteſtinal; d'où s'enſuivra la tuméfaction du ventre, tandis que tout le reſte du corps maigrira, faute de nourriture.

On ſçait pareillement que le ſuc pancréatique & les deux biles, cyſtique & hépatique, ſe dégorgent dans le duodénum. Mais ſi leurs conduits excrétoires ſont bouchés par cette glu tenace, ils refuſeront le paſſage à ces liqueurs, ou ne les laiſſeront du-moins paſſer que très-difficilement. Les fonctions des viſceres qui ſervent à la digeſtion ſeront donc troublées; & la bile, refluant dans le ſang, produira l'ictere. Car il eſt à remarquer que le foie eſt d'un volume très-conſidérable dans les enfans, & qu'on trouve dans les nouveaux nés une grande quantité de bile, laquelle ſe ſépare & s'accumule dans les derniers mois de la groſſeſſe, ſans pouvoir être évacuée, le diaphragme n'ayant aucun mouvement, & par conſéquent aucune action ſur le foie avant que l'enfant ait reſpiré.

C'eſt-là la véritable raiſon pour laquelle les enfans viennent ſi ſouvent au monde avec l'ictere; mais cet ictere ſe diſſipe preſque toujours en très-peu de tems. Car dès que le *gluten* qui bouche le canal cholédoque, eſt emporté, la maladie diſparoît auſſi-tôt après; & la bile coulant alors librement dans les inteſtins, atténue & diſſout très-effica-

cement toute cette humeur glutineuſe, & par ſon ſtimulus, ſollicite le ventre à s'en débarraſſer : ſur quoi on peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs (*f*), en parlant du traitement des maladies qui dépendent de la *glutinoſité ſpontanée.*

§. 1342.

On le guérit alors aiſément par un jeûne de dix ou douze heures, & en lui faiſant prendre un peu de vin mêlé avec du miel, dont on réitere quelquefois la doſe en ce tems d'abſtinence, ou en ajoutant quelque irritant qui purge très-doucement.

Tous les ſymptomes qui dépendent de l'accumulation des matieres viſqueuſes & glutineuſes dans les premieres voies, cedent aſſez facilement aux remedes. Il ſuffit ſouvent de faire jeûner l'enfant pendant dix à douze heures. Par le mouvement de la reſpiration, tous les viſceres du bas-ventre ſont agités & ſecoués. La bile, qui, comme nous

(*f*) Aphor. de Boerh. §. 75.

l'avons déja dit, eſt en aſſez grande quantité chez les enfans nouveaux nés, en ſe dégorgeant dans le canal inteſtinal (pourvu néanmoins que l'orifice du conduit cholédoque ſoit libre), diſſout la matiere glutineuſe, & déterge les parois de l'eſtomac & des inteſtins. Ceux-ci n'ont pas une cavité bien conſidérable dans l'homme vivant; leurs parois, dont l'épaiſſeur eſt aſſez grande, ſont dans un contact mutuel; en ſorte que le mouvement périſtaltique, augmenté par l'irritation de la bile, détache & enleve cette matiere glutineuſe, tandis que la bile elle-même, par ſon mélange, en diminue la viſcoſité; tout de même que dans l'état de ſanté, la nature prévient, par les mêmes moyens, l'amas du mucus, qui lubrifie naturellement toute la ſurface interne des premieres voies. Ainſi, par l'abſtinence de quelques heures, l'eſtomac & les inteſtins ſe nettoyent de façon à recevoir, retenir & digérer convenablement les alimens qu'on donne au nouveau né.

Cette déterſion & cette expulſion de la matiere glutineuſe s'opere à merveille, & en très-peu de tems, ſi pendant l'abſtinence qu'on fait faire à l'enfant, on lui fait prenbre un peu de miel

délayé dans du vin, ou de l'hydromel; en y revenant ſouvent, mais à petite doſe, comme d'une dragme ou deux. On peut y ajouter utilement un léger purgatif, tel que le ſyrop de chicorée & la rhubarbe, & y mêler auſſi quelque peu de ſavon de Veniſe, qui fournit à la fois un remede puiſſant & doux pour atténuer les matieres glutineuſes. Le ſavon eſt ſur-tout à recommander ſi la couleur de la peau eſt ictérique, ou ſi l'urine teint le linge en jaune. Nous ne pouvons pas douter alors que la liberté du paſſage de la bile dans les boyaux ne ſoit empêchée par la glu qui en tapiſſe les parois. On doit donc ſe hâter d'emporter cette matiere au plus vite. On trouve à ce chiffre de la matiere médicale des formules propres à remplir cette indication.

Moſchion (g) recommande pour les nouveaux nés, le miel légerement cuit; il veut même qu'on faſſe diſtiller dans la bouche du *mulſum* tiede *afin de purger le ventre & l'eſtomac*, après quoi l'enfant eſt diſpoſé comme il faut pour recevoir le lait.

Les Médecins ſont partagés entr'eux ſur l'eſpece de nourriture qu'il faut don-

(g) *Spach gynæc. pag.* 7. *n°.* 71. 72.

ner à l'enfant, après avoir nettoyé les premieres voies. Ætius (*h*) conseille pareillement le miel dont on a enlevé l'écume, en le faisant bouillir, & l'eau miellée tiede, qu'on fait distiller goutte à goutte dans la bouche du nouveau né. Il ordonne ensuite que la mere, après avoir trait ses mammelles, pour en faire sortir le lait le plus grossier, & avoir employé des fomentations d'eau chaude sur le sein, présente le mammelon à l'enfant; mais bientôt après il ajoute : *il est cependant mieux que l'enfant s'abstienne du lait de sa mere jusqu'au quatrieme jour.* Paré (*i*) veut qu'on attende pour le faire téter, que les lochies ayent entiérement tari. Moschion (*k*) a porté les choses plus loin. Il désapprouve absolument le lait maternel, & lui préfere un lait étranger, prétendant que les douleurs que la femme a souffertes dans l'enfantement & l'écoulement des lochies, après qu'elle est accouchée, dépravent son lait, le rendent épais, & de difficile digestion.

Peut-être, au premier coup d'œil, trouvera-t-on ces raisonnemens spé-

(*h*) *Liber IV. cap.* 3.
(*i*) Livre IV. chap. 3.
(*k*) *Ibid. pag.* 413.

cieux ; mais dès que les Médecins dédaignent de prendre la nature pour guide, ils s'égarent presque toujours.

En effet, après quelques heures d'abstinence l'enfant a besoin de nourriture ; si on lui refuse le lait, il faudra nécessairement lui donner une autre espece d'aliment. On est dans l'usage de lui faire prendre des bouillies au lait, ou au bouillon de viande ; mais cette sorte de nourriture est totalement étrangere à l'enfant, & entiérement différente de celle qui lui étoit fournie dans le sein maternel. Peu d'heures auparavant il se nourrissoit des humeurs de sa mere, & la bienfaisante nature lui prépare, dès qu'il est né, dans les mammelles une liqueur parfaitement analogue, que l'enfant appete, & qu'il sçait sucer sans que personne l'en ait instruit.

Un Médecin prudent procure à l'accouchée, dès qu'elle est délivrée, un doux sommeil, qui, en la refaisant de ses fatigues, ne laisse rien à craindre des douleurs de l'enfantement. On se persuaderoit faussement aussi, qu'il y eût quelque chose à craindre des lochies, comme si elles renfermoient quelque caractere de malignité, opinion dont nous avons fait voir ailleurs, fort

au long, le peu de fondement (*l*). Le premier lait qui ſe porte au ſein après l'accouchement, n'eſt pas épais, comme on le ſuppoſe mal à propos, mais délayé, tenu, & fort différent de celui qui ſe ramaſſe dans les mammelles pendant la fievre de lait. Il purge doucement l'enfant, & déterge les premieres voies; ce qui donne occaſion au célebre Monro (*m*) d'admirer la ſageſſe du Créateur, qui accorde à l'enfant un lait de cette qualité d'abord après ſa naiſſance, & trois à quatre jours enſuite, lorſque les premieres voies ſont bien nettoyées, un autre lait plus épais & plus nourriſſant.

En conſéquence de cette obſervation, j'ai toujours fait téter mes propres enfans à leur mere, dès qu'elle s'eſt remiſe, par un doux ſommeil, des douleurs de l'enfantement. J'ai toujours conſeillé la même choſe aux autres, & jamais je n'ai eu lieu de m'en repentir. Nous obſervons dans les vaches cette même qualité de lait, d'abord après qu'elles ont mis bas.

Il s'enſuit de-là que les enfans nouveaux nés, à qui la mere refuſe les

(*l*) Voyez l'art. des Maladies des femmes en couches.
(*m*) Eſſais & Obſerv. de Méd. Tom. II. art. 11.

mammelles, ont encore plus besoin que les autres d'un léger purgatif, pour bien nettoyer les premieres voies, à moins que, par un heureux hazard, ils ne puissent être allaités par une femme qui viendroit tout nouvellement d'accoucher. Lorsque j'ai eu à choisir des nourrices aux Princes nouveaux nés, j'ai toujours donné la préférence à celles dont le lait étoit tenu & fort délayé; quoique le vulgaire ait coutume de regarder ce lait comme mauvais. J'observois qu'il prenoit insensiblement dans la suite de la consistance. Je n'appréhende aucun inconvénient d'un lait trop tenu; si cependant, l'enfant devenu robuste, on croyoit qu'il eût besoin d'un lait plus épais, on peut lui donner une autre nourrice.

§. 1343.

Les épithemes un peu aromatiques & spiritueux, sont souvent utiles aussi pour évacuer cet amas de pituite muqueuse.

On met quelquefois sur le ventre des enfans des épithemes aromatiques, mais

doux, de peur qu'ils n'irritent la peau, en la rendant rouge & légerement érésipélateuse. Ces épithemes ont lieu principalement quand le nouveau né est foible, & que tous ses mouvemens paroissent languissans. On espere, par ce stimulus, réveiller les forces du ventricule & des intestins, & les exciter à se délivrer des matieres glutineuses qui les surchargent. On trouve des formules de ces épithemes au chiffre correspondant de la matiere médicale, & sur leur modele on peut aisément en composer de semblables. Plusieurs emploient, dans la même vue, des emplâtres légerement aromatiques, comme, par exemple, le *cérat stomachique de Galien*, & autres de même qualité. On doit cependant attendre de plus grands effets des remedes qui ont été indiqués au paragraphe précédent, que de ces applications topiques.

§. 1344.

Ordinairement les enfans souffrent aussi beaucoup du meconium, qui n'est point évacué assez tôt, à cause de la foiblesse du fœtus, de la

dureté de la matiere, de sa trop grande abondance, & du dessé-chement des conduits.

ON trouve dans le fœtus à terme, & qui est près de sa naissance, une matiere féculente, noire, ou d'un noir tirant sur le verd, tenace, visqueuse, qui remplit ordinairement tout le trajet des gros intestins, jusqu'à l'extrémité du rectum. Cette matiere est reluisante, & comme elle a la ténacité & la couleur de l'opium, les Médecins Grecs l'ont appellée *Meconium*. En s'accumulant toujours davantage dans les intestins du fœtus, elle en irrite les fibres, cause des tranchées & le tenesme; ensorte que dans le tems de l'accouchement, l'enfant ne pouvant plus supporter cette irritation, s'agite, & par-là excite les douleurs de la mere, ou augmente celles qu'elle ressentoit déjà. Dès qu'après la naissance l'enfant a respiré, le *meconium* a coutume de s'évacuer par le fondement, non pas tout à la fois & dans le même instant, mais ordinairement en une quantité assez considérable.

Le *meconium* est fourni par la salive propre du fœtus, qu'il avale, par la

mucofité qui fe fépare dans l'intérieur de la bouche, du gofier, de l'œfophage, du ventricule & des inteftins pour en lubrifier la furface, & enfin par la bile & les autres humeurs qui fe portent dans le canal inteftinal; toutes ces différentes liqueurs laiffent des feces qui s'accumulent dans les gros inteftins. Si l'enfant avale auffi de la liqueur de l'amnios, ce qui paroît affez probable à bien des Médecins (*n*), les parties féculentes de cette liqueur pourront augmenter encore la quantité du *meconium*. Cette quantité eft telle ordinairement que les gros inteftins font fuffifans pour la contenir, car rarement en trouve-t-on dans les inteftins grêles. Accumulée pendant plufieurs mois pendant la groffeffe, il faut qu'elle s'évacue bientôt après la naiffance pour que l'enfant fe porte bien. Souvent il en évacue une partie dès qu'il eft né; mais s'il eft foible & languiffant, cette évacuation fe fait plus tard. Si le *meconium* eft dur, il faut de plus grands efforts de la part de l'enfant pour le faire fortir; cela arrive pourtant affez rarement. C'eft

(*n*) Voyez les Inftituts de Médecine de Boerhaave, §. 682, 683. traduits & commentés par feu M. de la Mettrie.

pour l'ordinaire ſa grande ténacité, par laquelle il adhere fortement aux parois des inteſtins, qui forme le plus d'obſtacle à ſon expulſion. Car cette ténacité eſt ſi forte qu'on ne peut que difficilement le détacher des feſſes & des cuiſſes de l'enfant, en lavant ces parties ; & les taches qu'il fait au linge ont bien de la peine à s'effacer.

On ſçait que les parois des inteſtins, particuliérement ceux des gros, ſont naturellement humectés & lubrifiés par une mucoſité qui s'y ſépare en abondance ; & cela afin que les excrémens durcis puiſſent parcourir le canal inteſtinal avec moins de difficulté. On obſerve que les inteſtins ont d'autant plus de glandes & de mucoſités, qu'ils ſont plus près de leur fin (*o*), & c'eſt encore pour la même raiſon qu'il ſe trouve autour de l'anus une ſi grande quantité de graiſſe. Cette graiſſe, en lubrifiant toutes les parties circonvoiſines, les met en état de céder à l'inteſtin rectum, diſtendu par les excrémens. Si la mucoſité, ou la graiſſe manquent, le ventre reſte opiniâtrément fermé, & ce n'eſt que très-difficilement qu'on va à la ſelle. Mais il eſt très-rare que cette ſéchereſſe

(*o*) Voyez le même Ouvrage, §. 111, 112.

ait lieu dans les enfans, dont tout le corps est mol, humide & plein de suc.

§. 1345.

Cette matiere, par son séjour & par l'impression de l'air qui y aborde, devient acrimonieuse, âcre, putride; elle s'exhale en vapeurs, ce qui produit des coliques très-douloureuses, des convulsions, des nausées, des vomissemens, des hoquets, la toux, des éternumens, des cris, des pleurs, des veilles, des frayeurs, la fievre, la maigreur, la mort.

COMME le *meconium* est une matiere excrémenticielle, & parfaitement inutile au corps, qui ne fait que distendre & surcharger les intestins où elle est retenue, personne ne doute qu'on ne doive l'évacuer. La nature, d'elle-même, procure cette évacuation d'abord après la naissance, si rien ne s'y oppose.

Tout le tems que l'enfant est renfermé dans le sein de sa mere, il ne

ſçauroit entrer d'air dans la cavité de l'eſtomac & des inteſtins. Nous avons déja remarqué pluſieurs fois que les humeurs extravaſées & raſſemblées dans quelque cavité du corps, y reſtent des mois entiers ſans éprouver d'altération; mais que dès qu'elles ſont expoſées à l'accès de l'air extérieur, elles ſe corrompent auſſi-tôt, & répandent tout à l'entour des vapeurs infectes & dangereuſes. Nous avons fait mention dans le traité de l'*hydropiſie*, de pluſieurs faits qui mettent la choſe en évidence. Le même accident eſt à craindre de la part du *meconium*, s'il n'eſt promptement évacué. J'ai quelquefois obſervé que le *meconium* rendu immédiatement après la naiſſance, n'avoit point de mauvaiſe odeur, mais que s'il reſtoit quelques heures dans les linges, il répandoit une odeur acide, & quelquefois même putride, ſelon qu'il avoit plus de pente à la fermentation ou à la pourriture. Toute la matiere féculente qui provient de la bile cyſtique & hépatique, du ſuc gaſtrique, & pancréatique, &c. & qui ſe ramaſſe dans les inteſtins, tend prochainement à la pourriture, comme étant une production animale. Nous avons dit ci-devant

qu'il étoit très-probable que dans les derniers mois de la grossesse, l'enfant, qui approche du terme, reçoit quelque peu de lait de sa mere. Or, le lait s'aigrit de lui-même. Cependant l'un de ses principes constituans, sçavoir le fromage, se rancit lorsqu'il est gras, & s'il ne l'est pas, il tend à la nature animale. Si on l'approche du feu il devient dur comme de la corne, & si on le brûle, il exhale une odeur pareille à celle des cornes & des ongles des animaux, auxquelles on fait éprouver l'action du feu.

On a vu ci-devant, au chapitre des *rots & des vents*, que les humeurs qui fermentent, ou qui pourrissent, en fournissent la matiere. Si l'air, qui se dégage de ces humeurs, distend le ventricule & les intestins, & les parcourt librement sans trouver d'obstacle, il sort avec bruit par la bouche sous le nom de *rot*, ou par l'anus sous celui de *vent*. Mais s'il se trouve en même-tems dans les premieres voies quelque âcre irritant, qui cause une constriction convulsive aux fibres de l'estomac ou des intestins; alors la matiere flatulente, qui n'aura pas un libre cours, distendra, tiraillera les membranes qui la renferment, d'où résulteront des anxié-

tés & des douleurs insupportables, qui cesseront sur le champ, dès que les vents auront trouvé une issue; mais qui reviendront de nouveau, si la cause qui a donné lieu à tous ces maux n'est pas détruite. Si l'inflammation & la fievre se mettent de la partie, les adultes même, & les hommes les plus robustes, sont en proie à des douleurs épouvantables, qui souvent les font périr en très-peu de tems (*p*).

On voit donc maintenant pourquoi la rétention du *meconium* produit des tranchées & des anxiétés, que les malheureux enfans témoignent assez par l'agitation continuelle de leur corps, leurs cris & leurs pleurs, quoiqu'à dire vrai les enfans ne répandent guere jamais de larmes qu'après le premier mois de leur naissance, & qu'avant ce tems, à proprement parler, ils crient plutôt qu'ils ne pleurent.

Mais si la seule mucosité glutineuse, en irritant les premieres voies par sa seule masse, peut donner lieu à tant de maux, comme nous l'avons dit au §. 1341, combien ces maux ne sont-ils pas plus à craindre encore, lorsqu'un *meco-*

(*p*) Voy. les Aphor. de Boerh. traduits en François par M. de la Mettrie, §. 646 & 647.

nium, qui a la ténacité de la poix & qui eſt trop long-tems retenu, contracte, en outre, de l'acrimonie par l'accès de l'air, & porte l'irritation dans les lieux où il ſéjourne ?

Si l'enfant ne ſouffre point, & que tout aille bien, il dort preſque continuellement; mais s'il ſouffre, il a des inſomnies. Quand les vents ſe diſſipent, les douleurs ſe calment, & l'enfant ſe rendort ſur le champ. La douleur revenant, il s'éveille en ſurſaut, & comme effrayé, il entre dans de violentes convulſions de tout le corps, qui ſouvent le font périr en bien peu de tems. S'il réſiſte à ces convulſions, mais que le *meconium* ne ſoit pas encore évacué, il maigrit très-promptement, & cela à tel point, que j'ai vu des enfans qui étoient fort gras au moment de la naiſſance, devenir d'une maigreur extrême dans l'eſpace ſeulement de trois jours. Ce phénomene n'eſt pas bien difficile à expliquer. Tant que l'enfant eſt demeuré dans le ſein de ſa mere, il jouiſſoit d'une nourriture toujours préſente & jamais interrompue ; au lieu que maintenant les nauſées & le vomiſſement l'empêchent de recevoir de la nourriture, ou que s'il en prend quelque peu,

peu, par intervalles, elle ne ſe digere pas, mais ſe corrompt, ce qui augmente la ſaburre vicieuſe des premieres voies. Le ſommeil qui refait ſi bien les enfans, & qui doit être preſque continuel chez les nouveaux nés, ou ne peut avoir lieu, ou eſt perpétuellement interrompu par les douleurs : les douleurs elles-mêmes conſument les forces, & bientôt l'enfant ſuccombe à ſes maux. Des obſervations journalieres nous apprennent que cette ſeule cauſe fait périr beaucoup d'enfans, preſque auſſi-tôt qu'ils ont vu le jour.

Hippocrate (*q*) compte parmi les maladies des nouveaux nés, le vomiſſement, la toux, l'inſomnie & les frayeurs. Une obſervation aſſez ſinguliere du célebre Albinus prouve que l'irritation des gros inteſtins peut cauſer la toux. Un ſoldat avoit reçu une plaie au colon ; la cicatrice ſe forma de façon que l'inteſtin ſe rendit adhérent à la circonférence de la plaie des tégumens, & faiſoit corps avec eux, en telle ſorte qu'on voyoit à l'œil non-ſeulement la ſurface intérieure du boyau, mais que cette ſurface, en ſe renverſant, étoit quelquefois pouſſée

(*q*) Aphor. XXIV. ſect. 3.

en dehors. Or, si un air un peu trop froid venoit à la toucher, la toux survenoit sur le champ, & ne cessoit point, que l'intestin n'eût été réchauffé de nouveau (r).

§. 1346.

On corrige le défaut des forces expultrices, par un irritant qui purge doucement, par un petit suppositoire, par un cardiaque foible & très-doux.

ON reconnoît que la force expulsive est languissante, si l'enfant ne fait aucun effort pour se vuider, ou s'il n'en fait que de très-foibles. Il est évident qu'on a besoin alors d'un léger purgatif. La rhubarbe, & les diverses préparations qu'on en fait suffisent ici ; car le corps tendre & délicat d'un enfant qui vient de naître, ne sçauroit supporter des purgatifs plus forts, sans courir le risque d'entrer en convulsion. Le syrop de chicorée à la rhubarbe, le syrop rosat solutif simple, la manne, & la pulpe de casse, sont les principaux remedes dont

(r) *Albinus, Academ. annotat. Lib. II. cap. 8. p. 34.*

les Médecins font ufage dans ce cas. On trouve au chiffre correfpondant de la matiere médicale plufieurs formules de ce genre.

On employe encore pour la même fin les fuppofitoires, qui par leur maffe, ou par un léger ftimulus, irritent tout doucement l'extrémité du rectum; ce qui follicite le ventre à fe décharger du *meconium*. Le fuif de chandelle, à qui on donne la forme d'une petite boule, ou d'un petit cône, agit par fa feule maffe. Les graines fucrées de fenouil couvertes d'une couche de fucre, outre la maffe, agiffent encore par un léger ftimulus, lorfque le fucre venant infenfiblement à fe fondre, les femences de fenouil reftent à nud. La qualité ftimulante eft à un degré un peu plus fort dans les fuppofitoires qu'on forme avec le miel & le favon de Venife; fur quoi voyez le chiffre de la matiere médicale qui répond à celui-ci.

Quelle que foit la matiere dont on compofe les fuppofitoires, il faut les oindre d'huile, afin de pouvoir les introduire dans l'anus fans violence. On les laiffe en place jufqu'à ce qu'ils fortent avec les excrémens, ce qui ordinairement ne tarde pas à arriver. S'ils reftent

plus long-tems, ils ſe liquefient peu-à-peu, & s'il entre dans leur compoſition quelque choſe de ſtimulant, ils excitent encore par-là le ventre à ſe vuider, ſuppoſé que l'irritation occaſionnée par la ſeule préſence du ſuppoſitoire, n'ait pas été ſuffiſante pour produire cet effet.

On recommande encore des cordiaux doux & agréables, qui réveillent auſſi l'action languiſſante de l'eſtomac & des inteſtins. Il y a des formules de ces cordiaux dans la matiere médicale.

On reconnoît que tout le *meconium* eſt ſorti par le changement de couleur des matieres fécales, qui, pour l'ordinaire ſont alors jaunes, ou d'un blanc tirant ſur cette couleur, & prennent enſuite ſouvent, lorſqu'elles ſéjournent quelques heures dans les linges, une couleur verdâtre. Il arrive auſſi quelquefois que les enfans rendent après l'expulſion du *meconium*, une bile verte par le fondement. Car le célebre Monro (*s*) a très-bien remarqué que la véſicule du fiel eſt ordinairement diſtendue dans les enfans nouveaux nés par une bile âcre de cette couleur. La rétention

s) Eſſais & Obſervations de Médecine, Tome II, art. 11. §. 14. pag. 303.

de cette bile dans sa vésicule, est une suite du défaut de respiration, & de la glu qui tapisse les parois des intestins, qui ne lui permettent pas de couler librement dans le duodénum. On explique encore par-là les tranchées qui continuent, même après l'évacuation du *meconium ;* elles sont occasionnées par l'abondance de la bile qui irrite les intestins dans son passage. Après que cette humeur est entiérement évacuée, l'enfant est tranquille, & ne souffre plus. On doit donc continuer l'emploi de ces divers moyens jusqu'à ce que les matieres des selles soient jaunâtres, molles, & sortent sans donner aucun signe de douleur. Il est plus avantageux aux enfans d'avoir le ventre lâche que serré, comme Hippocrate l'a prononcé : « Ceux, dit-il, qui vont copieusement » à la selle, mais qui malgré cela digerent bien, jouissent d'une meilleure » santé que les autres (*t*) ».

§. 1347.

On corrige la dureté de la matiere en buvant du petit lait frais,

(*t*) *De Dentione*, *n.* 4.

dans lequel on délaye un peu de miel; en prenant un lavement de petit lait ſavonneux ou miellé.

IL eſt rare que le *meconium* ſoit dur. C'eſt plutôt ſa ténacité, laquelle approche beaucoup de celle de la poix, qui en rend l'expulſion difficile. Cependant s'il fait un trop long ſéjour dans les premieres voies, il peut prendre trop de dureté; mais dans ce cas-là même il nuira plus encore par ſon acrimonie, qui eſt la ſuite de la corruption, à laquelle il eſt très-enclin, comme on l'a déjà remarqué au §. 1345.

Le premier lait qui ſe ramaſſe dans les mammelles de la mere, dont nous avons déjà exalté les avantages, empêchera aiſément que le *meconium* ne devienne trop dur, en même-tems que par ſa qualité délayante, il en diminuera la viſcoſité. Si l'enfant ne tete pas ſa mere, on eſt dans l'uſage de lui donner un peu de petit lait édulcoré avec du miel (voyez le chiffre de la matiere médicale), ce qu'on n'a pas de peine à lui faire prendre. On ſe trouve fort bien auſſi des clyſteres avec le petit lait, & quelque peu de miel & de ſavon

de Venise. Le *meconium* étant principalement ramassé dans les gros intestins, & par conséquent en prise aux lavemens, il suffira d'injecter une once ou une once & demie de ce petit lait ; & on aura l'attention de le faire avec beaucoup de douceur, afin de ménager l'extrême délicatesse des boyaux. Il vaut mieux revenir, s'il en est besoin, aux lavemens, que d'en injecter tout à la fois une trop grande quantité.

§. 1348.

On lubrifie les intestins en donnant à l'enfant de l'huile de lin, d'olive, d'amandes douces, &c. par la bouche & en lavemens, & en lui faisant de pareilles onctions sur le bas-ventre.

Toutes les huiles par expression lubrifient les intestins, en corrigent la sécheresse, en enduisent les parois ; & en enveloppant les matieres âcres qui y séjournent, en détruisent, ou du moins en affoiblissent beaucoup l'acrimonie, quelle qu'en soit la nature. Delà viennent les grands éloges qu'on donne

généralement aux huiles douces & récentes, tant des végétaux que des animaux, dans tous les cas où on a avalé des poisons âcres. Lors donc que le *meconium*, devenu âcre par le séjour, irrite les intestins & produit des tranchées douloureuses, ces huiles sont très-bien indiquées. On doit cependant prendre garde de n'en pas donner une trop grande quantité, ou de ne pas insister trop long-tems sur leur usage. Nous avons vu ailleurs (*u*) qu'ils diminuent la force des solides; & s'ils séjournent trop long-tems dans l'estomac & les intestins, ils s'y rancissent, & contractent une acrimonie très-pernicieuse. On observe même que si des hommes sains & robustes ont mangé à diner de la viande chargée de beaucoup de graisse, il leur monte le soir à la bouche une huile toute pure, mais déja si âcre qu'elle brûle en passant l'œsophage & le gosier, & ôte presque la respiration. C'est pour cette raison qu'à ce nombre de la matiere médicale, l'Auteur ne prescrit qu'une petite quantité d'huiles douces, & qu'il les mêle à des syrops, afin que la vertu

(*u*) Aphor. de Boerh. avec les Commentaires de M. Van-Swieten, §. 35. traduits en François par M. Moublet, Docteur en Médec. 2 vol. in-12. Avignon, 1765.

ſavonneuſe du ſucre rende ces huiles miſcibles aux humeurs aqueuſes, & les empêche de demeurer trop long-tems attachées à la ſurface des inteſtins. C'eſt encore pour la même raiſon qu'on ajoute le jaune d'œuf, & le miel mercurial, à l'huile de lin lorſqu'on la donne en clyſtere aux enfans nouveaux nés, & qu'on avertit d'en répéter l'uſage une fois le jour, juſqu'à ce qu'on ait aſſez lubrifié les voies, après quoi il eſt mieux de s'en abſtenir tout à fait.

On eſt auſſi en coutume de recommander des onctions ſur le bas-ventre avec des onguens adouciſſans, mais ces onguens ne peuvent pas ſervir auſſi directement à lubrifier les inteſtins.

M. Tiſſot (*x*) a obſervé que les huiles par expreſſion qu'on donne aux enfans de naiſſance, calment quelquefois, à la vérité, aſſez promptement les tranchées du ventre; mais qu'elles reviennent enſuite plus ſouvent, ſi on en continue l'uſage. Il a guéri quelques enfans ſans leur faire d'autre remede que de leur interdire les huiles.

(*x*) Avis au peuple ſur ſa ſanté, chap. XXVII. §. 381.

§. 1349.

Par cette méthode & ces remedes, on remédie très-efficacement à tous ces différens & funestes symptomes, qui naissent de cette seule cause (1345).

TOUTE la surface intérieure des premieres voies est enduite, dans les nouveaux nés, d'une mucosité épaisse & tenace, qui est la source d'un grand nombre d'accidens, comme nous l'avons déja dit plusieurs fois. Les gros intestins, en particulier, contiennent une grande quantité du *meconium* tenace, qui les aggrave, les distend, & les irrite lorsqu'il a acquis de l'acrimonie par le séjour. Or, si on expulse ces matieres, l'estomac & les intestins se trouvent nettoyés, & deviennent propres à recevoir, retenir & changer l'aliment qui doit servir à la nutrition, & à l'accroissement du nouveau né. On voit donc que la méthode qu'on vient d'exposer, & les remedes qu'on a prescrits, sont en état, malgré leur simplicité, de surmonter

tous les accidens qui ont été détaillés jusqu'ici.

§. 1350.

Les anti-acides, & parmi eux sur-tout les absorbans, sont ici d'usage, ou jamais.

COMME on nourrit l'enfant nouveau né du lait de sa mere, ou d'une nourrice, ou qu'on y substitue des bouillies au lait, des farineux, du pain; & que toutes ces choses ont une tendance très-prochaine à l'acidité; il est clair que les anti-acides doivent avoir lieu dans cette occasion. Parmi ces remedes, on donne la préférence aux absorbans, qui domptent efficacement l'acide sans avoir eux-mêmes aucune âcreté. Voyez ce que nous en avons dit ailleurs (y) en parlant des maladies qui dépendent de l'acide spontané.

§. 1351.

Il ne faut recourir aux opiats que

(y) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. 66. traduction de M. Moublet.

rarement, & avec beaucoup de circonſpection.

C'EST un uſage très-pernicieux, & malheureuſement trop commun chez le peuple, de donner des narcotiques aux enfans, dès qu'ils témoignent par leurs cris qu'ils ſont en ſouffrance. Ces remedes, à la vérité, calment bien la douleur en émouſſant la ſenſibilité des nerfs; mais la cauſe continue toujours d'agir, & peut détruire ces corps délicats & tendres lorſqu'on y penſera le moins. Si le *meconium* retenu & devenu âcre porte l'irritation dans les inteſtins, le ſeul parti qu'il y ait à prendre eſt de l'expulſer. Si c'eſt l'acrimonie acide qui produit les accidens, on peut la corriger avec ſûreté par les abſorbans. Mais comme la liberté du ventre eſt avantageuſe à ce premier âge, pour évacuer le *meconium* & l'amas de la bile, devenue quelquefois âcre par le ſéjour, les narcotiques, qui conſtipent communément, ne peuvent être que pernicieux; ainſi on doit conſtamment s'en abſtenir, à moins que les cris continuels de l'enfant n'indiquent qu'il a beſoin de quelque ſoulagement, auquel cas on doit ſe borner

aux anodins les plus doux, tels que le ſyrop de pavot rouge, celui de diacode, & ſemblables qu'on trouve chez tous les apothicaires, & qu'on donne à petite doſe, délayés dans l'eau, à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce que l'enfant repoſe tranquillement. Les narcotiques plus forts ſont toujours contraires. Les nourrices mercenaires, & celles à qui on confie la garde des enfans, leur donnent ſouvent en cachette des remedes pour les faire dormir, & comme ces remedes ne produiſent bientôt plus aucun effet, elles en augmentent la doſe, & portent quelquefois la témérité juſqu'à leur en donner tout à la fois une grande quantité. Enfin elles y accoutument ſi bien ces petits malheureux, qu'ils ne peuvent plus enſuite s'en paſſer. J'en ai vu qui, en conſéquence de cette pernicieuſe coutume, ont été comme ſtupides & hébêtés juſqu'à l'âge de trois à quatre ans. La plûpart cependant, en avançant en âge, ont recouvré la liberté de leurs ſens.

§. 1352.

Il faut éviter auſſi tous les re-

medes qui sont trop atténuans, irritans, volatils.

DANS la matrice d'une femme saine les humeurs dont l'enfant est nourri, & qui servent à son accroissement, sont des humeurs douces, & nous avons observé ailleurs (z) que si la mere, pendant sa grossesse, use d'alimens ou de boissons trop âcres, & qu'elle se plaise trop aux mets de haut goût, son fruit s'en ressentira. Après que l'enfant est né, le lait de sa mere, qui est si doux, est l'aliment que la nature lui a destiné. Les tendres entrailles d'un enfant de naissance ne sçauroient rien supporter de tout ce qui est âcre & irritant ; aussi tous les Médecins prudens évitent-ils soigneusement, lorsqu'ils voyent des enfans malades, de prescrire ces sortes de remedes. Ainsi on ne peut que condamner la conduite de ces femmelettes qui donnent aux enfans, pour les faire dormir, des compositions chaudes où entre l'opium, telles que la thériaque, le mitridate & autres, qu'elles leur font prendre de gré ou de force. On fait un grand usage, en quelques endroits, de

(z) Traité des maladies des femmes grosses.

la composition connue sous le nom d'Électuaire, ou de calmant de Nicolay, & dans les boutiques sous celui de *Calmant des Enfans*, par rapport à l'effet qu'il produit. Cet électuaire, outre une assez grande quantité d'opium, contient de la noix muscade, de la canelle & du gérofle. J'ai même vû donner par ces femmelettes un autre électuaire très-chaud, le *Philonium Romanum*, dans la composition duquel entre non-seulement une très-forte dose d'opium, mais encore du poivre, & la racine brûlante de pyrethre. Cette composition est si chaude, qu'il s'en faut peu qu'elle n'enflamme le gosier lorsqu'on l'avale.

Dès que le sel volatil de Silvius commença d'avoir de la célébrité, il fut regardé presque comme un remede universel, cet auteur faisant dépendre presque toutes les maladies du seul acide; & on l'employa, en particulier, pour les enfans, quoique ce soit un remede fort actif, composé d'un alkali volatil, & d'huiles aromatiques très-chaudes, pour remédier à l'acrimonie acide des premieres voies, si familiere à cet âge, & qui donne lieu à tant de maux. Mais les vapeurs seules de ce sel, si elles

viennent à frapper l'odorat de l'homme le plus robuſte & le plus ſain, mettent, ou peu s'en faut, tout le corps en convulſion. Que n'a-t-on donc pas à craindre lorſque cette vapeur, rendue plus active par la chaleur du corps, déploie ſon action ſur l'eſtomac & les inteſtins d'un enfant tendre & délicat ? Il eſt vrai que l'acide que le ſel de Silvius rencontre dans les premieres voies, en dompte l'activité, l'union qu'il contracte avec cet acide le changeant en un ſel neutre d'un caractere doux & benin; mais avant que cette union ſe faſſe, il peut nuire par ſon acrimonie.

C'eſt-là la raiſon pour laquelle les Médecins prudens employent de préférence les abſorbans, pour corriger l'acide des premieres voies dans les enfans. Ils les ont même préférés aux alkalis fixes, quoique ceux-ci ſoient moins ſtimulans que les volatils. En effet, les uns & les autres peuvent porter de l'irritation dans les parties, s'il ne ſe trouve point d'acides avec leſquels ils puiſſent s'unir, ou avant que cette union ſe faſſe, dans le cas où il y en a; au lieu que les abſorbans, qui ſont des remedes doux & ſans nulle ſorte d'acrimonie, ne ſçauroient ja-

mais avoir aucun inconvénient.

§. 1353.

Pour chaque mal particulier (1345); on le guérit facilement quand on connoît les causes, & le traitement de toutes les maladies décrites jusqu'ici.

Tous les maux dont on a fait l'énumération au paragraphe 1345, se guérissent pour l'ordinaire heureusement, dès qu'on a enlevé la cause qui y donnoit lieu, c'est-à-dire dès qu'on a évacué le *meconium*, & débarrassé l'estomac & les intestins des humeurs visqueuses & tenaces qui en enduisent les parois. Cependant il peut arriver que le *meconium*, ayant acquis de l'acrimonie par le séjour, ait fait des impressions fâcheuses sur les intestins, dont quelques-unes subsisteront même après l'expulsion du *meconium*. C'est ainsi, par exemple, que les intestins peuvent s'enflammer, & que l'estomac, à force d'avoir été agacé par un vomissement opiniâtre, continuera à rejetter les alimens. Mais en pareil cas, le traitement est

le même que celui qu'on a proposé ailleurs, en parlant de ces maux, ayant cependant toujours égard à la foiblesse de l'âge, qui ne comporte que des remedes très-doux.

Delà, on comprend pourquoi on doit s'abstenir soigneusement de tout ce qui peut faire sur les tendres organes du nouveau né, des impressions subites & fortes. C'est pour cette raison que Moschion (*a*) avertit prudemment de faire coucher les enfans *de naissance dans un lieu modérément chaud, point trop éclairé, & où il n'y ait aucune odeur.* Nous imitons ainsi la sage nature, qui, selon la remarque d'Albinus, dans ses *Annotations Académiques* (*b*), a fermé d'une petite membrane la prunelle des enfans de naissance, de peur qu'une trop vive lumiere ne blessât leurs yeux délicats. Elle a pris une semblable précaution pour l'organe de l'ouie, partie en y plaçant une membrane qui bouche le conduit auditif, & partie en rendant fort court ce canal, qu'elle allonge ensuite insensiblement, à mesure que l'organe se fortifie. Mais cela posé, on en use donc fort mal avec les enfans

(*a*) *Spach. gynæc. pag.* 7. *n.* 69.
(*b*) *Lib. I. pag.* 33.

des Rois, en les plaçant, auſſi-tôt après la naiſſance, dans de grands appartemens fort éclairés, & en tirant le canon fort près de ces appartemens. Si on ne peut pas abolir entiérement cette méchante coutume, on peut du moins en diminuer le danger au point qu'il devienne preſque nul.

L'extrême délicateſſe de toutes les parties, dans un enfant qui vient de naître, ſes os, qui ont la flexibilité de la cire, exigent des attouchemens fort doux de la part des perſonnes qui les ſoignent, ſans quoi on s'expoſe à leur cauſer des difformités dans les membres, auxquelles il ſera bien difficile de remédier dans la ſuite. On abandonne cependant entiérement le ſoin des enfans à des femmelettes, qui les ſerrent étroitement avec des eſpeces de ſangles, & qui donnent à leurs membres tel arrangement qu'il leur plaît, ſans conſulter aucunement les Médecins ni les Chirurgiens, dont elles mépriſent inſolemment les ſages avis; & cela au grand détriment de ces pauvres innocens, qui en ſouffrent ſouvent beaucoup.

Moſchion (*c*) recommande prudem-

(*c*) *Spach. gynæc. pag. 7. n. 69.*

ment de placer le nouveau né ſur une couchette molle, mais qui ne le ſoit pourtant pas trop. Il craignoit que l'épine du dos, ou le col, ne ſouffriſſent des diſtorſions, ſi le matelas ſe laiſſoit trop affaiſſer par le poids du corps.

Tant que l'enfant eſt reſté dans le ſein de ſa mere, plongé dans la liqueur de l'amnios, il pouvoit remuer librement tous ces membres; mais dès qu'il a vu le jour, on le garote ſi bien dans ſon maillot, qu'il ne lui eſt plus poſſible de faire le moindre mouvement. On peut ſans inconvénient, pourvu qu'on ne le ſerre pas trop, enfermer l'enfant dans ſes linges, afin que la nourrice & les gardes puiſſent le ſaiſir, & le tranſporter d'un lieu à un autre, l'approcher de la mammelle, &c. Pour ce qui eſt du tems pendant lequel on doit tenir l'enfant au maillot, Moſchion (*d*) dit que les uns ſont d'avis que ce ſoit pendant quarante jours, & d'autres pendant deux mois; mais qu'il penſe qu'on doit l'y tenir juſqu'à ce que le corps ait pris de la conſiſtance & de la fermeté, ce qui arrive plutôt chez les enfans robuſtes,

(*d*) *Spach. gynæc. pag. 10. n. 107. 108. & Harmon. gynæc. Part. I. cap. 22. pag. 17.*

& plus tard chez les enfans foibles & délicats.

Le principal, ou plutôt l'unique usage du maillot, est donc de garantir l'enfant du froid, des attouchemens trop rudes, & du frottement mutuel des parties entr'elles, en les enveloppant chacune séparément d'un linge très-doux. Mais la pernicieuse coutume de serrer l'enfant étroitement avec une sangle, de façon à ôter à ses petits membres toute liberté de se mouvoir, en les tenant dans une extension forcée, droits à côté l'un de l'autre, & dans une situation telle qu'il ne seroit pas au pouvoir de l'homme le plus robuste & le plus sain, de la supporter, cette pernicieuse coutume, dis-je, est par malheur généralement reçue aujourd'hui. En parlant ailleurs des prognostics qu'on tire dans les maladies de la maniere dont le malade reste couché dans son lit, nous avons dit que la meilleure est celle qu'on observe constamment chez les hommes qui se portent bien, pendant leur sommeil : or, on remarque que chez eux les membres ne sont jamais directement étendus lorsqu'ils dorment, mais à demi-fléchis. La raison en est que pendant le sommeil tout mouvement volontaire étant suspendu, les

muſcles fléchiſſeurs l'emportent ſur les extenſeurs, & fléchiſſent légerement les articulations. Mais les inſenſées qui ſoignent les enfans font tous leurs efforts, au contraire, pour s'oppoſer à cette flexion des articles; elles étendent directement le bras & l'avant bras, les fixent dans cette ſituation par des circuits de bandes fort ſerrés, les appliquent aux côtes & les tirent en arriere. Elles traitent de la même façon les extrémités inférieures, en empêchant ſoigneuſement toute inflexion des genoux; & lorſqu'elles ont ainſi enveloppé le malheureux enfant de bandes, comme une momie, & l'ont rendu immobile, elles le montrent enſuite avec complaiſance à la mere & aux aſſiſtans, en s'applaudiſſant de leur ridicule ouvrage comme d'un chef-d'œuvre.

Ces mêmes écervelées, qui ſont ſi ſoigneuſes de mettre les pauvres enfans à la torture, s'étonnent de ce que les pleurs & les cris de ces petits infortunés font place à la tranquillité & à la joie, dès qu'on les a délivrés de leurs entrâves, & qu'ils peuvent mouvoir librement leurs membres. Cette preuve ſi frappante, dont j'ai voulu faire uſage pour corriger la pratique du maillot trop

ſerré, n'a pu vaincre l'obſtination des femmes, & les engager à accorder un peu plus de liberté à l'enfant. Auſſi ai-je toujours été préſent, deux fois par jours, à l'emmaillotement des Princes de la famille Impériale, pendant les ſix premieres ſemaines de leur naiſſance; & à moins que je ne viſſe bien clairement que l'enfant pouvoit fléchir librement tous ſes membres, j'ordonnois ſur le champ qu'on défît tout le maillot, malgré les murmures des femmelettes chargées de cet emploi, auxquelles on ne peut impoſer ſilence qu'en prenant un ton d'autorité, la raiſon n'ayant pas de priſe ſur de telles têtes. J'ai eu ſoin auſſi de faire inculquer aux ſages-femmes, qu'on charge pour l'ordinaire d'emmailloter l'enfant les premiers jours de la naiſſance, de ne point trop ſerrer les bandes, & enfin j'ai eu le bonheur d'en corriger inſenſiblement pluſieurs.

Il ne paroît pas qu'on ait jamais rien à craindre d'un maillot trop lâche. Dans la matrice l'enfant nage librement dans les eaux; il remue fortement ſes membres, il frappe des pieds. Des Nations entieres ne connurent jamais l'uſage du maillot; on ſe contente de couvrir mollement l'enfant pour le défendre des

injures de l'air. Les Européens admirent cependant la force & l'agilité de ces peuples (*e*), où il eſt très-rare de trouver des hommes qui aient des difformités.

Une attention plus importante encore eſt de bien prendre garde de ne pas comprimer trop fortement la tête des nouveaux nés. Moſchion (*f*) conſeille très-ſagement de couvrir ſimplement *la tête de l'enfant avec des morceaux de drap ou de laine bien propres.* Dans le même chapitre où il traite des bandes qu'on doit appliquer ſur toutes les parties du corps, il ne fait aucune mention de ligature par rapport à la tête, & en cela il a très-certainement raiſon. Les os du crâne étant encore très-mols, dans ce premier âge, & unis ſeulement entr'eux par des membranes, pourroient facilement chevaucher les uns ſur les autres par l'effet d'une compreſſion extérieure, & comprimer ainſi le cerveau en diminuant la boîte oſſeuſſe où il eſt enfermé. Il ſuffit pour couvrir la tête, de mettre un bonnet doux & peu ſerré. Parmi les foux de naiſſance, on trouve ordinai-

(*e*) M. de Buffon, Hiſt. Nat. Tom. II. pag. 457 de l'édition in-quarto.

(*f*) *Spach. Harmon. gynæc. Part. I. cap. 21. pag. 17.*

rement que le crâne eſt d'une figure irréguliere.

Un autre inconvénient du maillot trop ſerré, eſt d'empêcher le libre mouvement du thorax, tel qu'il eſt requis pour la reſpiration. En outre, il pouſſe fortement en dedans les dernieres fauſſes côtes, d'où peuvent s'enſuivre beaucoup de maux. La compreſſion que les viſceres abdominaux eſſuyent eſt cauſe que l'eſtomac ne peut ni recevoir, ni retenir une ſuffiſante quantité de lait; d'où il arrive que l'enfant le regorge très-ſouvent, & qu'il ſouffre des vomiſſemens fâcheux, comme Mauriceau (*g*) l'a très-bien remarqué.

Comme le fœtus dans le ſein de ſa mere, ſuſpendu au cordon ombilical, s'agite aiſément en tous ſens, pendant que la mere ſe remue, on a cru, non ſans raiſon, qu'un mouvement pareil, & comme oſcillatoire, devoit faire plaiſir aux nouveaux nés. Delà eſt venu l'uſage des berceaux, par leſquels on les fait jouir d'un exercice très-doux, en leur fortifiant en même-tems le corps de plus en plus. L'expérience journaliere nous apprend que les enfans de

(*g*) Traité des Maladies des femmes groſſes, tom. I. Liv. III. Chap. 37. pag. 506.

la plus mauvaiſe humeur, ſe calment & tombent dans un doux ſommeil, lorſqu'on les berce légerement. Mais il faut que l'agitation qu'on donne au berceau ſoit égale & douce; ce qui a fait dire à Moſchion (*h*) *que les berceaux devoient être ſuſpendus, ou faits de façon à pouvoir rouler ſur leurs pieds avec la plus grande facilité.* Les berceaux ſuſpendus ſont inconteſtablement les meilleurs de tous, la plus petite force ſuffiſant pour leur communiquer, ſans bruit, un mouvement très doux & parfaitement uniforme; mouvement qui diminue par degrés inſenſibles, & qui finit enfin, ſans donner la moindre ſecouſſe à l'enfant.

§. 1354.

Les enfans ſouffrent beaucoup du lait même, lorſque ſe coagulant trop tôt & trop fortement dans leur eſtomac, il ſe condenſe en une maſſe âcre & peſante.

Dès que l'enfant eſt né, & le cordon ombilical coupé, tout commerce eſt

(*h*) *Spach. gynæc. pag. 9. n. 194.*

interrompu entre la mere & lui. Mais après quelques heures d'abſtinence, pendant leſquelles les premieres voies ont le tems de ſe bien nettoyer, ainſi que nous l'avons dit, il faut que l'enfant prenne de la nourriture. La prévoyante nature la lui tient toute prête dans le lait tenu, ſéreux & déterſif, qu'elle lui a préparé dans le ſein maternel. Rien donc ne peut être plus naturel & plus utile pour l'enfant, que d'être nourri du lait de ſa propre mere. C'eſt elle qui a fourni à ſa nourriture & à ſon accroiſſement, pendant les neuf mois de la groſſeſſe; & il eſt même fort probable, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, que dans les derniers mois, cette nourriture eſt un véritable lait, qui ſe porte à l'utérus de l'enfant.

Mais ſi tout changement ſubit dans les alimens n'eſt pas ſans quelque danger, même pour les adultes & les hommes qui jouiſſent de la meilleure ſanté, il eſt clair qu'on a tout lieu de craindre qu'une nourriture étrangere ne jette l'enfant dans pluſieurs maux, & ne le faſſe languir. Or, la nature ayant donné non-ſeulement aux femmes, mais aux femelles des quadrupedes, un nom-

bre d'autant plus grands de mammelles qu'elles ont coutume de porter plus de petits, afin que chacun d'eux trouve un aliment tout prêt dès qu'il est né, il est évident que son intention est que l'enfant nouveau né soit nourri du lait de sa mere, jusqu'à ce que l'accroissement de ses forces, & l'éruption des dents, le mette en état d'user d'une nourriture plus solide, & qui exige de plus grands efforts pour être digérée, & convertie à son usage. Un Médecin sage ne dérogera jamais à cette loi naturelle, sans des raisons bien pressantes & bien fortes.

Il est vrai que le lait s'aigrit de lui-même dans l'estomac, qu'il s'y coagule, & y devient âcre par le séjour, d'où résultent beaucoup de maux dont nous avons à parler présentement. Ce sont ces maux qui ont persuadé à certains que le lait n'étoit pas le meilleur aliment qu'on pût donner aux nouveaux nés, & qu'il seroit mieux de lui préférer quelqu'autre nourriture. Mais si l'on suppose que les organes digestifs des enfans n'ayent pas même la force de digérer le lait, qui a déjà été élaboré & préparé dans le corps de la mere, comment se flatter que ces mêmes organes puissent domp-

ter les autres ſortes d'alimens, qui certainement ſont plus éloignés du caractere des humeurs ſaines que le lait? Aſſurément cela eſt ſans vraiſemblance. Le lait, avant qu'il ſe ramaſſe dans les mammelles, a éprouvé l'action de tous les viſceres & de tous les vaiſſeaux du corps, & circulé avec toutes les humeurs, dont il a preſque déjà revêtu la nature. Or, il n'y a point d'art qui qui puiſſe donner aux alimens une telle préparation avant qu'on les prenne. Nous concluons donc avec raiſon, que le lait eſt l'aliment le plus approprié pour les enfans. Quant aux maux qui ſont une ſuite de ſa dégénération, lorſqu'il n'eſt pas bien digéré, ils peuvent être prévenus; & lorſqu'ils ont déja lieu, il n'eſt pas bien difficile, comme on le verra dans la ſuite, d'y remédier.

Quoique Van-Helmont ait condamné l'uſage du lait, & qu'il ait fait un long détail des accidens auxquels il peut donner occaſion, il ne laiſſe pas de convenir que la nature l'a dépoſé dans les mammelles, pour fournir au nouveau né la nourriture & la boiſſon, eſpece d'aliment, ajoute-t-il, qui lui eſt commun avec les brutes. Cette derniere conſidération paroît en avoir diminué le

mérite à ses yeux, au point qu'il donne la préférence sur le lait à la bouillie préparée avec la biere, préférence dont il allegue des raisons très-singulieres, pour ne rien dire de plus (*i*).

On sçait que le pain cuit avec la biere s'aigrit promptement, & beaucoup. Or tout homme qui aura quelque connoissance de l'économie animale, n'aura garde de donner la préférence à un aliment aussi grossier, sur le lait que l'enfant tire immédiatement de la mammelle.

Aussi le bisarre paradoxe de Van-Helmont, qui condamne également toute espece de lait, tant celui de la femme que celui des autres animaux, n'a pas trouvé beaucoup de partisans. Tous les hommes sensés se moqueront toujours avec raison des vaines promesses des Chimistes, de prolonger la vie beaucoup au-delà de son terme naturel, & ne priveront point leurs enfans du lait de leur mere, de peur qu'il n'émousse l'activité de l'*Entis Cedrini*, de l'*Arboris vitæ*, &c.

D'autres célebres Médecins, dont je respecte les lumieres, n'ont pas pensé

(*i*) *In Capitulo : Infantis nutritio ad vitam longuam*, p. 622 & *suiv.*

auſſi défavorablement du lait ; ils en reconnoiſſent les avantages, mais ils préferent au lait de femme celui des animaux ; & ils appuient cette opinion de raiſonnemens ſpécieux.

Ils commencent par avouer que l'Hiſtoire profane & ſacrée atteſte que des reines & des princeſſes ont nourri elles-mêmes leurs enfans (*k*) ; ils conviennent que c'eût été un crime en elles de ne pas ſe ſoumettre à cette loi de la nature, & de vouloir ſe ſouſtraire à un devoir auſſi ſacré. Mais l'innocence de ces premiers âges invitoit, dit-on, à le remplir. Les meres alors communiquoient à leurs enfans avec leur lait la ſemence de toutes les vertus ; au lieu que dans nos tems de corruption ils ſucent le vice avec le lait. On fait des vœux, en conſéquence, pour qu'il ſoit déſormais interdit aux meres, par autorité publique, de nourrir elles-mêmes leurs enfans (*l*) ; & en attendant que cette heureuſe loi ſoit promulguée, ils exhortent les Médecins à ne pas ſe laſſer de faire leurs repréſentations ſur

(*k*) Vandermonde, ſur la maniere de perfectionner l'eſpece humaine, Tome II. chap. 5. pag. 49.

(*l*) Brouzet, ſur l'Education médicinale des enfans, Tome I. chap. 5. pag. 165.

un objet qui intéresse de si près la félicité publique.

Mais j'avoue, pour moi, qu'il me paroît que notre siecle ne doit pas être jugé avec tant de rigueur. S'il y a aujourd'hui beaucoup de vices, il ne laisse pas d'y avoir aussi quelques vertus. L'enfance du monde fut déjà souillée par un parricide; & quinze siecles après la création le débordement des crimes étoit si grand, que Dieu, par un juste châtiment, fit périr tout le genre humain dans les eaux du déluge, ne faisant grace qu'au seul Noé, homme irréprochable, & à sa famille. Or, on ne peut pas douter que ces premiers siecles ne fussent pires que le nôtre, puisqu'il est dit: *que toute chair sur la terre avoit corrompu sa voie* (m).

D'ailleurs, j'aurois de la peine à croire que le lait ait quelque influence sur les mœurs. Je n'ignore pas qu'on allegue quantité de faits en faveur de cette opinion; mais combien d'autres faits ne peut-on pas leur opposer? Quelle différence de mœurs, par exemple, entre les deux freres Abel & Caïn! ils étoient cependant nés des mêmes parens, & avoient sucé les mêmes mam-

(m) Genese, chap. 6.

melles. Croira-t-on que ce soit avec le lait de la mere des vivans que Caïn ait sucé ce caractere d'emportement, d'envie & d'horrible cruauté, qui en ont fait un monstre exécrable à la postérité? En un mot, une expérience journaliere prouve que des enfans de mœurs très-opposées ont eu souvent les mêmes parens, & ont été nourris du même lait. S'il est vrai (ce dont on me permettra de douter) qu'en Moscovie & en Islande (*n*), les meres n'allaitent jamais elles-mêmes leurs enfans, est-on bien assuré que les vices dominent moins dans ce pays-là qu'ailleurs? Le jeune veau, devenu avec le tems un taureau indomptable, a sucé le même lait que ses paisibles sœurs. Des parens inquiets sur le sort de leur enfant, vouloient renvoyer une nourrice, d'ailleurs très-saine, uniquement parce qu'elle leur paroissoit stupide; sur quoi un vieux Médecin, consulté, leur dit plaisamment en souriant, que *cette nourrice avoit pourtant plus d'esprit que la vache par laquelle ils vouloient faire nourrir leur fils.* Le célebre Auteur (*o*) que je combats prouve lui-même combien peu le lait a d'in-

(*n*) Brouzet, sur l'éducat. médicin. t. I, ch. 5, p. 160.

(*o*) Même endroit, page 175 en note.

fluence sur les mœurs; car il avoue qu'il a été nourri dix-huit mois par une femme adonnée au vin, sans que sa santé ni ses forces en ayent souffert; & quant aux mœurs, le beau Traité qu'il nous a donné sur l'éducation médicinale des enfans, n'est certainement pas d'un ivrogne.

Du reste ceux qui veulent proscrire le lait de femme comme capable de faire passer dans l'enfant les vices du corps & de l'esprit des meres, ne devroient-ils pas craindre pour leurs nourrissons la stupidité de l'âne, ainsi que la lubricité & la pétulence des chevres, lorsqu'ils leur donnent pour nourriture le lait de ces animaux (*p*)?

Si on alléguoit en faveur du lait des bêtes les cures qu'il a opérées dans des cas très-difficiles, nous répondrions que celui de femme en a fait encore de beaucoup plus merveilleuses. On peut voir ce que nous avons dit ailleurs à ce sujet (*q*). Nous avons observé que le lait tiré tout chaud des mammelles, dès qu'il est exposé à l'air, laisse échapper une

(*p*) Vandermonde, sur la perfection de l'espece humaine, Tome II. chap. 5. page 88.

(*q*) Aph. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten; de la traduction de M. Moublet, §. 28. n. 1. & §. 1211. article de la Phthisie.

vapeur d'une odeur assez agréable, qui se répand aussi-tôt dans l'atmosphere, & qu'on croit, non sans fondement, être fournie par le fluide le plus subtil & le plus élaboré qui soit dans le corps de la mere. Or, tout ce principe fugitif périt, dès que le lait est exposé à l'air ; aussi la sage nature a-t-elle voulu que l'enfant tirât immédiatement le lait de la mammelle, afin qu'il ne perdît rien de cette vapeur subtile.

Un autre argument qu'on fait valoir contre l'allaitement des meres, c'est qu'il diminue leur fécondité, ensorte que, selon ce sentiment, la population augmenteroit très-considérablement si toutes les femmes cessoient de nourrir leur fruit. L'illustre Auteur, déjà si souvent cité (*r*), prétend que les deux tiers au moins du tems que les femmes emploient à nourrir, est en pure perte pour leur fécondité ; mais cette opinion paroît répugner aux observations journalieres les plus constantes. J'ai vu un très-grand nombre de femmes, qui accouchoient presque tous les ans fort heureusement, quoiqu'elles allaitassent elles-mêmes leurs enfans. J'ai connu,

(*r*) Brouzet, sur l'éducation medicinale des enfans, Tome I. chap. 5. pag. 164.

entr'autres, une femme de condition, qui avoit fait dix-huit enfans, qu'elle avoit tous nourris; & en relevant de sa derniere couche, elle n'avoit rien perdu de sa beauté, au point qu'on l'auroit plutôt cru la sœur que la mere de ses filles. Je remarque qu'en Autriche les femmes sont d'une grande fécondité, celles même du peuple qui n'ont pas le moyen de faire nourrir leurs enfans, & qui trouvent plus court & plus commode de leur présenter la mammelle dans la nuit, que de se lever pour leur préparer une autre nourriture. J'ai même souvent entendu ces femmes se plaindre de ce qu'elles n'avoient fait que sept à huit couches, dans la ferme persuasion où elles sont qu'à chaque accouchement il sort de leurs corps quelque chose de nuisible, dont la rétention pourroit, à ce qu'elles croyent, les rendre bientôt malades. On voit donc que l'allaitement n'est pas un obstacle à la fécondité; & je vois tous les jours que les enfans ainsi nourris pendant la grossesse, ne laissent pas de se bien porter, & de prendre leur accroissement à l'ordinaire.

La Reine de France a nourri elle-

même M. le Dauphin ; & dans ses maladies elle n'a jamais voulu cesser de le faire. Pendant un accès de fievre intermittente, une dame touchée de compassion pour les pleurs de l'enfant, qui avoit faim, lui présenta la mammelle. La Reine l'ayant sçu, en fut si fâchée, qu'elle fit rendre le lait à l'enfant en lui passant les doigts dans la bouche, ne voulant pas, dit elle, qu'une autre qu'elle remplît sa fonction de mere (*s*).

Mais si par foiblesse, par maladie, ou par telle autre cause que ce soit, la mere ne peut, ou ne veut pas nourrir son enfant, tout ce qu'on a de mieux à faire alors, est de faire choix d'une bonne nourrice pour la suppléer. La premiere qualité qu'on exige dans une nourrice est une santé entiere & parfaite. Aussi tous les Médecins examinent-ils avec la plus grande attention, s'il y auroit quelque chose de maladif dans celle qu'on leur présente. Si la couleur de la peau est bien naturelle, les yeux vifs & animés ; les gencives fermes & bien colorées, les dents saines & propres, les levres vermeilles, toute l'habitude du corps nette ; si la bouche, le nez, ni aucune autre partie n'exha-

(*s*) *Ibid. p.* 166.

lent pas une mauvaise odeur ; en un mot, si toutes les fonctions s'exécutent convenablement, le concours de toutes ces circonstances nous assure d'une bonne santé. On observe en même tems si l'enfant qu'elle a nourri jusqu'alors se porte bien, & a crû suffisamment ; d'où on conclut que le lait lui a bien profité. En outre, une sage-femme prudente & entendue visite avec soin toutes les parties de son corps, & si elle découvre quelque part une cicatrice suspecte, des pustules, des fleurs blanches, &c. on n'hésite pas à congédier cette nourrice, & on en cherche une autre qui soit en état de soutenir l'examen le plus rigoureux.

Quant à l'âge, on regarde comme les meilleures nourrices celles de 25 à 30 ans ; mais j'en ai connu de 20 qui étoient robustes, parfaitement saines, & qui se sont très-bien acquittées de leur fonction. On croit trouver plus de prudence dans les nourrices plus âgées, & j'avoue que cette raison peut être de quelque considération, du-moins pour les particuliers, car les nourrices des princes leur présentent simplement la mammelle ; le reste de leur conduite est confié à des femmes d'une prudence & d'une fidélité

éprouvées. Chez les particuliers où la nourrice fait en même-tems l'office de gouvernante, on fera bien de préférer, tout étant égal d'ailleurs, celles qui ont déjà fait plusieurs enfans, pourvu qu'elles soient encore dans la fleur de l'âge, à celles qui en sont encore à leur premiere couche.

On veut que les mammelles ne soient point flasques, mais fermes, tendues, élastiques, & d'une grosseur médiocre. Ætius (*t*) craignoit que dans les grandes mammelles, il ne s'amassât une trop grande quantité de lait, qui venant à se corrompre par le séjour, deviendroit nuisible à l'enfant. Mais j'ai remarqué ailleurs, en parlant des maladies des accouchées, qu'outre l'appareil glanduleux qui sépare le lait & les réservoirs où il se ramasse, on trouve encore dans les mammelles la tunique adipeuse, qui, si elle est distendue par beaucoup de graisse, augmente, à la vérité, considérablement le volume de ces parties, mais ne produit pas une sécrétion de lait plus copieuse. Elle s'y oppose plutôt par la compression qu'elle exerce sur les glandes qui en sont l'organe. J'ai souvent observé en effet, que ces

(*t*) *Lib. IV. cap 4.*

grandes mammelles ne fournissoient que fort peu de lait.

On exige du mammelon qu'il soit rouge, ferme, & assez prominent, afin que l'enfant puisse le saisir avec facilité. Il convient qu'il ne soit pas trop gros, parce qu'il pourroit alors faire obstacle à la liberté des mouvemens de la langue, qui sont requis pour la déglutition. Il ne faut pas, non plus, qu'il soit trop petit, parce que l'enfant a peine à le retenir dans la bouche, & qu'il lui échappe aisément dès qu'il essaye de téter. Il est bon aussi que lorsqu'on presse légerement la mammelle, sur tout vers l'alvéole du mammelon, le lait jaillisse facilement, & à une grande distance, comme de plusieurs petits syphons. Si ceux-ci étant trop larges donnent le lait à grands flots, Ætius (*u*) appréhendoit que l'enfant ne fût suffoqué. Au reste cet Auteur veut que la nourrice n'ait ni moins de 20 ans, ni plus de 40.

Il a été un tems où la mere ne commençoit à allaiter son enfant que quatre, & même six semaines après son accouchement, c'est à-dire lorsqu'elle étoit délivrée des lochies, qu'on croyoit avoir un caractere d'impureté, & qu'elle étoit

(*u*) *Ibid.*

parfaitement remiſe des douleurs de l'enfantement. Mauriceau (*x*) donne la préférence au lait de la mere ſur celui d'une étrangere, mais en attendant qu'elle pût s'acquiter de ce devoir, il voudroit que l'on fit nourrir l'enfant par une nourrice qui auroit accouché depuis douze à quinze jours. Il eſt aiſé de voir qu'une telle nourrice ne ſe trouve que rarement ; ce qui a fait dire à Paul d'Ægine (*y*) que c'étoit un grand bonheur pour l'enfant de rencontrer une nourrice dont le dernier accouchement ne datât pas de fort loin, ſur-tout ſi l'enfant dont elle avoit accouché étoit un mâle. Je me mets fort peu en peine du ſexe de l'enfant, pourvu que d'ailleurs la nourrice ſoit bonne. Il s'eſt encore trouvé d'autres Auteurs qui ont cru, comme Paul d'Ægine, qu'il falloit choiſir à un enfant mâle une nourrice qui eût accouché d'un mâle, & tout au contraire, s'il étoit queſtion d'une fille.

On reconnoît le bon lait aux qualités ſuivantes ; ſon odeur n'a rien de déſagréable, il eſt blanc, doux & légerement ſucré. Il ſe délaye parfaite-

(*x*) Traité des maladies des femmes groſſes, &c. T. I. Liv. III. chap. 43. pag. 526.
(*y*) *Lib. I. cap.* 2.

ment dans l'eau. Si on en met une goutte ſur l'ongle & qu'on l'incline, il ne s'écoule pas tout ſur le champ, mais il en reſte quelque peu ſur l'ongle. S'il s'y attache trop, on le regarde comme trop groſſier & trop viſqueux. On ne veut pas qu'il ſoit tout à fait blanc & opaque, mais qu'il ait quelque choſe de bleuâtre, & d'à-demi-tranſparent.

Au ſurplus les Auteurs (z) avertiſſent prudemment qu'on doit faire choix d'une nourrice ſage & point ſujette à la colere, à quoi Ætius (a) ajoute, & *non épileptique.* Nous avons dit ailleurs, en traitant de l'épilepſie, que cette terrible maladie laiſſe ſouvent de grands intervalles entre ſes paroxiſmes, & que dans ſes intervalles, on ne ſçauroit découvrir aucun veſtige du mal. En outre, les femmes ſujettes aux grandes paſſions, le ſont auſſi ſouvent beaucoup aux maladies hiſtériques. On doit écarter ſoigneuſement de pareilles nourrices; car des obſervations conſtantes ont appris que des enfans ont été ſouvent ſaiſis tout à coup de convulſions, pour avoir tété des nourrices tranſportées de

(z) *Ætius, Lib. IV. cap. 4. Moſchion, apud ſpach. pag. 7. n. 76.*
(a) *Lib. IV. cap. 5.*

colere ; ce qui ne ſurprendra nullement, ſi l'on ſe rappelle ce que nous avons dit ailleurs des effets étonnans que produiſent les grandes & ſoudaines paſſions de l'ame ſur le corps.

On fait donc fort bien dans les Cours des Princes d'avoir pluſieurs nourrices, qu'on met ſous la garde d'une dame prudente. Elles vivent en commun & d'une maniere uniforme, converſent librement entr'elles, allaitent & ſoignent chacune leurs propres enfans, ce qui fournit l'occaſion de découvrir les vices du corps ou de l'eſprit qu'on n'avoit pas apperçu d'abord. C'eſt ce qui a fait dire à Ætius (*b*) qu'il convenoit aux riches d'avoir plus d'une nourrice.

Comme il eſt prouvé par des obſervations indubitables, que le lait ſéparé & dépoſé dans les mammelles n'a pas encore entiérement dépouillé le caractere des alimens & de la boiſſon, on ſent bien qu'il eſt néceſſaire de preſcrire un certain régime à la nourrice. Ætius (*c*) avertit prudemment de lui donner en tems requis, & dans une quantité convenable, une nourriture de bon ſuc. Il veut qu'elle s'abſtienne des porreaux,

(*b*) *Ibid. cap.* 6.
(*c*) *Ibidem.*

des oignons, des ails macérés dans le ſel, de tous les alimens d'une odeur forte & déſagréable, qu'elle ne mange même que très-modérément des confitures & autres friandiſes, &c.

Il ne faut pourtant pas changer d'abord, & du tout au tout, la façon de vivre à laquelle la nourrice eſt accoutumée, & avec laquelle elle a vécu juſqu'alors en bonne ſanté. Moſchion (*d*) en parlant du régime des nourrices, dit ſagement que pour qu'elles ſe portent bien, il faut les faire vivre d'une maniere commune, & comme tout le monde vit. Les meres trop ſoigneuſes de procurer du lait à leurs enfans, pechent contre ce précepte toutes les fois qu'elles préſentent à leurs nourrices des mets préparés avec tout l'art des cuiſiniers; qu'elles les forcent, quoique raſſaſiées, de goûter du moins quelques peu de friandiſes qu'elles leur offrent. Elles croient par-là faire du bien à leurs enfans, tandis que dans le vrai elles ne font que ſurcharger l'eſtomac de la nourrice. Il eſt avantageux à celle-ci, à la vérité, de prendre beaucoup d'alimens, pourvu que l'appétit y réponde, parce qu'elle a toujours du lait

(*d*) *Spach. gynæc. pag.* 7. *n.* 77.

prêt en abondance ; mais une nourriture ſimple, compoſée de bouillons à la viande, des chairs roties ou bouillies des jeunes animaux, eſt tout ce qu'il y a de mieux pour elle ; elle ſe trouve encore fort bien des herbages tendres, des fruits d'été bien mûrs & point acides, des œufs frais, des laitages ; les alimens fort gras, âcres, ſalés, aromatiques, ſont à éviter. En ſe conduiſant ainſi, il ſe formera dans le corps de la nourrice une quantité conſidérable d'un chyle bon, doux & louable, qui fournira abondamment à la nourriture de la mere & de l'enfant ; & on pourra même mettre aſſez de variété dans ces alimens, pour prévenir le dégoût qui réſulte toujours de l'uſage des mêmes choſes, lorſqu'on le continue trop long-tems.

Quand le nouveau né commence à téter, on recommande communément à la nourrice de rendre ſa nourriture plus liquide, en prenant plus de bouillon, & ſe retranchant ſur la quantité de la viande. Si ſon appétit demande une nourriture plus forte, elle pourra délayer ſon chyle par une boiſſon tenue & abondante.

A meſure que l'enfant prendra des

forces, on pourra accorder par degrés à la nourrice des alimens plus ſolides, comme le recommande Moſchion (*e*).

On regarde l'eau pure comme la meilleure de toutes les boiſſons, parce que toutes celles que l'art prépare, telles que la biere, le vin, & ſemblables, ou ſont déjà acides, ou tendent prochainement à le devenir; & on ſçait combien l'acrimonie acide eſt à craindre pour les enfans. Moſchion (*f*) n'accordoit les premiers jours à la nourrice que de l'eau ſimple; mais dans la ſuite l'enfant avançant en âge, il permettoit qu'on y mêlât un peu de vin. Il paroît qu'on doit accorder quelque choſe à cet égard à l'habitude & aux pays. On ſçait que dans certaines contrées on ne boit jamais, ou que très-rarement de l'eau. Or, ſi on vouloit réduire, par exemple, ſimplement à l'eau une nourrice accoutumée de tout tems à la biere, elle ne pourroit qu'à grande peine en ſoutenir l'uſage, & bientôt elle tomberoit en langueur. Je n'ai jamais vu que la biere, pourvu qu'elle fût douce, nouvelle, & bien déféquée, ait jamais fait de mal à aucunes de celles

(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibid.*

qui avoient coutume d'en uſer; ſur-tout la biere la plus pure qui s'aigrit moins facilement, & qui eſt plus nourriſſante. Lorſque le lait venoit à manquer à la nourrice, Ætius (*g*) lui ordonnoit de boire de la biere. « Le même jour, dit-» il, les mammelles ſe rempliſſent de » lait, mais juſqu'à ce qu'il s'y ſoit » amaſſé, la femme, dès qu'elle a avalé » la biere, ſent une foibleſſe générale » ſe répandre dans tous ſes membres ». La biere que nous recommandons ne doit pourtant pas avoir acquis, par la fermentation, une qualité enivrante; car alors elle jetteroit la nourrice dans une forte ivreſſe. J'ai vu cette biere faire un effet merveilleux ſur beaucoup de nourrices, & en particulier ſur ma propre épouſe. Lorſqu'elle nourriſſoit ſes enfans, elle prenoit le ſoir, en ſe mettant au lit, une livre de biere, au moyen de quoi elle avoit toute la nuit ſes mammelles pleines de lait.

Lorſque les nourrices uſent d'une nourriture abondante, & languiſſent en même-tems dans le repos & l'oiſiveté, bientôt leur ſanté en ſouffre. Auſſi tous les Médecins leur recommandent-ils de faire un exercice ſalutaire; ils

(*g*) *Lib. IV, cap. 6.*

conſeillent ſur-tout ceux qui donnent beaucoup de mouvement aux parties ſupérieures, comme de paitrir, de faire les lits, & même de porter de l'eau. La promenade à un air pur, libre & ſerain, leur eſt extrêmement avantageuſe. La tranquillité de l'eſprit & la gaieté, contribuent encore infiniment à conſerver la nourrice en ſanté.

On conſidere ordinairement l'apparition des regles chez les nourrices comme un accident fâcheux; il n'en faut même pas ſouvent davantage pour les faire renvoyer, parce qu'on regarde aſſez généralement le ſang menſtruel comme un ſang impur & gâté, ainſi qu'on l'a déja dit en traitant des maladies des filles. Ætius (*h*) avertit « de » ne pas donner aux nourrices beau» coup de friandiſes, & ſur-tout des pi» gnons; car ceux-ci étant fort huileux, » engendrent de la bile, flottent dans » l'eſtomac, & en outre excitent au » coït, dont la nourrice doit abſolument » s'abſtenir, le coït provoquant les » mois, & ces derniers corrompant le » lait, & en diminuant extrêmement la » quantité ». Moſchion (*i*) dit encore

(*h*) *Ibid.*
(*i*) *Ibid.*

la

la même chose. Quand on choisit une nourrice, on lui demande communément si, quand elle a nourri, elle avoit ses ordinaires; si elle répond qu'oui, on l'en estime moins. J'ai vu dans une seule année changer six fois de nourrice pour cette seule raison. En pareil cas, j'examine soigneusement la nourrice & son lait; si je trouve que sa santé n'est point du tout altérée, & que son lait ne péche par aucun endroit, ni par la quantité, ni par la qualité, je ne conseille jamais d'en changer. Il est de plus à remarquer, que dès que ces malheureuses nourrices apperçoivent les moindres vestiges de leurs regles, le trouble & l'inquiétude s'emparent de leur esprit par la crainte qu'elles ont d'être renvoyées. Ce trouble & cette inquiétude disparoissent, & la gaieté en prend la place, dès qu'on leur releve l'espérance par l'assurance qu'elle ne seront point congédiées. Je puis attester, avec toute la bonne foi possible, que moyennant les conditions énoncées ci-dessus, je n'ai jamais observé qu'il ait résulté aucun inconvénient pour les enfans, d'être allaités par des femmes qui avoient leurs regles. Il paroît qu'il y a bien plus

à craindre du fréquent changement des nourrices.

On eſt en uſage chez les princes de ſéparer la nourrice de ſon mari. Ætius (*k*) défend ſéverement le coït, & par rapport aux menſtrues qu'il craignoit, & parce que quelques femmes en reſtent enceintes, ce qui eſt, dit-il, tout ce qui peut arriver de pire au nourriſſon. On obſerve cependant tous les jours que des femmes qui cohabitent librement avec leurs époux, & dont pluſieurs même deviennent enceintes, ne laiſſent pas d'allaiter heureuſement leurs petits dans ce tems-là même. Si on vouloit être trop ſévere ſur cet article, ne feroit-il pas à craindre qu'une jeune femme, dans la fleur de l'âge, qui mene une vie douce, & ſe nourrit bien, ne cherchât à ſe ſatisfaire en ſecret, ou qu'elle ne tombât dans la langueur ſi elle étoit obſervée de trop près? j'ai vu cela arriver quelquefois; & c'eſt cette raiſon qui a fait penſer à M. Brouzet (*l*) qu'un uſage modéré des plaiſirs de l'amour ne pouvoit être préjudiciable ni à la mere, ni

(*k*) *Ibid.*

(*l*) Educat. medicin. Tom. I. chap. 5. pag. 205 & ſuivantes.

à l'enfant. On trouve, à la vérité, quelques nourrices d'un tempérament froid & lent, qui ont très-peu de penchant à l'amour; mais on choisit d'ordinaire pour cet emploi des femmes très-saines, pleines de suc, & fort éloignées de ce tempérament.

Il ne paroît pas d'ailleurs qu'il y ait tant à s'alarmer si les femmes viennent à concevoir pendant qu'elles nourrissent. Cela arrive assez fréquemment aux meres qui allaitent elles-mêmes leurs enfans. Comme les regles sont ordinairement supprimées chez les nourrices, il leur arrive souvent d'être grosses sans qu'elles le sçachent. Dans la plûpart même, le lait, dans les premiers mois de la grossesse, est aussi bon & aussi abondant qu'il a coutume de l'être. A mesure que le volume de la matrice augmente, la quantité de lait qui se portoit aux mammelles diminue communément, & disparoît enfin tout à fait de lui-même; mais l'enfant a toujours joui quelques mois de plus du lait de sa mere, & il est plus facile ensuite de le sevrer. On croit assez généralement que si les femmes allaitent pendant la grossesse, le fœtus en souffrira; mais le volume de l'embryon est si peu

de chose dans les premiers tems, qu'il trouve aisément à se nourrir dans la matrice, quoiqu'il se dérive chaque jour aux mammelles une grande quantité de lait. Si une femme peut fournir à la subsistance de deux, ou même d'un plus grand nombre d'enfans, qu'elle porte quelquefois en même-tems dans la matrice, pourquoi ne pourra-t-elle pas nourrir tout à la fois, & l'enfant qu'elle allaite, & le fœtus qu'elle a conçu?

J'ai vu une femme, qui, sentant les premieres douleurs de l'accouchement, donnoit la mammelle à un enfant d'un an, & lui disoit en souriant, de dire adieu au lait, destiné à celui qui alloit naître. Sur ce que je lui témoignois ma surprise, elle me dit que c'étoit déjà pour la sixieme fois qu'elle faisoit la même chose. Peu d'heures après elle mit au monde un enfant sain & robuste, qu'elle allaita à son ordinaire fort heureusement.

Il ne sera pas hors de propos, je pense, de parler en cet endroit des obstacles qui font que l'enfant ne peut pas, ou ne peut que très-difficilement téter, & d'examiner en même-tems par quels moyens on peut détruire ou corriger ces obstacles.

On sçait que la langue & les levres sont ce qui sert le plus à la suction ; ainsi l'intégrité de ces parties, & la liberté de leurs mouvemens sont très-requises pour cette fonction. Parmi les ligamens qui affermissent la langue, & qui la retiennent dans sa place, le principal est celui qui est attaché à la partie antérieure & inférieure de la langue, & qui est connu sous le nom de *frein* ou de *filet*. La bouche étant ouverte, & la pointe de la langue élevée en haut, il se présente d'abord à la vue. Il est formé par la continuité & la duplicature lâche de la membrane qui tapisse l'intérieur de la bouche. Ce ligament empêche que la langue ne se renverse trop en arriere. On remarque que chez les enfans de naissance il s'avance plus vers la pointe de la langue que chez les adultes, & qu'il l'atteint même quelquefois, quoique rarement ; ce qui s'oppose à ce que la langue puisse s'élever vers la voûte du palais, ou s'avancer jusqu'au bord des levres, & prive cette partie de la liberté des mouvemens nécessaires pour la suction. On remédie à cet inconvénient en faisant couper par un Chirurgien habile la partie excédente du filet qui bride la langue.

Les ignorantes sages-femmes ont la pernicieuse coutume de déchirer elles-mêmes avec les ongles ce filet, ou de le couper avec des ciseaux, dans la ferme croyance où elles sont que cette opération est absolument indispensable pour que l'enfant tete avec facilité, & même pour qu'il parle librement étant grand, ce qui a fait passer en proverbe par rapport aux babillards, *qu'on leur a trop coupé du filet.*

Mais avant d'en venir à cette section, il est évident qu'on doit examiner d'abord si elle est nécessaire, ou non. Si l'enfant avance la langue jusqu'à l'extrémité des levres; s'il touche avec la pointe la voûte du palais; s'il saisit le doigt, & le suce lorsqu'on le lui met dans la bouche, il n'est point nécessaire de couper le filet, puisqu'alors la langue a toute la mobilité requise à cet âge, sçavoir pour la suction & la déglutition. Quand le célebre Petit (*m*) étoit en doute s'il falloit couper le filet, il faisoit présenter la mammelle à l'enfant; s'il pouvoit téter, il ne le coupoit pas, lors même qu'il croyoit que la liberté de la langue en étoit gênée. Il aimoit

(*m*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1742. pag. 247 & suivantes.

mieux alors différer l'opération jusqu'après le sevrage, parce qu'elle étoit alors plus facile, & qu'il avoit d'ailleurs souvent observé que ce vice se corrigeoit insensiblement avec l'âge, ensorte que des enfans à qui tout le monde avoit jugé indispensable de couper le filet immédiatement après la naissance, ne laissoient pas de parler dans la suite avec la plus grande liberté. D'ailleurs, comme cette opération est très-difficile dans ce premier âge, & qu'on craint toujours de couper trop ou trop peu du filet, c'est avec raison qu'on la renvoye à un autre tems, à moins qu'on ne soit forcé de la faire par l'impossibilité où l'enfant se trouve de pouvoir téter. M. Petit s'est vu une fois obligé de faire une seconde section du filet à un adulte, pour lui rendre la liberté de la parole, la premiere n'ayant pas été suffisante pour cela. Au contraire, si l'incision a été trop prolongée, la partie antérieure de la langue manque de soutien.

Le même Auteur a vu un enfant balbutier, uniquement, à ce qu'il pense, parce qu'on lui avoit coupé le filet mal à propos, & sans nécessité; il avoue que plus de la moitié des enfans pour

lesquels il a été appellé, n'en avoient pas besoin, & qu'il ne l'a pas même coupé à tous ceux à qui cette bride paroissoit gêner les mouvemens de la langue.

Il y a à chaque côté du filet les arteres & les veines ranines, qu'une main mal habile peut facilement blesser, surtout les veines qui sont plus superficielles. Comme l'enfant nouveau-né s'essaye presque continuellement à sucer, il augmente par-là l'hémorrhagie, & périt en suçant lui-même son propre sang. M. Andry (*n*) rapporte un cas malheureux de cette espece, d'après Dionis. Un Chirurgien appellé auprès d'un enfant de naissance, unique héritier d'une riche famille, pour lui couper le filet, ouvrit sans s'en appercevoir la veine ranine. Dès qu'il eut vu l'enfant téter avec facilité, il s'en fut tranquillement, ne se doutant de rien. La nourrice le croyant rassasié, le mit dans son berceau. L'enfant continuoit à remuer les levres comme s'il tétoit encore; mais comme ce mouvement est assez ordinaire aux enfans, on ne soupçonna rien de fâcheux. Cependant le petit malheureux commença à pâlir,

(*n*) Orthopédie, Tom. II. pag. 309.

il devint foible, & dans peu il mourut. On trouva par l'ouverture du cadavre, l'estomac rempli de sang. L'histoire de la Médecine nous offre plusieurs exemples pareils.

On voit par tout cela que l'opération dont il s'agit demande une main habile pour être faite avec sûreté. Cependant quoique l'hémorrhagie qui la suit quelquefois épouvante toujours, & que quelques cas malheureux aient appris qu'elle n'est pas sans danger, il est pourtant vrai qu'un Chirurgien instruit, adroit, & qui ne manque pas de courage, peut s'en rendre maître. M. Petit (*o*) assure qu'il n'a vu périr de cette hémorrhagie aucun des enfans pour lesquels il a été appellé. Dans les adultes on ouvre sans risque, comme on sçait, les veines ranines; mais c'est qu'ils retiennent la langue immobile, lorsqu'on les avertit de ne pas la remuer, & l'eau froide, ou bien un morceau de glace qu'on met sous cette partie, réprime assez promptement l'hémorrhagie. Les enfans, au contraire, continuant à sucer le sang qui s'échappe des vaisseaux ouverts, l'hémorrhagie, loin de s'arrêter, augmente toujours

(*o*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, an. 1742.

davantage. Le meilleur moyen pour la réprimer efficacement eſt donc d'empêcher la ſuction, en rendant la langue immobile ; & c'eſt à quoi M. Petit eſt parvenu par un procédé fort ingénieux.

Ce grand Chirurgien avertit que l'hémorrhagie peut être une ſuite de l'opération, quoique très-bien faite, & que les veines ranines n'aient été aucunement léſées. Il a vu un cas pareil où il s'en falloit plus de deux lignes que l'inſtrument n'eût atteint ces veines, & où cependant il s'écoula une quantité de ſang conſidérable. Cela peut arriver lorſque des rameaux notables des vaiſſeaux ranins rampent dans la duplicature du frein, ce qui a lieu ſurtout quand celui-ci ſe trouve plus gros qu'à l'ordinaire.

On eſt menacé encore d'un autre accident lorſqu'on a coupé le filet ſans néceſſité, ou qu'on a trop prolongé l'inciſion. Le peu de ſang qui s'échappe toujours des petits vaiſſeaux ouverts, excite l'enfant à la déglutition; & comme la langue, en pareil cas, n'eſt plus ſuffiſamment retenue par le filet qu'on a coupé imprudemment, elle ſe recourbe en arriere, enſorte que ſa pointe

est tirée vers le voile du palais, tandis que sa base déprime l'épiglotte, & ferme la glote, d'où s'ensuit une prompte suffocation. M. Petit (*p*) a été témoin de ce triste cas. « Un enfant, dit-il, à » qui on coupa le filet immédiatement » après sa naissance, étouffa cinq heures » après. On crut que l'opération en étoit » cause; on m'appella pour faire l'ou- » verture du cadavre. Je portai d'abord » mon doigt dans la bouche, & je n'y » trouvai point la langue, mais seule- » ment une masse charnue qui bou- » choit le passage de la bouche au go- » sier. Je fendis les deux joues jus- » qu'aux muscles masseters, & je trou- » vai la langue renversée au-delà de ce » que j'appelle la valvule du gosier, la » pointe tournée vers le pharinx, où » elle avoit été poussée par les mouve- » mens de la déglutition. Ce cas me » parut extraordinaire, & je cherchois » la cause de ce fait, lorsque peu de tems » après je fus appellé pour un enfant » auquel on avoit coupé le filet deux » heures après sa naissance, & qui peu » après étoit tombé dans le même cas. » Mon premier soin fut d'introduire le » doigt jusqu'à la langue, que je ne

(*p*) Même endroit.

» trouvai pas encore entiérement ren-
» versée dans le gosier ; je la remis
» dans la bouche, ce qui fit un bruit
» semblable à celui que fait un pi-
» ston que l'on retire avec force du
» corps d'une seringue. Je retirai mon
» doigt, & j'observai que l'enfant fai-
» soit de la bouche ce que font ceux
» qui tetent. J'entendois un bruit de
» déglutition qui dura quatre ou cinq
» minutes, puis tout à coup il retomba
» dans l'étouffement, ce qui se passoit
» dès qu'on ramenoit la langue dans
» la bouche. Enfin, on fut obligé d'em-
» ployer une compresse de la longueur
» de deux pouces, large de quinze li-
» gnes, épaisse de demi-pouce, cousue
» à une bande à quatre chefs, au moyen
» de laquelle bande j'assujettis la langue
» dans la bouche, depuis la pointe jus-
» qu'auprès de sa racine où étoit cette
» compresse. On l'ôtoit chaque fois que
» l'enfant vouloit téter, & on la remet-
» toit ensuite pour contenir la langue;
» ce moyen ayant réussi tout le jour,
» on envoya l'enfant & la nourrice à
» la campagne. Le bandage omis pen-
» dant quelque tems, l'enfant retomba
» dans le même étouffement, & per-
» sonne n'ayant ramené la langue à sa

» place, il étouffa. Nous le trouvâmes » mort dans l'état fâcheux de ceux qu'on » a étranglés.

» Deux ou trois ans après je fus ap» pellé, continue M. Petit, pour pareil » cas, & comme l'enfant étoit dans mon » voisinage, je ne me fiai qu'à moi» même; je réussis, & l'enfant est encore » vivant ».

Mais ce qui paroîtra encore plus singulier, c'est que le même malheur est arrivé à un enfant deux heures après sa naissance, quoiqu'on ne lui eût pas coupé le filet. M. Petit (*q*) assure avoir vu encore ce fait étonnant. On lui mit par hasard le doigt dans la bouche, & tout aussi-tôt la suffocation cessa, l'enfant s'étant mis à le sucer; elle revint encore plusieurs fois, & disparut toujours de la même maniere. Il fallut placer auprès de ce malheureux enfant, la nuit & le jour, des gardes pour l'empêcher de suffoquer. Après deux ou trois semaines il perdit enfin l'habitude d'avaler sa propre langue. On sçait que les esclaves d'Angola s'étouffent ainsi eux-mêmes pour se venger de leurs maîtres, lorsqu'ils leur rendent la servitude trop dure. Qui est-ce donc qui a enseigné à

(*q*) Même endroit.

ces miſérables cet art funeſte, dont on ne peut jamais faire qu'une ſeule expérience? L'accident arrivé à l'enfant dont parle M. Petit, ne peut-il pas être attribué à la trop grande flexibilité du filet? & ne pourroit-on pas ſoupçonner auſſi, que la violence des convulſions des muſcles de la langue, produit un effet pareil chez les épileptiques qui ſuffoquent dans le paroxiſme?

Quand il eſt indiſpenſablement néceſſaire de couper le filet, on doit apporter les plus grandes précautions pour ne pas ouvrir les vaiſſeaux ranins. Si le Chirurgien peut placer ſes doigts entre la langue & la mâchoire inférieure, il fait aſſez aiſément cette ſection avec des ciſeaux à pointes mouſſes. Mais par malheur il arrive ſouvent que la langue eſt ſi fortement bridée, que ſa pointe ne peut pas s'élever. M. Petit (*r*) a imaginé & décrit un inſtrument excellent, avec lequel on peut faire cette opération en toute ſûreté, en même-tems qu'il a montré les imperfections d'un autre inſtrument dont on étoit en coutume de ſe ſervir auparavant.

Il arrive quelquefois, mais rarement, que la langue eſt attachée par les côtés

(*r*) Même endroit.

aux parties circonvoisines, au moyen de certains ligamens contre nature (*s*) qu'il faut couper, ce qui se fait sans grand danger, parce qu'il n'y a pas tant lieu de craindre d'ouvrir les vaisseaux, que par l'opération du filet.

On a observé depuis peu un nouvel obstacle à la suction, auquel on n'avoit guere pensé jusqu'ici. La langue est quelquefois si fortement appliquée à la voûte du palais, qu'elle semble y être attachée par de la colle. En pareil cas, il faut éloigner avec une spatule, ou telle autre chose, la langue du palais, afin que l'enfant puisse sucer & avaler. On rapporte les cas de trois enfans qui furent plusieurs jours sans pouvoir téter par cette seule raison, & qu'on sauva heureusement par ce moyen si simple (*t*).

Il peut se trouver encore dans le voile du palais & dans le gosier, des obstacles qui s'opposent à la suction & à la déglutition, ou qui du-moins les rendent difficiles, en troublant l'action des parties qui servent à ces fonctions. C'est ainsi qu'Hippocrate a dit (*u*): *que*

(*s*) Levret, l'Art des Accouchemens, §. 1321.

(*t*) Mémoires de l'Acad. Roy. de Chirurgie, t. III, page 16.

(*u*) *De dentitione.*

les enfans qui touſſent en tétant, ont ordinairement la luette trop groſſe. Il parle enſuite au long de certains ulceres de mauvais caractere qui occupent quelquefois ces parties.

Si l'enfant naît avec la levre ſupérieure fendue (ce qu'on appelle bec-de-lievre), il a de la peine à téter ; & ce qui augmente cette difficulté, c'eſt qu'alors la voûte du palais eſt auſſi ordinairement fendue. L'air entrant librement dans cette fente empêche la ſuction, ou ſi l'enfant tire quelque peu de lait de la mammelle, il reflue communément par le nez. La même choſe arrive, ſi on eſſaye de nourrir ces malheureux enfans à la cuiller ; ainſi il n'eſt pas ſurprenant que pluſieurs périſſent. Il en échappe pourtant quelques-uns. Il paroît que ceux-ci prennent inſenſiblement l'habitude de fermer la fente du palais avec le dos de la langue, qu'ils élevent, tandis qu'ils ſucent avec la pointe & les levres. Lorſque les enfans ſont devenus grands, on leur fait l'opération du bec-de-lievre ; la fente du palais ſe retrécit pour l'ordinaire peu-à-peu, & s'efface enfin tout-à-fait (x). J'ai vu quelques

(x) Levret, l'art des Accouchemens, §. 1321.-1324. Mém. de l'Acad. Roy. de Chirurg. t. I. in-4°. p. 605.

ſujets nés avec la levre ſupérieure ſans diviſion, qui ne laiſſoient pas d'avoir à la partie poſtérieure de la voûte du palais une fente à y placer facilement le bout du petit doigt. J'ai vu auſſi un homme de plus de cinquante ans, qui reſta avec un bec-de-lievre de naiſſance, n'ayant jamais rien fait pour en guérir, dont le palais étoit cependant entier. Il ne me fut pas poſſible de ſavoir s'il avoit été fendu ou non auparavant.

Par tout ce que nous avons dit ci-deſſus, on voit aſſez que le lait eſt l'aliment le meilleur, comme le plus naturel qu'on puiſſe donner à l'enfant. Il s'agit préſentement d'examiner les changemens qu'il éprouve naturellement dans l'eſtomac, & quels ſont les maux qu'il cauſe, lorſqu'il ne ſe digere pas bien.

Si on laiſſe repoſer du lait dans un vaſe bien propre, il paroît d'abord, comme chacun ſait, d'un blanc parfaitement uniforme. Il s'éleve enſuite à la ſurface une ſubſtance blanche, légere, épaiſſe & graſſe, qu'on nomme crême, ou beurre. Quand on en a enlevé cette ſubſtance, ce qui reſte eſt un lait écrémé, un peu bleuâtre, & plus tranſparent, où ſe trouvent mêlés enſemble la partie ſéreuſe & caſeuſe. Si on jette dans

du lait de la présure, qui est un lait caillé qu'on trouve dans l'estomac des jeunes animaux ruminans, il se forme un coagulum uniforme, qu'on peut couper, & qui se sépare bientôt de lui-même, en petit lait, & en *colostrum* (y), ou fromage; d'où l'on voit que le lait se coagule naturellement dans l'estomac. C'est ce qu'on voit à l'œil chez les enfans voraces qui se chargent d'une trop grande quantité de lait à la fois. Ils le regorgent peu de tems après l'avoir pris, sous forme de fromage, mais mol & peu compacte. Il est à remarquer d'ailleurs, que le lait de femme a moins de parties caseuses que celui des animaux, car il est fort doux & fort tenu; nouvelle raison pour lui donner la préférence sur tout autre lait, quand il s'agit de la nourriture des enfans nouveaux nés. Celui qui en approche le plus est le lait d'ânesse, ensuite celui de jument, de chevre & de brebis, dans l'ordre que je viens de les nommer. Mais le lait, quel qu'il soit, tend de lui-même à l'acrimonie acide, sur-tout lorsqu'on le laisse reposer dans un endroit chaud. Or, cet acide, dès qu'il est développé, accélere &

(y) *Boerh. Chemia, tom. II. Prolegom. part. II. pag.* 298.

augmente dans l'eſtomac la coagulation du lait ; & c'eſt alors, comme le porte le texte, que les enfans ont beaucoup à ſouffrir de ce lait, trop tôt & trop fortement coagulé dans leur ventricule. J'ai vu quelquefois après la mort tout ce viſcere rempli & diſtendu par une maſſe fromageuſe épaiſſe, & ſentant l'aigre.

Le lait naturellement coagulé dans l'eſtomac, mais encore mou, ſort peu-à-peu par le pylore, & parvenu dans le duodenum, il y rencontre auſſi-tôt la bile qui eſt ſavonneuſe, & le ſuc pancréatique, très-analogue à la ſalive. Ces deux liqueurs le diſſolvent, le délayent, & le mettent en état de parcourir tout le canal inteſtinal. Dans ce trajet, il laiſſe échapper tout ce qu'il contient d'utile, lequel eſt reſorbé par les veines lactées. Les feces ou le marc s'évacuent par l'anus ; car on obſerve que les enfans qui ne vivent que de lait, ne laiſſent pas de rendre des excrémens ſolides, & en aſſez grande quantité. Il paroît que c'eſt la partie fromageuſe qui les fournit principalement ; & c'eſt là, peut-être, ce qui a fait dire à Hippocrate (z), que *les enfans qui rejettent beau-*

(z) *De dentitione.*

coup de matiere laiteuse (*a*) *par le vomissement*, *ont le ventre serré;* car il est remarquable qu'il ne dit pas que ce soit proprement le lait que ces enfans rejettent (*b*); & en effet c'est le *colostrum* qu'ils vomissent, ou plutôt qu'ils regorgent; ainsi la quantité des matieres fécales doit naturellement diminuer. On lit encore dans Hippocrate (*c*), que *ceux dont les urines sont plus abondantes que les selles*, *sont plus nourris qu'il ne convient.* En effet, chez les enfans dont parle ici Hippocrate, tout ce qui peut être dissous par l'action des forces digestives passe dans le sang, ce qui diminue la quantité des gros excrémens, tandis que l'abondance des urines montre que les veines lactées ont pompé beaucoup de lait. Hippocrate (*d*), au contraire, condamne *les enfans qui n'urinent pas assez*, *mais qui ont des déjections crues & trop fréquentes. Ces enfans*, ajoute-t-il, *sont sujets à des maladies.* Il loue les selles abondantes, pourvu que d'ailleurs la digestion se fasse bien. *Ceux*, dit-il, *qui ont des déjections copieuses*, *& chez qui la coction*

(*a*) *Multum lacteum.*
(*b*) Γαλακτώδες.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ibid.*

des alimens se fait parfaitement, jouissent d'une meilleure santé que les autres. C'est que cela prouve tout-à-la-fois que l'enfant prend beaucoup de lait, & qu'il le digere convenablement.

Le lait, dans l'état naturel, se coagule donc dans l'estomac ; mais ce coagulum devient une cause de maladie, lorsqu'il se forme trop promptement, & qu'il est trop dur. On peut prévenir efficacement ces concrétions morbifiques, par les considérations suivantes auxquelles on doit se rendre attentif.

Lorsque les enfans souffrent ou qu'ils ont faim, ils ne le marquent que par leurs cris. Or, il arrive souvent que les nourrices leur présentent la mammelle aussi-tôt, sans se mettre beaucoup en peine de découvrir ce qui peut occasionner les plaintes ; & si elles abondent en lait, elles y reviennent encore après de courts intervalles. Il est bon, à la vérité, que les enfans nouveaux nés tettent souvent, mais il faut qu'ils ne prennent qu'une médiocre quantité de lait à la fois, sans quoi leur estomac se trouveroit trop distendu, & ne pourroit pas agir suffisamment sur ce lait qui, venant bientôt à s'aigrir, exciteroit de nouveau les cris de l'enfant. Si on lui donne en-

core à tetter, on augmente très-considérablement tous ses maux. Aussi Moschion (*e*) avertit-il prudemment de ne pas présenter la mammelle à l'enfant toutes les fois qu'il pleure, mais de rechercher avec soin si la cause de ses pleurs ne viendroit point de ce qu'il est trop serré dans son maillot, de quelque partie qui est en souffrance, par la trop grande contriction des bandes, ou enfin de ce que l'enfant croupit dans son urine ou ses excrémens. On connoît, *dit-il*, qu'il a besoin de nourriture, quand les *hypocondres sont creux*, l'estomac étant alors désempli, par la longueur du tems qui s'est écoulé depuis qu'il n'a pas tété; en ce qu'il entr'ouvre la bouche & remue les levres; qu'il saisit fortement le doigt qu'on lui présente, & le suce. Il est quelquefois inquiété & molesté par la trop grande quantité de lait contenue dans son estomac. Il s'agite alors, & se jette de côté & d'autre. La plénitude de l'estomac fait enfler les hypocondres. En pareil cas les anxiétés augmentent, si l'on fait téter de nouveau l'enfant. Que si par les plus exactes recherches, on ne découvre rien à quoi on puisse

(*e*) *Spach. gynæc. pag.* 9. *n.* 99. 100. 101.

attribuer ſes pleurs, Galien (*f*) dit qu'entre le mammellon de la nourrice, il reſte encore deux grands adouciſſemens à ſes maux : « un mouvement modéré, & le » chant, par leſquels on calme non ſeule» ment ſes ſouffrances, mais on lui pro» cure le ſommeil, la nature témoignant » elle-même par là que les enfans ſont » nés avec un penchant naturel pour la » muſique & les exercices. »

Il y a encore une autre cauſe qui augmente & accélere la coagulation du lait dans l'eſtomac; c'eſt le mouvement trop fort du berceau. On ſait que du lait récemment trait, qu'on met dans des vaiſſeaux de verre très-propres, ſe coagule par la ſeule agitation, & que le beurre ſe ſépare même quelquefois, en très-peu de tems, des autres parties ; après quoi ce lait ne tarde pas de s'aigrir, & contracte enſuite une acrimonie rance. Le beurre enlevé, ce qui reſte eſt le petit lait, mêlé avec le fromage, ce qu'on appelle lait écrémé, lequel eſt encore aſſez épais, & tend prochainement à l'acidité. Ainſi quand les gardes, pour appaiſer les cris importuns de l'enfant, le bercent avec violence, bientôt le lait ſubit une altération pareille dans

(*f*) *De ſanitate tuenda, lib. I. cap.* 7.

ſon eſtomac. En parlant dans une autre occaſion (*g*) des maux produits par l'acrimonie acide dans le ventricule, on a remarqué que ce viſcere, par lui-même, n'eſt peut-être pas d'une extrême ſenſibilité, mais que ſon orifice ſupérieur, ou le *cardia*, eſt très-ſuſceptible d'impreſſions douloureuſes par tout ce qui eſt âcre. Lors donc que l'acide eſt en repos dans l'eſtomac, l'enfant ne ſouffre point du tout. Mais dès que des rots qui s'élevent en haut, l'agitation ou le changement de ſituation du corps le mettent en mouvement & l'appliquent à cet orifice, il en réſulte de violentes cardialgies. Que ne ſouffre donc pas un malheureux enfant, qui, couché preſque à plat, eſt rudement ſecoué dans ſon berceau? Le cerveau même, ſi mobile à cet âge, peut facilement ſe reſſentir de ces violentes ſecouſſes, ſur-tout ſi elles ſont inégales; d'où l'on a lieu de craindre des vertiges, des vomiſſemens & des convulſions (*h*). J'ai connu un enfant robuſte de huit ans, que ſes camarades avoient mis par force dans un ber-

(*g*) Voy. les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. 63. de la traduction de M. Moublet.

(*h*) Brouzet, Educat. médic. des Enfans, Tom. I. p. 123.

ceau, où ils l'agiterent violemment, qui fut pris d'un vertige ténébreux, suivi d'un vomiſſement de bile érugineuſe, après lequel il languit encore pendant quelques jours.

On préfere donc avec raiſon les berceaux qui n'appuyent pas ſur le pavé, mais qui, mollement ſuſpendus des deux côtés, peuvent recevoir un mouvement oſcillatoire très-doux & uniforme, qui diminue petit à petit, & inſenſiblement, & finit enfin ſans donner aucune ſecouſſe; quand les berceaux roulent ſur le pavé, dès que le mouvement ceſſe, il en réſulte un ébranlement violent qui éveille pour l'ordinaire l'enfant en ſurſaut.

Au reſte, l'agitation modérée que procure un berceau bien ſuſpendu, eſt très-avantageuſe aux enfans. C'eſt une ſorte d'exercice du corps, fort douce, qui leur eſt à la fois agréable & ſalutaire.

§. 1355.

Car cette maſſe devenant peu-à-peu plus âcre & plus acide, communique aux excrémens une couleur verte, & d'une odeur acide;

produit des vomissemens aigres; des tranchées, des vents, des douleurs, & une infinité d'autres maux, mais principalement des convulsions.

ON a vu dans le chapitre des maladies dépendantes de l'acide spontané (*i*), que le siege principal de cette acrimonie se trouve dans les organes de la premiere digestion, savoir l'estomac & les intestins, qui par conséquent en reçoivent les premieres impressions.

Le lait coagulé dans l'estomac devient âcre par le séjour; & dès qu'une fois il s'est aigri, tout le lait que l'enfant avale ensuite se coagule aussi-tôt fortement, & dans peu il contracte la même acrimonie. Aussi les Médecins prudens se hâtent-ils de recourir promptement aux absorbans pour la dompter, dès que l'enfant fait des rots acides, ou qu'il rejette par le vomissement des matieres aigres; sachant bien qu'il est très-difficile de remédier à cet accident, si on donne à l'acide le tems de pénétrer & d'imbiber,

(*i*) Voyez les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de Van-Swiéten. §. 60 & suivans, de la traduction de M. Moublet.

pour ainsi dire, toute la surface intérieure de l'estomac; car de même que du lait frais se corrompt sur le champ, si on le verse dans un vase où il a longtems séjourné du lait, la même chose arrive dans l'estomac à celui que l'enfant prend de nouveau; & alors généralement tout ce qui est contenu dans la totalité du conduit intestinal, contracte une acrimonie acide; les excrémens prennent une couleur verte, & sentent fortement l'aigre.

Le foie, qui est dans les nouveaux nés d'un volume fort considérable, sépare une grande quantité de bile, laquelle se mêlant au *colostrum* dans le duodenum, en détruit la ténacité & corrige l'acrimonie acide; aussi chez les enfans qui se portent bien, les excrémens sont jaunâtres & d'une consistance égale. Mais dès que la bile manque, ou que son énergie s'affoiblit, il sort par l'anus avec les excrémens des grumeaux blanchâtres & fromageux. La couleur jaune des excrémens se change en une couleur verte, quelquefois si foncée, qu'il semble que les linges de l'enfant aient été teints avec du verd-de-gris, & que ces taches ont toute la peine du monde à s'effacer. Delà vient que les Médecins

reconnoiſſent à coup sûr par les excrémens, s'il y a des acides dans les premieres voies. C'eſt un très-bon ſigne, ſi les matieres ſont égales, liées, & ſans mêlange de grumeaux laiteux. Lorſqu'elles verdiſſent promptement dans les linges, quoiqu'elles fuſſent jaunes en ſortant du corps, c'eſt ſigne que l'acrimonie acide eſt ſur le point de naître. Mais ſi elles ſentent l'aigre, & ſortent vertes, on en infere avec raiſon que tout le canal inteſtinal eſt farci de concrétions fromageuſes acides (*k*). Cette acrimonie prenant toujours de nouvelles forces, & irritant continuellement les premieres voies, on conçoit facilement qu'il doit en réſulter des douleurs, des vents, des tranchées, & quantité d'autres maux.

Les enfans qui ſont dans cet état tombent dans une maigreur univerſelle. Le bas-ventre ſeul, farci du *coloſtrum* accumulé dans les inteſtins, ſe tuméfie; & à moins que ce *coloſtrum* ne puiſſe être évacué, & l'acrimonie domptée, ces enfans périſſent miſérablement. Car dès que le mal en eſt venu là, ils guériſſent très-difficilement. Cependant ils ne laiſſent pas ſouvent d'être voraces. C'eſt ce

(*k*) *Ibid.* §. 63 & 64.

qu'Hippocrate (*l*) ſemble avoir eu en vûe, lorſqu'il dit que *les enfans à la mammelle qui ne profitent pas, deviennent maigres, & ſe remettent avec peine.* Il dit encore dans un autre endroit (*m*) que *les enfans voraces, qui ſe gorgent de lait, ne prennent pas aſſez d'embonpoint.* Et ailleurs encore (*n*): *Les enfans voraces, qui vont médiocrement à la ſelle, mais qui ne profitent pas, ſont maladifs.*

Les Médecins ont très-ſouvent occaſion de voir de ces malheureux enfans, dont toutes les parties ſont dans la plus grande maigreur, tandis que le bas-ventre eſt bouffi & tuméfié ; ſur-tout chez le pauvre peuple, à qui la miſere & les travaux domeſtiques ſont ſouvent négliger le mal dans ſa naiſſance, & demander trop tard les ſecours de la médecine ; ces enfans reſtent pendant long-tems conſtipés ; ils ont enſuite une diarrhée colliquative ; leurs forces s'épuiſent, & la mort termine bientôt leurs ſouffrances. On ſera peut-être étonné qu'une maladie, provenant de l'acrimonie acide, finiſſe par une diarrhée putride. Mais il eſt à remarquer que ce ſont les

(*l*) *De Dentitione.*
(*m*) *Ibid.*
(*n*) *Ibid.*

inteſtins enfin gangrenés qui en fourniſſent la matiere, ſans compter que la partie caſeuſe du lait, quoiqu'elle s'aigriſſe d'abord, à raiſon de la grande quantité de ſéroſité qu'elle contient, tend pourtant d'elle-même à la nature animale; car le vieux fromage ſe putréfie & prend une âcreté inſigne. Il y a plus, lors même qu'il n'eſt pas encore pourri, ſi on l'approche du feu, il ſe fond comme de la corne, & exhale une odeur déſagréable, pareille à celle que répandent les parties ſolides des animaux, quand on les brûle; & en outre, le fromage donne par l'analyſe chimique les mêmes produits que les ſubſtances animales, tant ſolides que fluides.

Le plus ſouvent néanmoins le mal ne vient pas auſſi avant. Les enfans périſſent auparavant dans les convulſions, produites par l'acide qui corrode les inteſtins, & qui irrite ſympathiquement tout le ſyſtême des nerfs dont la mobilité eſt ſi grande à cet âge. Delà vient l'avertiſſement que nous donne Hippocrate dans le paſſage ſuivant: « Les en» fans ſont pris des convulſions, lorſ» qu'il leur arrive une fievre aiguë, » qu'ils ne vont pas du ventre, qu'ils » ont des inſomnies & des frayeurs;

» qu'ils crient & changent de couleur, » étant tantôt d'un verd pâle, tantôt » livides, & tantôt rouges. Depuis la » naissance jusqu'à l'âge de sept ans, les » enfans sont très-exposés à ces acci- » dens ». La constipation indique que les excrémens sont retenus ; & les autres symptômes sont des signes de douleur. C'est ce qui a fait dire à Hyppocrate dans un autre endroit : (*o*) « Dans » les enfans la fievre aiguë, la suppres- » sion des selles, les veilles, l'agitation » des pieds, le changement de couleur, » la rougeur, présagent des convul- » sions ». En effet, quand les enfans ont des tranchées, ils frappent continuellement des pieds. Une rotation singuliere du globe de l'œil, qu'on entrevoit sous les paupieres presque fermées, indique encore des convulsions. Ils regardent leurs gardes d'un air craintif; les envies de vomir suivent de près ; & après cela les convulsions.

§. 1356.

On guérit ces maux par les antiacides fixes, par les purgatifs, par

(*o*) *Coac. prænot. n.* 31.

les lavemens, par des doux carminatifs, & par l'uſage intérieur & extérieur des matieres huileuſes douces.

On peut détruire sûrement l'acrimonie acide par le moyen des abſorbans, comme nous l'avons déja dit; mais dans le cas dont il s'agit, ils ne ſuffiſent pas ſeuls. Il faut de plus des remedes qui puiſſent diſſoudre aſſez efficacement les concrétions caſeuſes pour les mettre en état de ſortir facilement par le pylore, & de parcourir les nombreuſes circonvolutions des inteſtins. On ſe trouve encore fort bien d'appeller en même tems au ſecours un légér purgatif, pour faciliter & accélérer l'évacuation de ces matieres par l'anus.

Comme les acides augmentent les concrétions laiteuſes, on a eu recours aux anti-acides fixes, c'eſt-à-dire, aux ſels alkalis, dans la vûe de détruire par eux l'acide, & de diſſoudre les concrétions qui ſont ſon ouvrage. Delà viennent les grands éloges que le célebre Hofman donne « aux poudres abſor- » bantes, imprégnées d'huile de tartre » par défaillance, ſi on les mêle avec

» égale partie de rhubarbe, une ou deux » gouttes d'huile d'anis, ou de fenouil, » & un peu de safran, & qu'on en réite- » re souvent l'usage ». (*p*)

Il est cependant certain par des expériences directes, rapportées par l'illustre Boerhaave (*q*), dans sa chimie, que si on mêle de l'huile de tartre au lait, il le coagule & le fait séparer en grumeaux, qui ne sont pourtant pas aussi gros, & ne prennent pas une consistance aussi ferme que ceux qui sont produits par les acides. En outre, si vous mêlez à du lait bouillant & coagulé par les acides, ou par la présure, un alkali fixe, vous verrez qu'il n'est pas vrai, comme on l'assure par-tout, que ce coagulum reprenne sa premiere fluidité, & que les alkalis aient la propriété de dissoudre les grumeaux formés par les acides. De plus, comme les alkalis fixes ont une âcreté considérable qui pourroit devenir nuisible, si elle n'étoit adoucie sur le champ par la rencontre des acides, & que d'ailleurs ils ne peuvent pas dissoudre les concrétions occasionnées par ces derniers, plusieurs Médecins préferent d'attaquer l'acrimonie acide par les ab-

(*p*) *Medic. Syst. & ration. Tom. II. pag.* 342.
(*q*) *Chem. Tom. II. process. XCI. pag.* 302, 303.

forbans, qui font des remedes benins & sans conséquence; & ils emploient en même tems d'autres remedes qui fondent tout doucement les concrétions laiteuses.

Il y a trois remedes qu'on recommande particulierement pour ce dernier usage; savoir, la bile, le jaune d'œuf, & le savon, composé d'un sel alkali fixe, & d'une huile par expression. Si la bile a les qualités requises, & se trouve en suffisante quantité chez l'enfant, elle dissout le lait coagulé dans l'estomac, en se mêlant avec lui dans le duodenum. Dans le veau on trouve beaucoup de lait coagulé dans le premier estomac; mais après son mêlange avec la bile, il se dissout si parfaitement, qu'il ne reste plus aucun vestige de concrétion dans le quatrieme estomac. De cette observation les Médecins ont conclu que, lorsqu'il arrive à l'enfant des accidens dépendans de la coagulation du lait, cela venoit de ce que la bile manquoit, ou qu'elle n'avoit pas assez d'activité pour remplir la fonction à laquelle elle est destinée. Or, dans ce cas ils ont cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de donner à l'enfant de la bile préparée dans le corps d'un autre animal. Et com-

me son amertume étoit un obstacle à ce qu'ils la prissent par la bouche, ils la faisoient entrer dans les lavemens. On trouve dans les boutiques des Apothicaires du fiel de bœuf épaissi à une légere chaleur. On fait avec ce fiel, & un peu de safran en poudre, de petites pilules qu'on enveloppe exactement d'une feuille d'or, & dont on fait avaler quelques-unes à l'enfant deux ou trois fois le jour, dans une cuillerée de quelque soupe épaisse, afin qu'il ne les voie pas. Cet artifice réussit quelquefois assez heureusement, sur-tout si on a affaire à des enfans voraces qui avalent vîte, & avant que les pilules enveloppées dans la soupe aient eu le tems de se dissoudre.

Quelques-uns, usant encore d'un semblable artifice, ont fait avaler à des enfans une vesicule du fiel d'anguille, pleine de bile; comme ce poisson n'a point de dents, & digere pourtant fort bien, on a cru que la nature lui avoit accordé une bile plus active qu'aux autres animaux. On trouvoit encore dans ce remede un autre avantage. C'est que cette bile étoit pure, & n'avoit point souffert l'action du feu; & qu'en outre, étant avalée dans sa propre vésicule, d'où elle

ne sortoit qu'insensiblement & goutte à goutte, par un conduit très-délié, elle séjournoit davantage dans l'estomac, & se mêloit intimement aux matieres contenues dans ce viscere.

On sait que le jaune d'œuf mêlé aux huiles & aux baumes naturels, leur donne la propriété de se dissoudre dans l'eau, & qu'il va même jusqu'à dompter la ténacité des résines. On a pris delà occasion de le recommander pour dissoudre les concrétions laiteuses, lesquelles ne sont pas formées simplement de la partie caseuse, mais encore de la partie grasse & butireuse du lait qui se laisse aisément dissoudre par le jaune d'œuf; à quoi on peut ajouter que ce dernier est absolument sans acrimonie, & qu'il fournit une nourriture douce.

Quand on fait bouillir un sel alkali, dont on a augmenté l'acrimonie par le mêlange de la chaux avec une huile par expression, en y ajoutant de l'eau, il se fait une combinaison exacte entre le sel alkali & l'huile, & de cette union il résulte une masse blanche, ferme, qu'on peut couper avec le couteau, parfaitement dissoluble dans l'eau; qui ne se fond point d'elle-même à l'air comme l'alkali, & n'imprime point sur la langue

la ſaveur âcre de ce ſel. C'eſt ce qu'on appelle un ſavon (*r*), lequel eſt d'autant meilleur, & d'autant plus propre aux uſages médicinaux, que l'alkali eſt plus pur, & l'huile pareillement plus pure, & ſans goût ni odeur déſagréables. On retrouve dans le ſavon la vertu atténuante & déterſive du ſel alkali, ſans aucune cauſticité. Il réſiſte aux acides, qu'il empêche de coaguler le chyle ou le lait, & diſſout de nouveau ces liqueurs, lorſqu'elles ont été déja coagulées par un acide ; ce que ne font pas les alkalis ſeuls. En un mot : « le ſavon » fait ce que ne peuvent faire ni l'eau » ni l'huile, & peut faire ſans riſque ce » que l'alkali ne fait qu'avec danger, & » ce qui eſt impoſſible aux autres ſels ». Comme le dit Boerhaave dans ſa Chymie.

Nous ſavons par des obſervations nombreuſes & inconteſtables, qu'on peut faire prendre, ſans inconvénient, une grande quantité de ſavon de Veniſe. On ne ſera donc pas ſurpris de trouver à ce chiffre de la matiere médicale une formule où entrent deux dragmes de ſavon, avec le double de jaune d'œuf, qu'on

(*r*) *Boerh. Chem. tom. II. proceſſ.* LXXIII. *pag.* 257. *& ſuiv.*

délaye dans quatre onces d'eau, & qu'on donne aux enfans par cuillerées. On y ajoute encore de la rhubarbe, des yeux d'écrevisses, & pour adoucir le tout, suffisante quantité de syrop de guimauve. Il convient de prescrire une aussi forte dose de savon, lorsque le gonflement & la tension de l'épigastre & de l'abdomen indiquent que l'estomac & les intestins sont farcis de grumeaux de lait. Peu après qu'on a donné ce remede, il sort par l'anus de petites masses fromageuses, d'abord blanches, & ensuite un peu teintes de la couleur de la rhubarbe; ce qui est suivi d'un soulagement insigne, & de la détumescence du bas-ventre. La vertu légérement stimulante & purgative de la rhubarbe favorise l'action dissolvante du savon dans toute l'étendue du canal intestinal; de même que les poudres absorbantes, en détruisant l'acide des premieres voies; & par-là on satisfait parfaitement à toutes les indications.

Il faut de pareils remedes pour dissoudre & expulser les concrétions fromageuses. Mais une moindre dose de savon suffit pour prévenir la trop forte coagulation du lait dans l'estomac. Aussi en recommandant ailleurs l'usage du lait

dans le traitement de la *phthisie*, & pour adoucir les tourmens de la goutte, n'avons-nous prescrit, pour remplir cette indication, que sept à huit grains de savon à prendre tous les matins.

Si quelque mal-intentionné, voulant nuire à un paysan, jette seulement un gros de savon dans un de ces grands vaisseaux où l'on a coutume de battre fortement & continuellement le lait, pour en séparer le beurre, cette séparation ne se fera point, ou ne se fera du-moins que très-difficilement. Cela m'a engagé à donner à des enfans de naissance, pendant quelques semaines, deux ou trois fois par jour, une ou deux cuillerées de la mixture ci-dessus, où je faisois fondre seulement quinze à vingt grains de savon; ce qui m'a toujours très-bien réussi pour empêcher la coagulation du lait, & la génération de l'acide dans les premieres voies.

Les clisteres où l'on fait entrer le savon, ou la bile, remplissent la même indication. Ils dissolvent & évacuent les concrétions laiteuses, lorsqu'elles s'accumulent & séjournent dans les gros intestins. On trouve aussi des formules de ces lavemens au chiffre correspondant de la Matiere Médicale.

Pour ce qui eſt des carminatifs, ou des remedes qui chaſſent les vents, il n'y a que les plus doux dont on puiſſe ſe trouver bien. On peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs ſur l'uſage de ces remedes au chapitre des *rots* & des *vents*. Dès qu'une fois on a corrigé ou expulſé la cauſe irritante, toute cette flatulence ſe diſſipe promptement.

Nous avons ci-devant parlé, au paragraphe 1348, des avantages qu'on peut retirer des huiles données intérieurement, & des précautions à prendre dans leur uſage. On peut auſſi en frotter légérement le ventre. Mais ſi on ſe ſert d'huiles échauffantes & aromatiques pour les onctions, on ne doit les employer qu'à petites doſes, ou mêlées avec des huiles douces, de peur que la peau tendre & délicate des enfans n'en ſoit enflammée, ce qui leur cauſeroit de grandes inquiétudes.

Quand l'acrimonie acide prédomine chez les enfans, on doit preſcrire à la nourrice un régime qui corrige la trop grande pente de ſon lait à s'aigrir; ſur quoi on peut conſulter ce que nous avons dit dans une autre occaſion (*s*).

(*s*) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. *66.* de la traduction de M. Moublet.

§. 1357.

De la même origine viennent le plus souvent des accès d'épilepsie, le genre nerveux étant irrité par l'acrimonie mordicante qu'acquiert le lait qui s'est coagulé dans l'estomac.

LEs enfans ont la tête fort grosse, tout le corps fort mol, & les nerfs très-tendres, susceptibles d'impressions très-fortes, même par les causes les plus légeres. Aussi la sage nature, qui veille à la conservation de son ouvrage, a-t-elle eu soin de prémunir l'œil contre une lumiere trop vive, & les oreilles contre le grand bruit, ainsi que nous l'avons déja remarqué. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si l'acrimonie acide, en irritant les nerfs de l'estomac & des intestins, & par communication tout le systême nerveux, jette les enfans dans des convulsions épileptiques. Ces convulsions ne sont pas simplement à redouter par le péril imminent où elles mettent la vie de l'enfant, mais encore par

les triftes accidens dont elles font fouvent fuivies, & qui durent autant que la vie. En effet, des obfervations multipliées nous ont appris que des diftorfions des membres, l'aveuglement ; la furdité, la perte de la parole, la folie, &c. ont été plus d'une fois les fuites funeftes de ces convulfions.

Le célebre F. Hofman (*t*) a donc eu raifon de dire que « les maladies pro» pres aux enfans attaquent principale» ment la tête, & qu'elles ont leur fiege » fixe & permanent dans cette partie, » intérieurement ou extérieurement ». Ce qu'il prouve enfuite par l'énumération de plufieurs de leurs maladies.

§. 1358.

D'où il fuit que s'ils font de nature à pouvoir être guéris, ces feuls remedes fuffifent.

C'EST dans cette occafion fur-tout, que les femmes s'amufent à une infinité de petits remedes, tels que le corail rouge, l'ongle d'élan, la dent de loup, & je ne fais quels amulettes qu'elles fuf-

(*t*) *Medecin. rat. Syft. tom. II. pag.* 349.

pendent au col de l'enfant. Les Médecins peuvent donner aisément les mains à de pareils remedes, pourvu qu'elles ne s'opposent pas au traitement plus efficace dont nous venons de parler, qui est le seul dont on doive attendre de bons effets. Mais quelque utile que soit ce traitement, il n'emporte pas toujours les maux pour lesquels on y a recours, sur-tout lorsqu'ils ont fait un certain progrès; ce qui arrive souvent par la faute des gardes, lesquelles font souvent beaucoup de remedes frivoles & inutiles, avant d'appeller le Médecin. J'ai vu, après la mort d'un enfant, l'estomac distendu par une énorme quantité de concrétions fromageuses, & si rempli, qu'il ne restoit plus aucune place pour les alimens ni pour les remedes. J'ai encore vu une autre fois un *colostrum* dur, qui, bouchant le pylore comme un coin, & empêchant qu'il ne pût rien sortir de l'estomac, donna lieu à des convulsions mortelles.

Les Médecins sont partagés entr'eux, pour savoir si, pendant que l'enfant tette encore, on doit lui donner quelqu'autre nourriture que le lait. Quelques-uns ont cru qu'il étoit extrêmement nuisible d'associer au lait des bouillons à la vian-

de, des panades, & autres choses semblables, prétendant que la digestion en seroit immanquablement troublée.

Le lait de la mere, ou à son défaut celui d'une nourrice saine, est incontestablement le meilleur des alimens pour le nouveau né; il suffit à sa nourriture, & par conséquent on doit s'y borner. Mais vers le troisieme mois, les femmes ont coutume de donner, une ou deux fois par jour, à l'enfant une bouillie faite avec une ou deux cuillerées de lait de vache, où elles délayent un peu de farine qu'elles font cuire légérement. C'est moins pour augmenter sa nourriture & ses forces, que pour l'accoutumer insensiblement à manger à la cuiller. Car les premiers jours les petits enfans roulent à la vérité cette bouillie dans la bouche, mais ils en laissent tomber la plusgrande partie, & en avalent fort peu. Cependant il est toujours bon d'essayer de faire contracter à l'enfant l'habitude de cette sorte de nourriture dont on pourroit se servir commodément, en cas qu'il arrivât à la mere ou à la nourrice, avant le tems du sévrage, quelque accident qui obligeroit de suspendre l'allaitement. Par exemple, si la nourrice vient à être frappée de quel-

que paſſion forte & ſubite, elle ne peut pas, ſans danger, préſenter la mammelle à l'enfant. Il faut qu'elle attende quelques heures pour donner à ſon eſprit le tems de ſe remettre. Car on ſait, par des obſervations certaines, que des enfans ont été ſoudainement ſaiſis de convulſions pour avoir tetté des nourrices tranſportées de colere, ou preſque mortes de frayeur.

Mais on ſe trouvera certainement fort mal de remplir de pareilles bouillies, dans la vûe de nourrir davantage, l'eſtomac d'un enfant qui tire avidement des mammelles une grande quantité de lait. Car l'eſtomac eſt alors ſurchargé, & il peut s'en enſuivre bien des maux, particulierement ſi par la quantité de la farine qu'on emploie, & la longueur de la cuite, on prépare de ces bouillies épaiſſes qui ſont plus capables d'aggraver ce viſcere, que de fournir au corps la nourriture dont il a beſoin. On doit remarquer de plus, qu'il ſe trouve une grande variété dans les diverſes farines des différens pays. Je me ſouviens qu'ayant apporté de chez moi de la farine de la premiere qualité, pour m'en ſervir pendant le voyage, je comparai ce qui m'en reſtoit à mon arrivée à Vienne

avec la farine d'Autriche, & je vis clairement que cette derniere étoit beaucoup moins visqueuse que celle de Hollande. Si on employoit de la farine du *malt*, elle auroit moins de viscosité. En certains pays, on humecte les grains de froment, en y jettant de l'eau; après quoi on les met dans un lieu modérément chaud où ils germent bien vîte. Dès que la germination commence, on desseche promptement les grains, au moyen d'une grande chaleur; en cet état on les appelle *malt*, & on s'en sert pour faire la biere. Par ce commencement de germination bientôt étouffée, la viscosité de la farine est considérablement diminuée (*u*). On obtient le même avantage pour le pain, de la fermentation commencée & promptement supprimée, par la chaleur du four; ainsi le pain, qu'on doit se contenter d'écraser dans le lait chaud, plutôt que de l'y faire cuire, peut tenir lieu de la farine du *malt*, qu'on ne sçauroit se procurer en tout pays.

A mesure que l'enfant prend des forces, son estomac se fortifie aussi de façon à pouvoir digérer d'autres alimens,

(*u*) Brouzet, Essai sur l'Educat. médicin. des Enfans, Tom. I. pag. 215.

outre le lait. Mais on commence par ceux qui ont le plus d'analogie avec lui, & le plus de légèreté. C'est ainsi qu'on joint le lait des animaux à celui de femme. Beaucoup d'enfans soutiennent très-bien ce régime, jusqu'au tems où on les sevre; après quoi ils se trouvent encore assez bien de ces bouillies, sur-tout si on les prépare avec du biscuit, qui ne retient rien de la viscosité de la farine, & qui s'unit parfaitement bien avec le lait. On est dans l'usage d'y délayer encore un jaune d'œuf.

Beaucoup de Médecins veulent qu'on s'abstienne absolument du lait, dès que l'enfant commence à prendre de la nourriture (*x*). Cela étant, il paroîtroit peu convenable de mêler au lait du jaune d'œuf, celui-ci appartenant au regne animal. Cependant je puis affirmer avec vérité que j'ai souvent fait usage du jaune d'œuf, comme je l'ai déja dit au paragraphe 1356, pour détruire la trop forte coagulation du lait dans l'estomac, sans qu'il en ait jamais résulté le moindre inconvénient.

Tout changement prompt & subit dans la maniere de vivre, même chez les hommes les plus robustes & les plus

(*x*) *Ibid. pag.* 270.

ſains, doit toujours être ſuſpect. Il paroît donc qu'il peut y avoir quelque danger à priver tout-à-coup l'enfant du lait, lorſqu'on le ſevre, ſi pendant l'allaitement, on ne l'a pas accoutumé inſenſiblement & peu-à-peu aux autres nourritures. M. Brouzet (*y*) avoue lui-même que les enfans perdent de leur couleur & maigriſſent par ce changement ſubit de nourriture. Il croit même qu'en ſévrant l'enfant, on lui cauſe une eſpece de maladie, mais telle qu'en la traitant convenablement, il en réſulte un bien dans l'économie générale de la vie. Mais je penſe, pour moi, qu'il vaudroit mieux que l'enfant continuât à jouir d'une ſanté parfaite, quand on le ſevre, que d'être malade, de quelque maniere que ce puiſſe être, par l'effet du ſévrage. En conſequence, je ſuis en coutume, après le ſixieme mois, & quelquefois même plutôt, ſi les enfans commencent à ſe dégoûter des laitages, (ce qui arrive à quelques-uns) de leur faire donner, deux fois par jour, des panades au bouillon de poulet ou de veau, mais fort peu à la fois au commencement. J'étois cependant toujours attentif à obſerver ſi je n'appercevrois

(*y*) *Ibid. pag.* 259, 260.

pas

pas quelque altération dans la santé. La seule chose que j'ai remarquée, c'est que les excrémens prenoient une couleur brune, dès que les enfans usoient de bouillon de viande. Du reste, je n'ai rien observé de mauvais dans ce grand nombre d'enfans d'une naissance Royale dont j'ai pris soin, quoique j'apportasse la plus grande attention à tout, pour répondre à la glorieuse confiance dont j'étois honoré. Tous ont soutenu sans peine le sévrage. Et en ceci nous avons Hippocrate (z) pour nous, puisqu'il dit « que les enfans, qui, pendant qu'ils » tettent, prennent en même tems d'au- » tres nourritures, se laissent sévrer plus » facilement que les autres ».

Il ne paroît donc pas qu'on ait tant lieu de craindre le mêlange du lait avec les autres nourritures préparées avec le bouillon de viande. Nous avons même remarqué ci-devant que la partie la plus grossiere du lait, sçavoir le fromage, approchoit plus de la nature animale, que le beurre & le petit-lait, auxquels il est uni. Plusieurs sont dans l'usage, après que l'enfant est sevré, de le nourrir avec le lait des animaux & du bouillon, sans aucun inconvénient sensible.

(z) *De Dentitione.*

Au contraire, les enfans s'accoutument ainsi insensiblement à un genre de nourriture plus varié.

Cependant, après le sevrage, il faut avoir égard dans le choix des alimens à l'âge & à la force. Plusieurs Médecins, du nombre desquels est Moschion, auroient voulu qu'on n'essayât de sevrer l'enfant que lorsqu'il auroit des dents en assez grand nombre, & assez fermes pour diviser non seulement les alimens solides, mais encore pour les mâcher parfaitement. Ils recommandent alors de leur présenter la mammelle plus rarement, & plus souvent d'autres nourritures, afin qu'ils se sevrent insensiblement d'eux-mêmes.

Mais il arrive quelquefois que le lait, soit de lui-même, soit par maladie, manque aux nourrices avant que l'enfant ait un nombre suffisant de dents. Il faut alors, si on ne peut pas se procurer une autre nourrice, y substituer celui des animaux. Si c'est celui de vache dont on fait choix, il convient de le délayer avec un quart d'eau, & de l'adoucir légerement avec un peu de sucre, afin de le rendre plus semblable à celui de femme. Les nourrices mettent quelquefois ce mélange dans un vaisseau d'é-

tain, dont elles couvrent le bec de quelque peau douce, pour lui donner le volume & la forme du mammellon. Ce bec est en outre percé de plusieurs petits trous, pour faciliter la suction à l'enfant. Si on mêle au lait une plus grande quantité d'eau, il tient lieu de boisson, on donne de tems en tems aussi des panades, dont j'ai parlé ci-dessus; & on continue à le nourrir de cette façon, jusqu'à ce qu'on voye paroître un plus grand nombre de dents assez fermes, ce qui indique qu'on peut accorder à l'enfant une nourriture un peu plus solide. Au surplus on n'a rien à craindre du sucre qu'on ajoute au lait (*a*). Les anciens Médecins ont donné, même aux enfans nouveaux-nés, du miel & du *mulsum*; le sucre s'oppose à la trop forte coagulation du lait. J'ai vu quelquefois, avec étonnement, que des Médecins qui défendoient séverement le sucre, ne laissoient pas d'ordonner le même jour des syrops, où l'on sçait que le sucre entre en très-grande quantité.

Quant au tems auquel il convient de sevrer l'enfant, on pense assez géné-

(*a*) Brouzet, Educat. Médicin. des Enfans, Tom. I, pag. 273.

ralement que ce doit être lorſqu'il a la plus grande partie de ſes dents, & qu'elles ſont bien affermies dans leurs alvéoles. Or, comme l'apparition des dents varie extrêmement chez les enfans, il s'enſuit que ce tems ne ſçauroit être déterminé avec exactitude. J'ai vu un enfant abortif de cinq mois chez qui les deux inciſives de la mâchoire ſupérieure ſe montroient déjà manifeſtement. J'ai vu au contraire une petite fille bien portante, à qui la premiere dent ne ſortit qu'au dix-neuvieme mois. Cependant c'eſt communément vers le ſeptieme mois que la dentition commence, & ce ſont les inciſives des deux mâchoires qui paroiſſent les premieres. Il arrive pourtant aſſez ſouvent que les petites molaires les plus voiſines des canines, commencent à ſortir avant que toutes les inciſives aient paru. Après celles-ci viennent pour l'ordinaire les canines, mais plus tard. Or, comme pendant la dentition, les gencives démangent, ſe tuméfient, & deviennent fort douloureuſes, c'eſt un grand ſoulagement pour l'enfant d'avoir dans ce tems-là le mammellon de ſa nourrice, les gencives exceſſivement ſenſibles pouvant à peine ſupporter l'attouchement

de la cuiller. On ſevre donc l'enfant plutôt ou plûtard, ſelon que ſes dents ſont plus ou moins tardives. Comme les huit inciſives, les quatre molaires, & les quatre canines ſont ordinairement toutes ſorties à dix huit mois, les Médecins ont conſeillé de ſevrer l'enfant à un an & demi ou deux. Mais il ne paroît pas qu'il y ait aucun inconvénient à ce qu'il tete plus long-tems. On lit dans l'Ecriture que le plus jeune des Macchabées en avoit tété trois (*b*).

On ne doit pourtant pas, dès que l'enfant eſt ſevré, lui donner indiſtinctement de tout. Il faut commencer par les alimens les plus tendres, & paſſer inſenſiblement aux nourritures plus fortes, afin de l'y accoutumer par degrés. Les enfans mangent pour l'ordinaire avec avidité, & même voracement, lorſqu'ils ſe portent bien, & quoiqu'ils aient des dents aſſez fortes, ils ſe donnent à peine le tems de mâcher, & avalent d'abord les alimens. Chez le peuple, les peres & meres ſont dans l'uſage de les faire aſſeoir à table avec eux; & comme ils ſont charmés de les voir manger de grand appétit, ils leur préſentent de tout. Les enfans ava-

(*b*) *Machab. lib. II. cap. 7. verſ. 27.*

lent bien tout ce qu'on leur donne, mais ils ne le digerent pas. Le bas-ventre farci d'alimens non digérés, se gonfle & se tuméfie, tandis que le reste du corps maigrit excessivement; & souvent les pauvres enfans périssent enfin de cachexie.

Il faut avoir la plus grande attention à entretenir la propreté de la peau, & à ne pas laisser croupir l'enfant dans son ordure, ou dans l'urine : car la négligence à cet égard produit souvent des rougeurs & des excoriations très-douloureuses. D'ailleurs la crasse de la peau, en séjournant dans les cryptes de cette partie, donne fréquemment lieu à des maladies cutanées. On enleve cette crasse, en fomentant doucement la peau avec des éponges fines chargées d'eau, ou de lait; & en réitérant ces lotions deux fois par jour, on empêche qu'elle se ramasse dans la suite aussi facilement. On a remarqué qu'en observant avec soin cette propreté, les enfans en étoient bien mieux nourris, & qu'ils croissoient davantage (*c*). Fischer guérit heureusement une petite fille tombée dans l'atrophie, par des

(*c*) *De remed. rustic. variol. per balnea, &c. curand. pag.* 30.

bains composés d'égales parties d'eau & de lait.

On s'est bien trouvé de laver les enfans d'abord avec de l'eau dégourdie, & ensuite avec de l'eau froide, en les y accoutumant insensiblement. On fortifie par-là extrêmement le corps (*d*), & par la suite il est beaucoup moins sensible aux changemens des tems. En général, une éducation trop molle, & les soins trop recherchés des meres, rendent les enfans infirmes & languissans, en sorte que pendant toute leur vie, ils se ressentent de la moindre variation dans l'usage des six choses non naturelles. La Reine de Navarre, mere du grand Henri IV, ayant perdu plusieurs enfans par cette éducation trop efféminée, ses Médecins lui conseillerent de faire nourrir ce jeune prince à la campagne chez un paysan. Elle voulut qu'il fût élevé tout comme ses enfans, n'ayant que la même nourriture & le même vêtement; & c'est-là ce qui le rendit si robuste, si agile & si infatigable; c'est ainsi du-moins que l'assure une tradition constante (*e*).

(*d*) Tissot, Avis au peuple sur sa santé, §. 340.

(*e*) Brouzet, Education médicin. des Enfans, Tom. I, pag. 329.

§. 1359.

Auſſi-tôt que les enfans ſont délivrés de ces maux, & commencent à vivre d'alimens cruds, de fruits, de viande, de fromage, & autres choſes ſemblables, il s'engendre des vers dans leurs inteſtins.

DÈs que les enfans ſont éloignés de la mammelle, & qu'ils commencent à vivre comme les adultes, la prudence veut qu'on les accoutume peu-à-peu à une nourriture plus ſolide ; mais qu'on leur donne d'abord des alimens faciles à digérer.

On a ſouvent obſervé qu'à cette époque les enfans deviennent ſujets aux vers. Auſſi Hippocrate (*f*), après avoir fait l'énumération des maladies qui arrivent aux nouveaux-nés, & pendant la pouſſe des dents, dit qu'on doit compter parmi celles d'un âge plus avancé, les lombrils & les aſcarides. Il n'a point fait mention en cet endroit du *tænia*, parce qu'il paroît avoir penſé, comme

(*f*) Aphor. XXVI. ſect. 3.

nous le dirons ci-après, que ce vers a la même origine que l'homme, & que l'enfant l'apporte en naissant du ventre de la mere. Galien, dans son commentaire sur cet aphorisme, a prétendu que les ascarides & les lombrils ne proviennent pas d'un œuf, mais de la pourriture, particuliérement si elle est aidée d'une chaleur considérable ; & c'est pour cela, selon lui, que les vers sont plus communs chez les enfans déjà avancés, que chez les nouveaux-nés & les enfans au lait, la chaleur étant plus forte chez les premiers.

Il est assez vraisemblable que les vers sont en effet plus communs chez les enfans sevrés, & qui usent de la même nourriture que les adultes, que chez les enfans qui tetent encore. Cependant on ne sçauroit nier qu'on n'en ait quelquefois observé chez les derniers. Le célebre Médecin Delille (g) en a vu des nids entiers dans sa propre fille, âgée seulement d'onze semaines, quoique sa femme ne la nourrît absolument que du lait de ses mammelles, & ne lui eût jamais donné de lait cuit. Comme il avoit observé dans cette petite fille la plus grande partie des symptômes des

(g) *De cordis palpitatione*, pag. 133.

vers, d'abord après sa naissance, il ne pouvoit guere, dit-il, s'empêcher de croire qu'elle ne les eût apportés avec elle en naissant.

Un très-habile Médecin, Van-Dœveren, a recueilli, dans une dissertation latine sur les vers de l'homme, plusieurs observations de fœtus en qui on a trouvé des vers dans les intestins, pendant qu'ils étoient encore renfermés dans la matrice. Cette dissertation inaugurale, qui parut à Leyde en 1753, mérite très fort d'être lue (*h*).

Une honnête dame, de beaucoup d'esprit, qui allaitoit un enfant de trois mois, m'a assuré avoir vu souvent sortir des petits vers de l'anus de cet enfant.

Tant que l'enfant suce les mammelles de sa nourrice, le lait qu'il avale n'a point encore été exposé à l'air; mais dès qu'il prend des alimens qui y ont été exposés, il peut aisément avaler avec les alimens les œufs que certains insectes y ont déposés, sur-tout s'il mange ces alimens cruds, & sans qu'ils aient passé par le feu. Personne n'ignore qu'on trouve souvent des vers dans les fruits. Il est tout commun que le fro-

(*h*) *Dissertat. inaugur. de verm. intest. homin. Lugd. Batav.* 1753. *pag.* 31.

mage en fourmille, non seulement de petits vers, mais d'assez gros. J'ai connu autrefois un homme qui, lorsqu'il avoit mangé du fromage blanc, sentoit deux jours après, autour du fondement, une démangeaison incommode, occasionnée par une grande quantité d'ascarides. Ce fromage est fait d'un lait dont on n'a point ôté le beurre, ce qui le rend assez gras, & d'un goût fort agréable. S'il s'abstenoit du fromage en question, ou qu'il en mangeât d'une autre espece, bien-tôt la démangeaison cessoit, & il ne paroissoit plus d'ascarides.

Il ne paroît donc pas bien surprenant que de ces œufs qu'on avale il en résulte des vers, puisque la chaleur & l'humidité contribuent si fort à les faire éclorre. Il reste cependant une difficulté. C'est qu'on ne trouve guere hors du corps humain des vers semblables à ceux qui s'engendrent dans l'homme ; en sorte qu'on ne sauroit être absolument certain que ces vers, qui sont si communs, proviennent d'autres vers pareils dont on auroit avalé les œufs. *Voyez* sur cela le paragraphe suivant.

§. 1360.

Ces vers sont produits par les œufs des insectes qui vivent dans l'air, ou dans la terre, qu'on avale, & qu'un foible mouvement ne peut détruire.

ON a cru pendant très-long-tems, comme on sait, que les vers, ainsi que d'autres animaux, mais particulierement les insectes, pouvoient naître de la pourriture. Mais après que l'industrie de tant d'illustres Physiciens nous eut dévoilé l'admirable structure & l'organisation singuliere des insectes, on vit clairement qu'une cause informe qui agit sans vûe & sans dessein, comme la pourriture, ne pouvoit jamais donner l'être à un animal composé d'un si grand nombre de parties si différentes entr'elles, & disposées dans un ordre si merveilleux, dont le nombre & la situation respective ne varient jamais dans la même espece. Aussi le sentiment des Anciens à cet égard fut-il bientôt généralement abandonné. Ce qui avoit pu y donner occasion, c'est qu'ils avoient observé

que les insectes dépofoient en effet plus fouvent leurs œufs fur les corps actuellement en putréfaction, ou qui y ont une difpofition prochaine, la chaleur qui accompagne la pourriture étant très-propre à les faire éclorre, & les vers qui en proviennent trouvant enfuite un aliment tout préparé. C'eft ainfi que pendant l'été, les mouches dépofent très-promptement leurs œufs fur les chairs fraîches des animaux. Une feule mouche renferme dans fon ventre, qui en eft tout diftendu, cinq cens œufs, & même davantage, qu'elle fait répandre en bien peu de tems fur toutes les viandes qui fe préfentent; & les vers qui fortent bientôt de ces œufs, gâtent promptement ces viandes deftinées à la nourriture de l'homme. Beaucoup de perfonnes, qui croient fermement que les vers font toujours le produit de la pourriture, ne fauroient fe réfoudre à manger de la chair où elles auroient apperçu le moindre vermiffeau. Il eft certain néanmoins que les mouches font choix, pour y dépofer leurs œufs, des viandes les plus tendres & du meilleur goût, de même qu'elles favent choifir les plus excellens fruits pour loger sûrement ces œufs dans la pulpe molle & délicate de ces mêmes fruits.

Elles n'épargnent pas même les animaux vivans ; avec leur aiguillon, qui eſt creux & qui contient un œuf, elles percent la peau & y laiſſent cet œuf ; le petit vers qui en ſort ronge ſon domicile, l'enflamme, & ſe nourrit du pus qui réſulte de l'inflammation. Bientôt il prend de l'accroiſſement & ſe change en chryſalide, d'où ſortant ſous la forme de mouche, il perce de nouveau la peau, & s'envole. C'eſt ce qu'on obſerve très-ſouvent dans les vaches.

Les mouches entrent auſſi dans les narrines des cerfs & des brebis, & y dépoſent leurs œufs. Une autre eſpece de mouches vole autour des chevaux, &, ſaiſiſſant le tems où cet animal fiente, il s'introduit dans l'anus, avant que ſon ſphincter en ait fermé l'ouverture, & laiſſe ſes œufs ſur les parois de l'inteſtin. Il eſt une infinité de moyens par leſquels les inſectes ſavent pourvoir à leur propagation, en ſe procurant un lieu commode, une chaleur convenable, & une nourriture facile. On peut conſulter ſur tout cela Swammerdam, Valiſneri, Redi, Reaumur, Lionnet, Bonnet, & pluſieurs autres Naturaliſtes qui ont recueilli ces faits avec une induſtrie merveilleuſe & un travail infatigable.

De plus, les Physiciens ayant découvert dans l'eau, qui a été exposée à l'air, ou dans laquelle on a fait infuser quelque partie de plantes, un nombre infini de petits animalcules, quoiqu'auparavant on n'y apperçût rien de tel par le microscope, on en a conclu que l'air que nous respirons est tout rempli d'êtres vivans; & comme la terre de son côté en est pareillement couverte il n'a pas paru fort étonnant que les œufs de ces animalcules, qu'on ne sauroit s'empêcher d'avaler, vinssent aussi à éclorre dans le corps.

Mais lorsque l'infatigable industrie de quelques grands Naturalistes leur eut fait découvrir que les insectes étoient de différens sexes & qu'ils s'unissoient ensemble, ainsi que les autres animaux; que certains avoient en même tems les deux sexes, & ne laissoient pas de s'unir par un double coït avec les insectes de la même espece; & qu'enfin entre tous ces différens insectes, il n'y en avoit que quelques-uns de vivipares, tandis que le plus grand nombre étoit ovipares, on en vint à croire que c'étoit une loi générale chez les insectes de se propager par les œufs qu'ils déposoient dans des matrices propres à

les faire éclorre, ou à la maniere des vivipares; d'où l'on tira cette conséquence que les vers qui s'engendrent dans le corps humain, proviennent ou de petits insectes qu'on avale tout vivans, ou de leurs œufs : & comme on découvrit dans les animaux vivipares même des œufs & des ovaires, il fut enfin reçu assez généralement que *tout animal vient d'un œuf.*

Il étoit réservé à un Physicien plein de génie, & amateur passionné de l'Histoire (*i*), de découvrir un nouveau moyen de propagation dans les insectes. Il avoit vu dans l'eau un certain corpuscule, qui se laissoit aisément appercevoir à l'œil nud & sans microscope, & qui ressembloit assez bien par la forme & par le volume à la graine de chardon bénit. Il hésita d'abord s'il appartenoit à la classe des végétaux ou des animaux. Mais il s'assura par un examen attentif, qu'il avoit un mouvement local, qu'en tendant ses filets il attrapoit les petits vermisseaux qui nageoient dans l'eau, qu'après les avoir saisis, il les approchoit de sa bouche & les avaloit; d'où il conclut, avec raison, que

(*i*) M. de Trembley, Mémoires pour servir à l'Histoire d'un genre de polypes d'eau douce.

ce corpuſcule étoit un véritable animal. Il lui donna le nom de polype d'eau douce, parce qu'il reſſembloit par ſes filets, & par le reſte de ſon corps, au poiſſon qu'on appelle ainſi.

M. de Trembley vit enſuite avec la plus agréable ſurpriſe, qu'il ſortoit du corps de l'animalcule un autre polype ſemblable au premier, de la même maniere que les branches d'un arbre ſortent du tronc; qu'il croiſſoit promptement, & qu'encore attaché au corps de ſa mere: il lui diſputoit déjà la proie. Quelquefois il s'en ſéparoit de lui-même, & après cette ſéparation, il nageoit, dévoroit les vermiſſeaux, les digéroit, & les rendoit enſuite par le fondement. D'autres fois, avant de ſe ſéparer, il donnoit naiſſance, de la même façon, à un polype ſemblable à lui, qui, dans les tems chauds, étoit bientôt auſſi fécond que ſa mere & ſon ayeule. C'eſt ainſi que cet animalcule à pluſieurs jambes, préſentoit à l'avide curioſité de l'Obſervateur, le ſingulier ſpectacle d'un corps qui tenoit un certain milieu entre l'animal & le végétal, jouiſſant d'un mouvement local, & pourſuivant ſa proie comme l'animal, & ſe propageant à la maniere des plan-

tes. Car le polype, comme je l'ai dit, ſortoit du polype, tout comme dans les arbres les branches naiſſent du tronc.

M. de Trembley découvrit des choſes encore beaucoup plus ſurprenantes. Lorſqu'il coupoit le polype par le milieu, il ſortoit de la tête une nouvelle queue, & de l'extrémité de la queue une nouvelle tête, qui tenoit au tronc. La même reproduction avoit lieu quand on coupoit le polype en deux ſelon ſa longueur. M. de Trembley a pouſſé ces diviſions & ſoudiviſions juſqu'à partager un ſeul polype en ſoixante portions, dont chacune devenoit un polype nouveau. En outre, par une adreſſe ſinguliere, & peu commuue, il eſt parvenu à retourner tout le corps de l'animal comme un doigt de gant, enſorte que ſa ſurface intérieure devenoit extérieure, & cette derniere intérieure. Après une opération auſſi fatigante pour l'animal, il devoroit encore ſa proie, & après avoir donné naiſſance à beaucoup d'autres polypes, il reparut encore ſous ſa premiere forme.

J'ai vu de mes propres yeux une partie de ces merveilles, M. de Trembley ayant bien voulu, par un effet de ſa politeſſe ordinaire, m'en rendre le

témoin ; & en marchant, quoique de loin, sur les traces d'un si grand maître, j'ai tâché de répéter moi-même quelques-unes de ses expériences. On en a fait de pareilles dans la suite avec succès sur des insectes plus considérables, tels que les vers de terre & les sangsues, &c. bien qu'ils ne soient pas aussi féconds que les polypes.

Nous tirerons du moins cet avantage de ces découvertes, de ne point tant nous hâter d'établir des regles générales, lors même qu'elles paroissent appuyées sur de nombreuses observations ; car il nous reste peut-être encore une infinité de choses à découvrir qui contrediront ces loix. Personne n'ignore que les plantes se propagent par la semence ; mais ce n'est pas l'unique moyen de propagation. Elles peuvent se multiplier aussi par l'écorce, les branches, les feuilles & les racines. Si on coupe celles de certaines plantes en plusieurs morceaux, & qu'on les mette dans une terre fertile, il en viendra un arbre semblable à celui qui a fourni ces racines. J'ai vu dans le jardin de l'Empereur, que l'aloës, appellé prolifique, jette une grande tige à plusieurs branches chargées de fleurs. Quand cel-

les-ci ſont tombées, il paroît ſur la même tige des milliers de petites plantules, qui tombant elles-mêmes à leur tour, propagent merveilleuſement l'eſpece. Or, comme il y a pour les plantes, non un ſeul moyen de propagation, mais pluſieurs, n'en ſeroit-il pas de même pour les animaux? Aſſurément le polype n'eſt pas rendu fécond par l'accouplement; mais il a dans ſoi, & dans chacune de ſes parties ſéparées du tout, la faculté de ſe reproduire lui-même. Les célebres Naturaliſtes ci-devant cités, ont obſervé que certains inſectes étoient vivipares en été, & ovipares en automne. On en a trouvé d'autres qui étoient féconds, & donnoient naiſſance à des inſectes vivans, ſans aucune communication avec des individus de leur eſpece. Ces nouveaux inſectes, au ſortir du ventre de la mere, tenus à l'écart, & ſoigneuſement gardés dans des vaiſſeaux de verre bien bouchés, où ils étoient renfermés ſolitairement un à un, ne laiſſoient pas d'engendrer, dans le tems, des fœtus vivans; & il en étoit de même de ces derniers gardés avec les mêmes précautions. Cette expérience a toujours réuſſi pendant pluſieurs générations ſucceſſives.

Ces obſervations, & d'autres encore qu'on eſt en droit d'attendre de l'induſtrieuſe ſagacité des grands hommes qui cultivent aujourd'hui avec tant de ſuccès l'Hiſtoire naturelle, jetteront peut-être enfin un plus grand jour ſur la génération & la propagation des vers dans le corps humain. C'eſt aſſez du petit détail où nous ſommes entrés ici à ce ſujet; car nous aurons occaſion d'y revenir encore au paragraphe 1363, en parlant des vers qui ſe trouvent le plus communément dans l'homme, je veux dire ceux des premieres voies.

Si on conſidere le nombre prodigieux des inſectes, & l'extrême facilité avec laquelle leurs œufs, tant grands que petits, peuvent s'introduire dans le corps humain avec l'air, les alimens, ou la boiſſon, on ne ſera pas fort ſurpris de ce qu'il ſe trouve ſi ſouvent des vers dans l'eſtomac & les inteſtins. La difficulté paroiſſoit un peu plus grande lorſqu'on rencontroit des vers dans d'autres parties du corps, dont l'accès ne ſembloit pas, à beaucoup près, ſi facile. Ruyſch ayant trouvé des vers, non-ſeulement dans le foie, dans le conduit cyſtique, dans le pore biliaire, & la véſicule du fiel des moutons, (ces

vers auroient pu venir plus aisément dans les parties par la voie des intestins) mais souvent encore dans les reins de ces animaux, & une fois dans ceux de l'homme, &, qui plus est, dans les arteres des chevaux, même pendant la vie; ayant lu en outre, chez de grands auteurs, qu'on en avoit trouvé jusques dans le cerveau; il avoue qu'il commença de douter si tous les animaux tiroient leur origine d'un œuf, comme le disent Harvée & ses sectateurs. D'ailleurs, il ne comprend pas, dit-il, comment de tendres insectes, ou leurs œufs, auroient pu résister à l'action de l'estomac & des intestins, qui fait subir aux alimens les plus solides de si grandes altérations. Il ajoutoit encore que jamais homme n'a vu hors du corps humain des vers semblables à ceux qu'on y trouve. (Nous examinerons ce point ci-après.) Mais il est à remarquer que le même Ruysch, dans la 64e. de ses observations de Chirurgie & d'Anatomie (*k*), où ont lit ce que nous venons de rapporter, a fait graver la figure d'un tænia, qui avoit été tiré du corps d'un poisson. On peut consulter encore

(*k*) On trouve ces observations traduites en François à la suite d'une édition de l'Anatomie de Palfin.

ce que nous avons dit ſur les vers dans une autre occaſion (*l*).

Les Médecins de l'antiquité, qui ont écrit ſur cette matiere, paroiſſent auſſi n'avoir ſçu que penſer ſur l'origine des vers dans l'homme, particuliérement en ce qui regarde le tænia, dont la longueur égale preſque quelquefois celle de tout le canal inteſtinal. Voici comme Ætius s'exprime à ce ſujet. « Le vers » large, ſi on peut l'appeller du nom de » vers, tire ſon origine de la tunique » interne des inteſtins grêles, laquelle » ſe change en un certain corps vivant » qui mord continuellement l'éſtomac, » & cauſe une faim inſatiable ».

On lit dans les Auteurs des obſervations très-ſingulieres ſur les vers trouvés dans les diverſes parties du corps. Le célebre Duverney rapporte dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (*m*), qu'un enfant de cinq ans s'étoit toujours plaint d'une douleur violente vers la racine du nez. Il fut malade pendant trois mois d'une fievre lente, à laquelle ſuccéderent de fortes convulſions. Après la mort, on lui

(*l*) Voyez les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, §. 916.

(*m*) Année 1700. Hiſt. pag. 39.

trouva dans le ſinus longitudinal ſupérieur du cerveau, un ver long d'environ cinq pouces, qui reſſembloit à un ver de terre. On auroit pu ſoupçonner que ce n'étoit qu'une concrétion polypeuſe, telle qu'il s'en forme ſouvent dans ce ſinus, laquelle auroit pu en impoſer pour un ver; mais l'auteur ajoute que ce ver vécut depuis ſix heures du matin juſqu'à trois heures de l'après-midi. Il paroît, au reſte, qu'il étoit du genre des vers ronds, qui ont aſſez de reſſemblance avec les lombrils.

Baglivi raconte, dans une lettre écrite à feu M. Andry (*n*), qu'un homme de quarante ans commença à ſentir tout-à-coup des douleurs très-fortes dans l'eſtomac & les parties circonvoiſines. Huit jours après ſurvinrent des mouvemens convulſifs extraordinaires, qui revenoient à chaque demi-quart d'heure, & qui le prenoient tout à coup par tout le corps; ils devenoit alors extrêmement pâle, & étoit ſans force. L'accès fini, le malade reprenoit ſes forces, & ſe portoit auſſi bien qu'auparavant. Ces accès, pendant huit jours, retourne-

(*n*) De la génération des vers. Paris, 2 vol. in-12. 3. édition, 1741. Tom. I. pag. 101 & 102.

rent

vent si ponctuellement à chaque demi-quart d'heure, tant du jour que de la nuit, qu'une horloge n'auroit pas été plus juste. Les huit jours étant passés, les mouvemens convulsifs ne revinrent que de deux heures en deux heures; & peu de tems ensuite le malade fut attaqué de douleurs de poitrine & d'estomac si violentes, qu'il en mourut. Il disoit en mourant qu'il se sentoit déchirer le cœur & les entrailles comme par des chiens. Après la mort on lui trouva dans le péricarde un ver vivant, long d'un palme, tout noir & velu, le cœur un peu livide, & toutes les autres parties dans leur état naturel (*o*).

Le célebre M. de Senac (*p*) ayant vu des concrétions polypeuses rouges qui ressembloient parfaitement à des vers, révoque en doute les histoires qu'on nous a données de vers trouvés dans le cœur ou le péricarde. Il dit cependant

(*o*) Ce genre de vers, dont parle M. Baglivi, peut causer quelquefois des morts subites. Sphererius raconte chez Schenkius (*lib. 2. de corde*) qu'un gentilhomme de Florence, s'entretenant un jour avec un étranger dans le Palais du Grand Duc de Toscane, tomba mort tout d'un coup; que comme on craignit qu'il n'eût été empoisonné, on l'ouvrit, & qu'on lui trouva dans la capsule du cœur un ver tout vivant. Andry, de la génération des vers, Tom. II. pag. 437.

(*p*) Traité de la structure du cœur, Tom. II. p. 437.

que feu M. de la Peyronie l'avoit assuré avoir trouvé dans plusieurs chiens des pelotons de vers entre la base du cœur & le péricarde, & dans les ventricules mêmes. D'où il conclut qu'il n'est point du tout impossible qu'il se rencontre aussi quelquefois des vers dans le cœur de l'homme.

Mais comme le cœur est exactement renfermé de toutes parts dans le péricarde, n'ayant de connexion avec aucune partie du corps, si ce n'est avec lui-même par le moyen de ses vaisseaux, il s'ensuit que l'œuf du ver, ou telle autre chose d'où il tire son origine, a dû être porté en cet endroit-là par les vaisseaux. Or, de quelle petitesse ne doivent pas être les vaisseaux qui vont s'ouvrir à la surface du cœur ou du péricarde, où ils exhalent une rosée extrêmement fine pour tenir ces parties continuellement humectées ? Mais la semence ou les œufs de l'insecte ont dû s'ouvrir une route à travers des tuyaux plus déliés encore, s'il est vrai, comme on l'assure dans le *Sepulchretum* de Bonet (*q*), qu'Adrien Spigelius ait trouvé un petit ver dans l'humeur vitrée de l'œil d'un cheval.

(*q*) *Lib. I. Obs. VI. sect. XVIII. Tom. I. pag.* 422.

On a découvert par le microſcope dans les eaux ſtagnantes & dans les infuſions des plantes, de très-petits animalcules, qui, s'ils étoient mêlés avec nos liqueurs, pourroient très-bien paſſer à-travers les dernieres filieres des vaiſſeaux; mais on n'a point d'obſervations qui prouvent que ces petits animalcules puiſſent jamais prendre un volume auſſi conſidérable que les vers du corps humain, comme, par exemple, d'une palme, ou davantage.

Il n'y a donc pas lieu d'être ſurpris, que de très-habiles Naturaliſtes aient fait tant de difficultés contre l'hypotheſe de la génération des vers dans le corps humain, par les œufs qu'on avale. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner en détail toutes ces difficultés. Il ſuffit à un Médecin de connoître les ſignes de la préſence des vers dans le corps, de prévoir les maux qu'ils ſont capables d'occaſionner, & de ſavoir les moyens d'expulſer ces hôtes incommodes & dangereux. Ceux qui ſeront curieux d'approfondir ce point d'hiſtoire naturelle, pourront conſulter d'autres écrivains (r), & particuliérement M. le Clerc qui a raſſem-

(r) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1709. Hiſt. pag. 29.

blé & discuté les objections de part & d'autre dans son Histoire des Vers plats (s), (Lib. 1, Cap. xiv, pag. 546 & seq.). Swammerdam (t), ce Naturaliste si éclairé & si exact, après avoir attentivement considéré la chose par tous les côtés, dit enfin: « Qu'il est très-difficile d'expliquer comment les vers » s'engendrent dans les animaux vivans, » &c... Quant à moi, ajoute-t-il, j'avoue qu'on m'a si peu proposé d'expériences solides sur cet article, que » je ne vois rien jusqu'à présent à quoi » je puisse m'attacher; & bien que j'aie » trouvé beaucoup de vers de figures » très-différentes, dans les animaux vivans, terrestres, aquatiques, oiseaux, je ne puis rien dire de certain » & d'assuré sur leur origine ».

Il n'est donc pas étonnant que les plus sçavans Médecins aient été d'opinions si différentes, lorsqu'il s'est agi d'expliquer celle des vers de l'homme. Quelques-uns ont prétendu qu'on devoit à peine les regarder comme une maladie. On a trouvé à la partie supérieure de l'estomac d'un serpent à écailles des Indes, un sac rempli de près de

(s) *Hist. nat. & medic. fator. lumbric.*
(t) *Bibli. natur. Tom. II, pag. 708, 709.*

mille vers vivans, de la grosseur & de la longueur des aiguilles à coudre, & il ne paroît pas que dans ce serpent ces vers fussent une maladie, puisqu'on a trouvé dans un autre serpent de la même espece un sac plein de vers, semblables en tout aux premiers. On a vu pareillement une grande quantité de vers dans l'estomac d'un tigre (*u*), & des observations récentes ont confirmé la même chose. En outre, comme chaque espece d'animal, & même de plantes, a quelque espece d'insecte qui s'y attache particulierement, on a soupçonné que les vers pourroient bien aussi être de quelque utilité au corps humain, ou du-moins convertir à leur usage des sucs qui nous sont superflus, & vivre ainsi à nos dépens sans nous causer cependant aucun dommage. Dans cette idée, on a cru qu'ils ne devenoient nuisibles, que lorsqu'à force de se multiplier, ou par telle autre cause, venant à manquer de nourriture, ils irritoient les parties où ils se trouvent. Hippocrate, comme nous le dirons ci-après, a cru que le tænia étoit aussi ancien que le genre humain. Cependant il paroîtra, je pense,

(*u*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, an. 1703. Hist. pag. 47.

par ce qui nous reste à dire, que les vers ne sont pas aussi peu nuisibles à l'homme, que se le persuadent ceux dont nous venons de parler, quoiqu'il faille avouer qu'il est des personnes qui rendent quelquefois une grande quantité de vers, sans qu'il ait précédé aucun signe qui ait pu les faire soupçonner d'y être sujettes.

M. de Buffon, si célebre dans l'Europe entiere par son Histoire Naturelle, après avoir considéré ce que le subtil M. Needham (*x*) a découvert touchant les vaisseaux séminaux du polype de la seche & du calmar, en est venu à penser que tous les corps vivans, ou végétaux, contiennent certaines parties organiques, qui, quoique vivantes, ne sont cependant ni animaux ni végétaux, mais quelque chose qui tient le milieu entre l'animal & le végétal. Les animalcules qu'on découvre dans la semence par le microscope, ne sont, selon M. de Buffon, que ces mêmes molécules organiques, & non de véritables animaux, bien qu'elles aient la faculté de se mouvoir. Il y a dans tous les alimens, pris du regne animal & végétal, des parti-

(*x*) Nouvelles découvertes par le microscope de T. Needham, pag. 60 & suivantes.

cules, qui, à l'aide d'un certain moule intérieur, deviennent des molécules organiques vivantes, tandis que le résidu de la nourriture, qui en est comme la partie brute, après s'être séparé de ces molécules actives, est expulsé du corps, comme inutile. C'est à ces molécules organiques que l'Auteur attribue la nutrition & l'accroissement des animaux. Rassemblées dans certains réservoirs destinés à cet usage, elles forment la liqueur prolifique de l'animal. Lorsqu'elles se trouvent ramassées en grande quantité dans des lieux où elles peuvent s'unir, M. de Buffon croit qu'il peut en résulter, dans le corps même de l'animal, d'autres animaux, tels que les tænia, les ascarides, les vers qu'on trouve quelquefois dans les veines, les sinus du cerveau, le foie, &c. Car ces animaux, selon M. de Buffon, ne sont pas formés par d'autres animaux de la même espece, & ils ne s'engendrent pas de la maniere ordinaire; ils sont produits par la matiere organique qui sert à la nutrition, lorsqu'il arrive à cette matiere de s'extravaser, ou qu'elle manque d'être resorbée par les vaisseaux absorbans. En un mot, M. de Buffon regarde comme très-probable

que cette substance productive, toujours active, & tendant continuellement à l'organisation, peut engendrer des vers, & autres petits animalcules de différente espece, selon la diversité des lieux & des matrices où elle se rassemble.

Tout ce que cet éloquent Philosophe a écrit sur cette matiere (y), est très-digne d'être lu ; mais son opinion, quoique très-ingénieuse, paroît être exposée à de grandes difficultés.

Aussi le sentiment qui est encore le plus en vogue, suppose que les vers s'engendrent dans l'homme des œufs qui viennent du dehors, & qu'ils se multiplient dans le corps à la maniere des autres animaux. « Quoique ce sen-» timent, dit le célebre Gaubius (z), » dans sa Pathologie (§. 587, pag. 302), » ait aussi ses difficultés qui ne sont pas » aisées à résoudre, elles ne sont pas tel-» les cependant qu'on ne puisse espérer » un jour d'y répondre à l'aide de plus » grandes recherches. Quand la nature » elle-même nous a suggéré un systême, » on ne doit pas d'abord l'abandonner,

(y) Histoire naturelle générale & particuliere, Tom. II. pag. 18, 19. & suiv. & pag. 258 & suivantes.

(z) *Institut. patholog.*

» parce qu'il présentera quelque en-
» droit foible, à cause des bornes étroi-
» tes de nos connoissances ». Ce systême suppose, comme on voit, qu'il existe hors du corps humain des animaux semblables à ceux qui y prennent naissance; sur quoi, voyez ci-après le paragraphe 1363.

§. 1361.

Ils font leur nid dans la pituite intestinale ou gastrique, y sont échauffés, y font des petits, & y prennent de l'accroissement.

Comme les vers dans l'homme résident principalement dans les premieres voies, & que l'opinion la plus répandue leur fait tirer leur origine, comme nous l'avons dit, des œufs qu'on avale, il a paru vraisemblable que ces œufs seroient détruits par le mouvement péristaltique des intestins, ou que s'ils y résistoient, ils seroient du-moins chassés par l'anus avec les gros excrémens, s'ils ne s'attachoient avec force aux parois du canal intestinal, quelle que soit la cause de cette adhésion.

On sait que l'estomac & les intestins sont enduits naturellement d'une mucosité bienfaisante qui en lubrifie toute la surface intérieure, qui les défend contre toute acrimonie, & contre l'aspérité de certains alimens que les personnes voraces ne se donnent pas toujours le tems de mâcher suffisamment avant de les avaler. Ce mucus pourra fournir un nid assez commode aux œufs des vers, où ils trouveront tout-à-la-fois une chaleur douce pour les faire éclorre, & une sorte de glu qui les fera adhérer assez fortement aux parois des intestins, pour que ni le mouvement péristaltique de ces organes, ni les matieres chyleuses & fécales qui en parcourent le canal, ne puissent les entraîner. Au reste, comme la mucosité dont il s'agit, est plus abondante chez les jeunes gens, on a cru que c'étoit la raison pourquoi ils étoient plus souvent travaillés des vers ; & il n'est pas étonnant qu'on ait quelquefois trouvé ces derniers entierement recouverts de cette mucosité.

§. 1362.

C'est pourquoi il s'en forme rarement chez les adultes, si ce n'est

dans ceux qui ſont languiſſans & leucophlegmatiques.

Comme il y a plus de ſéchereſſe chez les adultes, & que la bile & toutes les humeurs qui vont ſe dégorger dans le canal inteſtinal ont plus d'activité que chez les enfans, ils ſont par cette raiſon moins ſouvent attaqués de vers, à moins qu'ils ne ſoient farcis d'humeurs lentes, froides & muqueuſes, comme les leucophlegmatiques. On peut conſulter ce que nous avons dit à ce ſujet dans une autre occaſion (*a*), en parlant de la *glutinoſité ſpontanée*.

Il eſt certain néanmoins que tous les adultes, même ceux qui jouiſſent de la meilleure conſtitution, ne ſont pas pour cela exempts de vers ; mais comme tout le corps a chez eux plus de fermeté, & que le ſyſtême des nerfs y eſt moins mobile & moins irritable, les vers ſouvent n'y produiſent pas d'auſſi grands déſordres que chez les enfans. Ils en ont même aſſez ſouvent, ſans le ſavoir, qui ſont chaſſés fortuitement par les reme-

(*a*) Aph. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, de la traduction de M. Moublet, Tom. I. §. 69 & ſuiv.

des, ſur-tout par les purgatifs. Ils ſortent auſſi quelquefois dans le tems d'une maladie aiguë ſans qu'on s'y attende ; ce qui a fait dire à Hippocrate (*b*) : « Qu'il eſt avantageux pour le malade, » vers le tems de la criſe, de rendre par » les ſelles des vers ronds, conjointe» ment avec les déjections ». Comme les criſes ſont accompagnées de beaucoup de troubles dans le corps, & de grandes altérations dans les humeurs, il n'eſt pas bien ſurprenant que les vers ronds, qui ſont aſſez mobiles, ſoient chaſſés de leur domicile. Ainſi l'évacuation des vers, en pareil cas, paroît bien déſigner la commotion ou le trouble critique, mais non pas toujours un événement favorable. En effet, ſi les humeurs tombées en putréfaction, par l'effet de quelque grande maladie, ſe précipitent par les ſelles, il eſt certain que les vers ſeront entraînés par les matieres corrompues, mais l'événement n'en ſera pas moins funeſte. C'eſt ainſi qu'on lit dans les *Epidémies* d'Hippocrate (*c*), le cas d'un homme, qui, s'étant mis à table pour diner, tout en chaleur, fut ſaiſi, après avoir beaucoup bu, d'une

(*b*) *In prognoſtic.*
(*c*) *Lib. I. text. 12. Ægrot. 12.*

douleur inflammatoire à l'hypocondre. La fievre étoit aiguë, & accompagnée de mauvais symptomes. Le 7 il rendit par *irritation & avec trouble des matieres fluides par les selles, mêlées de vers ;* ce qui ne l'empêcha pas de périr le 11, cette évacuation n'ayant produit aucun soulagement.

C'est ainsi encore qu'on a observé à Béziers en 1730, une épidémie vermineuse dont furent attaquées un grand nombre de personnes. Dans les autres tems les habitans de cette ville étoient, à la vérité, assez sujets aux vers, mais cette année il n'y avoit ni sexe, ni âge, ni tempérament qui en fussent exempts, & les attaques en étoient si vives, que quelques-uns y succomberent, malgré tous les remedes qui furent sans effet. Il en falloit d'assez forts pour chasser par haut & par bas les vers dont la plus grande partie sortoient tout vivans du corps (*d*).

Il est très-commun dans les camps de voir les soldats, qui ont la dysenterie, des fievres intermittentes, remittentes ou continues, rendre des vers par les selles. Les vers rendus par les malades,

(*d*) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1730, Hist. pag. 42.

dont parle M. Pringle (*e*), étoient des vers ronds. Cet illuſtre Médecin avertit qu'on ne doit pas regarder ces vers comme la cauſe de la dyſenterie, ou des fievres, mais ſeulement comme les ayant rendues plus dangereuſes. On a fait dans notre armée la même obſervation; d'où l'on voit qu'il ſe trouve aſſez ſouvent chez les adultes, livrés à des travaux pénibles, des vers qui auroient reſté dans leur corps, s'il n'étoit ſurvenu des maladies qui les en ont chaſſés; car il eſt de la plus grande vraiſemblance que ces vers exiſtoient avant la maladie.

D'ailleurs, on obſerve aſſez communément le tænia, ou ver plat, chez les adultes.

§. 1363.

Il y en a de ronds, de larges, & de l'eſpece qu'on nomme aſcarides.

CEs trois eſpeces ſe rencontrent plus fréquemment dans l'eſtomac & les inteſtins de l'homme; ainſi c'eſt d'eux principalement que nous avons à parler

(*e*) Obſerv. ſur les maladies des Armées, Tom. I. p. 32 & 38.

en donnant l'hiſtoire & le traitement des vers ; quoiqu'il ſoit certain qu'il s'eſt quelquefois trouvé dans les mêmes lieux d'autres eſpeces d'inſectes, ce qui n'a rien de fort étonnant. En effet, ſi les œufs fécondés de ces inſectes ſont portés dans ces parties, la chaleur & l'humidité doivent naturellement les y faire éclorre. On lit dans les auteurs pluſieurs obſervations de grenouilles & de lézards qui ont été rejettés par les ſelles ou le vomiſſement. Pendant le printems, les grenouilles dépoſent leur ſperme dans les eaux ſtagnantes, & il ſe trouve des gens aſſez mal-aviſés pour boire de ces eaux, lorſqu'ils ſont preſſés par la ſoif. Il paroît qu'une telle cauſe, ou d'autres ſemblables, peuvent donner lieu dans le corps humain à la production de certains inſectes, entierement différens des vers qui s'engendrent communément dans les premieres voies. Un Indien, âgé de 36 ans, étoit attaqué depuis long-tems d'une douleur conſidérable dans le bas-ventre ; comme les Indiens ſont fort ſujets aux vers, un Médecin lui fit prendre du *ſemen-contra*. Peu de tems après, les douleurs diminuerent, & il rendit par le fondement un ver mort de la longueur de 76 pouces qua-

tre lignes, & d'un tiers de pouce de diametre. Ce ver étoit rond, d'un jaune pâle; il avoit une tête dure; & depuis cette tête jusqu'à la queue, on y comptoit 117 anneaux cartilagineux, tous entiers. Dès que le ver fut sorti, la douleur disparut entierement; le visage reprit une couleur vive, & dans la suite l'Indien ne se plaignit plus d'aucun mal (*f*). Il est clair que ce ver étoit totalement différent du ver rond ordinaire de l'homme.

On lit encore, dans un ouvrage Italien (*g*), un autre cas très-singulier. Un enfant de condition, fils unique d'une mere veuve, étoit travaillé de vers, avec de grandes douleurs dans le basventre, de convulsions, &c. Ce malheureux enfant croyoit sentir remuer dans son estomac un serpent qui lui déchiroit les entrailles. Les amers, les antilminthiques, & les purgatifs, loin de calmer la douleur, en augmenterent la violence. Le diagrede produisit même des convulsions. Le célebre Médecin qui rapporte ce fait, voyant que tous

(*f*) Feuillée, Journal des Observat. physiq. &c. t. I. pag. 421.

(*g*) Gallo, differtaz. dell'uso del latte, Tom. II. pag. 113. & suiv.

les irritans aigrissoient le mal, lui fit avaler une assez grande quantité de lait de vache, lequel appaisa presque sur le champ toutes les douleurs. Etant revenues, le lait les fit encore disparoître. Mais un autre Médecin ayant donné un purgatif, tous les accidens reparurent avec violence. Le lait ramena encore le calme. Enfin la mere fort inquiéte sur l'état de son enfant, en confia entierement le soin au célebre Gallo. Celui-ci voulut essayer s'il ne seroit pas possible d'attirer le ver du côté de la bouche, en l'alléchant par l'odeur du lait, dans l'espérance qu'il sortiroit peut-être de lui-même, ou qu'on pourroit du-moins le tirer, après l'avoir saisi. Cette tentative eut le plus heureux succès : à la troisieme fois, le ver monta à la racine de la langue, & on le tira avec des tenettes. Il étoit noir, rond & velu, un peu plus gros qu'une plume à écrire, & long de trente palmes d'Italie. Le Médecin le garda par curiosité dans son cabinet, pour perpétuer le souvenir d'un cas aussi surprenant.

Un homme étoit tourmenté depuis deux ans de coliques extrêmement fortes, accompagnées d'efforts violens pour vomir, & d'une faim presque in-

ſatiable. Il rendoit par l'anus beaucoup de vers plats, & par intervalles, des pelotons entiers de ces vers. On lui preſcrivit des pilules à prendre de tems en tems, avec une certaine décoction. Le malade impatienté de tant de ſouffrances, prit ces remedes plus ſouvent qu'on ne le lui avoit dit, ce qui le jetta dans des défaillances & des ſyncopes, pendant leſquelles il ſembloit près de mourir. Il y avoit en même tems des grouillemens d'entrailles ſi forts, qu'on pouvoit les entendre à la diſtance de plus de trente pas. Il ſortit enfin pluſieurs vers dont quelques-uns étoient aſſez longs, particulierement le dernier que le malade crut avec raiſon avoir été ſon plus mortel ennemi.

Ce ver ſortit vivant. Il étoit long de ſeize pieds, & tenoit toujours la tête élevée à la hauteur d'un pied & demi; ſoit qu'il rampât à terre, ſoit qu'il ſe reposât, roulé en peloton. Jetté dans un vaſe d'eau, il s'y donna des mouvemens ſinguliers, tenant conſtamment ſa tête élevée. Cette tête étoit noire & ronde comme un pois; le col étoit extrêmement grêle; il avoit deux yeux; & des éminences qui reſſembloient à des vertebres. Le malade ſe porta dans

la fuite parfaitement bien, se félicitant de sa témérité, laquelle étoit peut-être nécessaire pour sa guérison, ou qui du moins l'accéléra (*h*).

On parle dans les Essais de Médecine d'Edimbourg (*i*), d'un ver rendu par l'anus, qui avoit un pied & demi de long, & un pouce & demi de diametre; lorsque M. Robertson, Peintre, le dessina en présence de plusieurs Docteurs de l'Université. Il étoit d'abord bien plus gros, mais aussi-tôt que le malade l'eut rendu (ce dont il ne put venir à bout sans le secours d'un voisin, qui le lui tira en partie hors du corps), il en fut si effrayé, que, s'imaginant que c'étoit un de ses intestins, il en coupa environ un pouce vers la queue, & lui plongea, une ou deux fois, la pointe d'un canif dans le corps, pour voir ce qu'il contenoit; il en sortit une grande quantité de sang; ce qui arriva encore lorsqu'on le lava six à sept fois dans l'eau. Le malade perdit lui-même beaucoup de sang en rendant ce ver, & ce qu'il en perdit, parut aller à quelques livres. Il en rendit aussi quelques caillots pendant

(*h*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1740. Hist. pag. 51.

(*i*) Tome II. art. 26. pag. 416.

plusieurs jours. Le ver étoit mort, lorsqu'il sortit par les selles. Il étoit formé de plusieurs grands anneaux semblables à ceux des vers de terre. Les interstices qui sont entre chaque jointure, étoient d'une couleur brune, pareille à celle du chocolat. Les jointures étoient plus pâles, ou plutôt elles étoient de couleur de chair livide. La tête de cet animal étoit beaucoup plus petite que son corps, quoiqu'elle fût aussi formée par intersection ; elle ressembloit beaucoup au bec d'un canard ; elle étoit applatie en dessous, & l'on y voyoit une espece de bande qui descendoit le long du col, & qui se portoit, selon la longueur du corps, jusqu'à la queue où tous les anneaux & les jointures paroissoient se terminer. Cette bande étoit assez semblable à celle qui regne le long de la partie supérieure de l'intestin *colon* ; il avoit l'ouverture de la bouche triangulaire, comme la sangsue. Le malade écrivit depuis qu'il avoit rendu un autre ver semblable au premier, ou même plus gros, mais qu'il étoit sorti par morceaux.

Il nous seroit facile de rassembler ici quantité d'autres faits pareils ; mais ceux que nous venons de rapporter,

suffisent pour prouver qu'il s'est trouvé quelquefois dans l'estomac & les intestins de l'homme d'autres insectes, outre les vers ronds, les larges & les ascarides, dont nous avons maintenant à parler en particulier.

Les Vers ronds. Ce sont ceux qu'on rencontre le plus souvent dans les intestins. Comme ils ressemblent assez, par l'extérieur, aux vers de terre dont il se trouve une grande quantité par-tout, plusieurs ont cru qu'ils tirent leur origine de ces derniers dont les œufs s'insinuent dans le corps, de quelque maniere que ce puisse être. C'est ainsi que le célebre (*k*) Linnæus prétend que ces deux sortes de vers sont exactement de la même espece ; ce qui est encore le sentiment d'un autre Écrivain (Scopoli) (*l*), très-versé dans l'histoire naturelle. « Cela est prouvé, dit-il, par la » structure, l'habitation, la maniere de » vivre, la fécondité & la nature du » venin, qui sont les mêmes dans les » deux vers ». Ils se ressemblent assez par la fécondité, mais ni l'habitation, ni le genre de vie ne sont les mêmes, à beaucoup près. Les lombrils restent dans

(*k*) *In system. nat. pag.* 85.
(*l*) *De Hydrarg. idriens. tentamin.* 157.

la terre, dont ils se nourrissent ; on la leur trouve dans le corps, & ils la rendent par l'anus. Les vers ronds, dans l'homme, résident dans les intestins, & leur nourriture est très-différente. Les vers de terre d'ailleurs ont un vrai sang rouge, selon Swammerdam (*m*), & des pieds, ou du-moins cet observateur leur a découvert quelque chose qui en approche. Ce même Auteur (*n*) trouve ridicule l'opinion de ceux qui veulent que les vers de l'homme tirent leur origine des œufs des vers de terre qu'on avale, cette dernière sorte de vers exigeant une nourriture bien différente. Mais il croit que les vers humains peuvent provenir des œufs d'insectes qui ont vécu eux-mêmes dans les intestins d'autres animaux. On ne voit encore par aucune observation, que les vers de l'homme, non plus que les vers de terre, aient jamais subi aucune métamorphose. Il n'est pourtant pas impossible que certains insectes se transforment dans les intestins mêmes d'animaux vivans. Nous avons parlé au paragraphe 1360, d'une sorte de mouche, qui, s'insinuant dans l'anus des che-

(*m*) *Bibl. nat. pag.* 120. 247.
(*n*) *Ibid. p.* 720.

vaux, y laisse ses œufs; ceux-ci venant à éclorre, il en sort, avons-nous dit, un ver, qui, après un certain tems, se change en nymphe ou en chrysalide, & cette derniere en mouche.

On a trouvé dans les animaux des vers ronds, semblables en tout à ceux de l'homme; (nous parlerons des autres ci-après). Le célebre Vallisnieri en a trouvé dans les intestins des jeunes veaux, de ceux mêmes qui tétoient encore. Il les a disséqués avec toute la dextérité qu'on lui a connue, & il s'est assuré par-là, que la conformation intérieure n'est pas la même que celle des vers de terre. Il leur a trouvé au reste, au rapport de M. le Clerc, une prodigieuse quantité de véritables œufs. Je cite ici M. le Clerc, parce qu'il a rassemblé dans son *Histoire Naturelle & Médicinale des Vers plats* (pag. 222 — 252), les observations de Vallisnieri & de Redi sur cette matiere.

L'illustre Tyson (*o*) a disséqué pareillement des vers ronds de l'homme, qu'il a trouvés aussi totalement différens des vers de terre. Il croit avoir découvert une diversité de sexe dans les premiers, & il a fait dessiner le mâle & la femelle

(*o*) Transactions philosophiques.

diſſéqués. Il a fait repréſenter auſſi les vaiſſeaux ſéminaux dans les deux ſexes, & les œufs vus au microſcope, dont il penſe que le nombre ſe montoit à plus de dix mille dans un ſeul ver. On n'aura pas de peine à croire que tous ces œufs n'éclosent pas dans le corps ; il eſt probable qu'il en ſort une grande partie par les ſelles ; leſquels peuvent enſuite propager l'eſpece, s'ils trouvent le moyen de rentrer encore dans le corps des hommes, ou d'autres animaux, où ils rencontrent encore leur domicile naturel & leur nourriture accoutumée. Il y a du célebre Liſter, dans les Tranſactions (*p*) Philoſophiques, une obſervation ſinguliere qui paroît favoriſer cette conjecture. Une jeune fille de huit ans, avoit un ulcere fort douloureux près de la malléole. Le Chirurgien appliqua ſur cet ulcere un jeune chat qu'il avoit fendu par le milieu. L'ayant ôté dans la ſuite, il trouva, partie dans le corps du chat, & partie dans l'ulcere, au-moins ſoixante vers, qu'il en retira. Le chat fut appliqué de nouveau, & Liſter ſe trouva préſent, lorſqu'on l'ôta pour la ſeconde fois. Il ne vit alors qu'un ſeul

(*p*) *The philoſoph. tranſact. &c. Abrigd. tom. III. pag.* 122.

ver,

ver, mais très-vigoureux & très-agile. On fit, après cela, des injections dans l'ulcere, qui en firent sortir plusieurs autres vers morts. Notre auteur examina attentivement ces vers, & voici ce qu'il en dit. « J'affirme que ces vers, » autant que j'ai pu en juger (& il m'a » été facile d'en faire la comparaison), » étoient de la même espece que les vers » ronds, que les enfans rendent si sou- » vent par l'anus. Ils avoient environ » trois à quatre pouces de long, & ils » étoient tous à-peu près de même grof- » feur, comme s'ils étoient sortis exac- » tement dans le même tems; cette grof- » feur étoit environ celle d'une grosse » plume de canard. Ils se terminoient » en une pointe aiguë par les deux ex- » trémités. Ils étoient roides, parfaite- » ment ronds, & sans divisions, ce qui » ne les empêchoit pas d'être fort agiles, » (j'entends les vivans). Au reste, ils » étoient plus blancs, que ne le sont les » vers ronds des premieres voies ». On voit par cette observation de Lister, que les vers ronds peuvent vivre de nos humeurs, non seulement dans l'estomac & les intestins, mais encore dans d'autres parties du corps.

Il est vrai que les mouches déposent

quelquefois leurs œufs dans les ulceres; mais les vers qui en proviennent font infiniment plus petits. On ne peut pas soupçonner non plus que les vers dont parle Lister aient été cachés dans les intestins du chat, avant de se montrer au-dehors; le témoignage de cet auteur est ici du plus grand poids, & parce qu'il étoit juge très-compétent, & parce qu'il avoit examiné la chose avec la plus grande attention. Il faut donc que les œufs de ces vers aient été portés dans l'ulcere par les vaisseaux avec les humeurs, ou qu'ils s'y soient introduits du dehors, ce qui supposeroit que les vers ronds, ou du-moins leurs œufs, peuvent subsister hors du corps humain.

L'opinion attribuée au célebre Fritschius (*q*), qui veut que les vers ronds ne soient que les enveloppes ou les nymphes des tænia, n'est point du tout soutenable. La dissection exacte du vers rond prouve décisivement le contraire. Car on ne trouve pas sous cette prétendue enveloppe un tænia, mais un canal alimentaire, un anus, une bouche, & un appareil très-distinct de vaisseaux séminaux, &c. On sait d'ailleurs que les insectes, lorsqu'ils sont cachés sous la

(*q*) *Vandœveren, de vermib. intest. pag.* 24.

figure de nymphes ou de chryſalides, ne prennent aucune nourriture ; & qu'on n'a jamais obſervé chez eux de grands mouvemens, tels que ceux qu'on remarque dans les vers ronds qui parcourent tout le canal inteſtinal juſqu'à l'eſtomac, & qui de l'eſtomac reviennent encore dans les inteſtins.

Au reſte, quoique les célebres auteurs ci-devant cités, aient trouvé de véritables œufs dans les vers ronds, on lit cependant dans Amatus Luſitanus une obſervation qui ſembleroit prouver que ces vers ſont de la claſſe des animaux vivipares. « Une fille, dit cet auteur, » qui étoit travaillée de vers, & à qui » on avoit négligé de faire des remedes, » en rendit un rond d'une groſſeur très-» conſidérable. Le pere de la fille en » ayant écraſé la tête avec le pied, il » ſortit de cette tête pluſieurs autres » vers. La malade mourut peu de tems » après ». (*r*)

Cette obſervation aſſez groſſiere n'eſt appuyée que ſur le témoignage du pere, qui, ſans doute, n'avoit aucune notion de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle. Si l'on montre un ver rond à des ignorans,

(*r*) *Amat. Luſitanus. curat. Medecin. cent. V. n. 46. pag.* 513.

ils verront très-distinctement à travers la peau, les vaisseaux séminaux remarquables à leur couleur blanche, & diversement roulés les uns sur les autres; & ils prendront aisément ces vaisseaux pour des especes de petits vers renfermés dans un plus grand, auxquels ils ressemblent en effet assez bien. Ajoutez à cela que les vers ronds dans l'homme ont sur le tiers, environ, de toute leur longueur, à commencer par la tête, une fente (qui dans les vers ronds des veaux est plus près de la tête) par laquelle toute la suite des vaisseaux spermatiques peut facilement s'échapper, si on met le pied sur ces vers. J'en garde un de cette espece parfaitement entier, dont les vaisseaux spermatiques sortent tous par cette fente, & flottent librement dans la liqueur où je le conserve. Il peut se faire néanmoins que les vers ronds soient tout-à-la-fois vivipares & ovipares, puisque nous avons vu ci-dessus qu'il est des insectes qui sont alternativement l'un & l'autre en différens tems de l'année.

Au reste, les vers ronds sont ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire, rarement plus gros, & quelquefois plus grêles. La longueur n'est pas tou-

jours la même : il eſt rare qu'ils aient au-delà d'un pied. Je me ſouviens cependant d'en avoir vu un long d'un pied & demi. Mais il eſt à remarquer que nous parlons ici des vers ronds, proprement dits ; car nous avons déja obſervé dans ce même paragraphe, qu'on rend quelquefois par haut ou par bas des vers d'une autre eſpece, qui l'emportent de beaucoup ſur les vers ronds par la groſſeur & la longueur; tel paroît avoir été le ver dont on trouve la deſcription chez Andry (*s*) ; car cet auteur avoue qu'il étoit différent du ver rond ordinaire, étant plein de rides & de plis, & ayant une eſpece de gueule aſſez apparente.

Les larges. On les appelle auſſi tænia ; à cauſe de leur figure plate & de leur longueur, qui eſt ſouvent immenſe. On nomme encore cette ſorte de ver *ſolitaire*, parce qu'on l'a cru toujours ſeul, & occupant toute la longueur du canal inteſtinal. C'étoit-là le ſentiment d'Hippocrate, qui a cru que l'enfant l'apportoit en naiſſant du ventre de la mere. Il penſoit que tous les vers tirent leur origine de la pourriture. Et comme après la naiſſance, ſi le ſujet ſe porte bien, on

(*s*) De la Génération des vers, Tom. I. pag. 190.

va regulierement à la selle chaque jour, il concluoit de-là que la matiere putréfiante ne séjournoit point assez dans les intestins, & ne s'y trouvoit pas en assez grande quantité, pour donner naissance à un ver d'une aussi prodigieuse longueur; raison qui n'a pas lieu de même pour le fœtus, renfermé encore dans le sein de sa mere, puisqu'il ne se vuide point pendant les neuf mois de la grossesse. Hippocrate ajoute qu'on a vu beaucoup d'enfans rendre des vers tant ronds que larges, la premiere fois qu'ils ont été du ventre. On ne peut pas nier assurément que ces vers n'eussent pris naissance dans la matrice, & nous avons dit ailleurs que cela est effectivement arrivé quelquefois.

On voit par divers passages d'Hippocrate, qu'il a parfaitement bien connu le tænia, & l'on voit en même tems la raison pourquoi il l'a cru *solitaire.* C'est que ce ver occupe toute la longueur des intestins. L'opinion d'Hippocrate a été embrassée par plusieurs Médecins, & entr'autres par le célebre Andry, réfuté en cela par Dionis (*t*) qui a vu un homme dans le dernier degré du

(*t*) Dissertation sur le tænia, ou ver plat, pag. 14 & suivantes.

marasme, & presque épuisé par la fievre lente, rendre deux tænia enfermés chacun dans une enveloppe membraneuse particuliere. Dans l'espace de quinze jours, les forces & l'appétit revinrent, & il se rétablit parfaitement (*u*). On lit encore dans la Dissertation Latine de Van Doeveren, sur les vers des premieres voies, plusieurs observations qui prouvent que le tænia n'est pas toujours solitaire, & qu'il s'en trouve quelquefois plusieurs ensemble dans le corps humain.

On en rencontre aussi souvent plusieurs dans le corps des animaux. J'en ai vu moi-même trois dans les intestins greles d'un chien, à une assez grande distance les uns des autres. Lister (*x*) assure en avoir trouvé plus de cent dans le duodenum d'un chien vigoureux, ensorte que cet intestin en étoit tout rempli & distendu. Il trouva encore dans un rat le même boyau extrêmement plein aussi de vers plats, au point qu'il excédoit de beaucoup le volume de l'estomac; mais ces vers étoient entierement différens par la figure de tous ceux

(*u*) *Ibid. pag.* 21.
(*x*) Transactions philosophiques, Tom. III.

qu'il avoit jamais vus jufqu'alors. Dans le chien les tænia occupoient le jejunum & l'ileum, mais ils étoient à quelque diftance les uns des autres. Il n'y en avoit aucun dans les gros inteftins. Dans le jejunum & le duodenum, les vers étoient quelquefois feuls un à un, & quelquefois deux ou davantage, entrelaffés les uns dans les autres. Il trouva conftamment dans le voifinage de ces vers leurs excrémens, qui étoient d'une couleur grife. Tous avoient leur extrémité la plus déliée tournée vers le haut, comme s'ils étoient-là, gueule béante, à attendre le chyle qui defcendoit en bas. Ils étoient tous de même longueur, & n'excédoient pas un pied. L'extrémité la plus groffe avoit la largeur de l'ongle du petit doigt, & finiffoit en pointe, comme une lancette. Lifter a comparé ces tænia de chiens, avec la figure d'un tænia humain qu'on voit dans Tulpius, & il leur a trouvé une grande reffemblance.

Il arrive quelquefois qu'il fe rencontre avec le tænia des vers d'une autre efpece. Raulin (*y*) a vu un homme,

(*y*) Traité des Maladies occafionnées par les variations de l'air, pag. 426.

qui avoit le *solitaire*, rendre par l'anus des vers ronds. Wepfer (z) a trouvé dans une chatte qu'il avoit tuée, en lui faisant prendre du vermillon, un tænia encore vivant & plusieurs vers ronds. Et dans un jeune loup de six mois, mais fort, il observa ce qui suit, après l'avoir fait périr en lui donnant de la racine de nappel. « La surface interne du » duodenum & du jejunum étoit comme » incrustée d'une substance visqueuse, » blanche, & en quelques endroits jau- » ne, qui ressembloit à du lait pris. Dans » l'ileum & dans le jejunum, il y avoit » des vers cucurbitains solitaires, qui, » par le volume & la figure, ressem- » bloient à des grains de citrouille. Ils » étoient unis entr'eux, longs d'un pied » & demi, & finissant en un filament qui » avoit près de neuf pouces de lon- » gueur, à l'extrémité duquel se trou- » voit un petit globule semblable à la » tête d'une épingle. Au surplus, tous » ces tænia, ou vers plats, étoient en- » core vivans (a) ». Cette observation de Wepfer se rapporte assez à la description de Lister qu'on vient de lire ci-dessus. Mais il est remarquable que Wepfer

(z) *Cicut. aquat. Hist. & noxæ, cap.* 12. *pag.* 186.
(a) *Ibid. cap.* 2. *pag.* 180.

distingue les vers cucurbitains, unis ensemble & finissant par un filet, dont l'extrémité est terminée par un globule, des vers larges ou tænia ; mais du-moins la pluralité de ces derniers est-elle confirmée encore par le témoignage de cet auteur.

Il paroît qu'il y a plusieurs especes de tænia. M. Andry (*b*) en décrit deux. La premiere a les articles fort éloignés les uns des autres, vers le milieu de son étendue, & fort serrés aux deux extrémités, principalement à celle où est la tête ; car ce ver a une tête. Le col où tient cette tête, qui ressemble à un petit pois applati, mais qui n'en a au plus que le tiers du volume, est extrêmement délié & étroit. On remarque tout le long du corps de ce ver, après chaque articulation, directement au milieu de la lisiere, tout-à-fait au bord ; un mammelon fort bien figuré, au bout duquel on découvre une ouverture dans laquelle se voit un vaisseau bleuâtre, qui, de cette ouverture, traverse jusqu'à la moitié de la largeur du corps du ver, & c'est ce tænia dont on voit la figure à la page 4 de l'ouvrage de M. Andry.

(*b*) De la Génération des vers, T. I. pag. 194 & 195.

L'autre tænia a les articulations moins relevées & beaucoup plus pressées les unes vers les autres. Il a des mammelons presque imperceptibles, & outre cela une longue suite de nœuds ou grains raboteux qui s'étendent en forme d'épine tout le long du milieu de son corps en dedans, depuis le commencement jusqu'à la fin. On trouve dans le Livre de M. Andry plusieurs figures de ces deux sortes de vers plats.

Il y a donc deux especes de tænia : savoir le tænia sans épine, & le tænia à épine.

Mais outre ces deux especes, Dionis (c) en a observé une troisieme qui est renfermée dans un sac membraneux, d'où le ver sort, lorsqu'il est rompu. Quand cette sorte de ver plat est rejettée par le fondement, enfermée encore dans son enveloppe, on prendroit aisément ce ver pour un ver rond. Et c'est-là peut-être ce qui a fait croire à quelques-uns que les vers ronds n'étoient autre chose que les nymphes du tænia, comme on l'a déja dit ci-devant. Le célebre M. Winslow, dont le témoignage est d'un si grand poids dans ces matieres, ayant disséqué un de ces vers

(c) Dissertation sur le tænia, pag. 21.

plats qui ressemblent à des vers ronds ; trouva qu'il contenoit un tænia sous son enveloppe (*d*). On a trouvé aussi des vers plats dans le foie des rats, enfermés dans un kiste. (*e*) Mais il paroît par les figures qu'on a données de ces vers, qu'ils ne ressemblent pas entierement aux tænia ordinaires.

Peut-être que l'industrieuse curiosité des Naturalistes leur fera découvrir encore d'autres especes de vers plats, outre ceux dont il vient d'être fait mention.

Ce singulier insecte a extrêmement exercé l'esprit des Philosophes. Quelques-uns ont cru que le tænia étoit moins un animal unique, qu'une suite d'animaux, appuyés sur les considérations suivantes. Ceux qui sont travaillés de ce ver rendent souvent par l'anus des vers cucurbitains qui ressemblent assez à des graines de courge ou de citrouille (*f*). (On trouve la figure de ces vers morts & vivans dans l'endroit cité de M. Andry). Ils ont en outre un mouvement évident ; & la quantité qui

(*d*) *Ibidem.*

(*e*) Histoire Naturelle, &c. avec la description du Cabinet du Roi, Tom. VII, pag. 315.

(*f*) Andry, Génération des vers, Tom. I. p. 224 & suivantes.

en fort par les selles est telle quelquefois, qu'un malade qui avoit le *solitaire*, en apporta à M. Andry une grande tabatiere toute pleine où il les voyoit s'agiter en plusieurs manieres (*g*). Ces raisons ont fait croire à quelques-uns que c'étoient ou les œufs ou les petits du tænia. De plus, si on tire assez fortement quelques portions du corps du ver, pour les détacher les uns des autres, on verra que ces espaces compris entre les intersections ou articles, étant ainsi séparés, ressemblent parfaitement aux vers cucurbitaires (*h*). Il n'est donc pas étonnant que plusieurs aient cru que le tænia n'étoit qu'une chaîne de ces derniers vers. Ce qui favorisoit encore beaucoup ce sentiment, c'est qu'on a rendu souvent par le fondement plusieurs aunes du tænia, sans appercevoir ni tête ni queue, ni rien qui en approchât aux deux extrêmités. En outre, la même personne a quelquefois rendu en différens tems de grandes portions de ce ver, ce qui peut aisément s'expliquer, en supposant que le tænia ne soit formé que de l'union & de l'enchaînement des vers cucurbitains. D'au-

(*g*) Même Ouvrage, page 218.
(*h*) Le même, page 219.

tres, pouſſant la choſe plus loin, ont prétendu que les vers cucurbitains ne s'uniſſoient pas ſeulement enſemble, comme nous venons de le dire, pour former une chaîne nombreuſe de vers vivans, mais qu'après cette union ils ne compoſoient pas ſimplement une longue chaîne de vers, mais un ſeul & même animal formé du concours d'un grand nombre d'autres animaux; en ſorte que lorſque de nouveaux vers cucurbitains venoient ſe joindre au tænia, ſelon ſa longueur, celle-ci pouvoit s'accroître immenſément, le tænia devenir toujours plus long, & réparer ainſi promptement & facilement ſes pertes, lorſqu'il en ſortoit pluſieurs aunes par le fondement. Quoique cette formation d'un ſeul animal par le concours de pluſieurs, ſoit une choſe qui paroiſſe aſſez difficile à croire, on peut répondre qu'après toutes les étonnantes découvertes qu'on a faites en ce ſiecle touchant la reproduction des inſectes, il n'y a rien, ce ſemble, dont on puiſſe à l'avenir affirmer l'impoſſibilité. Si quelqu'un autrefois s'étoit aviſé de dire qu'il exiſtoit un animal, qui, diviſé en 64 parties, en reproduiſoit un pareil nombre entiérement ſemblables à lui, il n'eſt pas-

douteux qu'on ne se fût moqué de lui. Mais s'il avoit ajouté que le même animal retourné sur lui-même, comme un doigt de gant, dévoroit encore sa proie, la digéroit comme auparavant, croissoit & produisoit son semblable, tout le monde eût cru qu'il contoit des fables absurdes. Cependant nous savons aujourd'hui que tout cela est exactement vrai au pied de la lettre.

On peut former néanmoins une difficulté considérable contre cette formation du tænia par les vers cucurbitains, ou unis simplement ensemble, ou formant un seul animal. C'est que le tænia devroit être composé alors dans toute sa longueur de parties homogenes. En effet, si l'on peut découvrir dans le tænia une partie différente des autres, & diversement organisée, cette opinion tombe sur le champ, quoiqu'elle ait été défendue depuis long-tems par des Médecins célebres (*i*), & depuis par Valisnieri, Coulet & plusieurs autres.

Le ver plat sort quelquefois tout entier sous forme de peloton, comme Hippocrate l'a observé. Si on dévide ce peloton, que le ver soit long ou court,

(*i*) *Marcel. Donat. de medic. Histor. mirab. Lib. IV. cap.* 26. *pag.* 255.

on voit que ses articulations vont toujours en décroissant insensiblement en longueur & en largeur, & qu'il finit par une extrêmité fort déliée, terminée par un petit globule. Cette extrêmité du ver est appellée par quelques Médecins le *fil*, & les Médecins expérimentés craignent toujours que le tænia ne croisse de nouveau, quelque longue que soit la portion qui en est sortie par l'anus, si ce fil n'a point suivi. Je l'ai souvent observé dans les tænia sortis entiers, soit par maladie, soit par les remedes.

Tyson (*k*) rapporte que plusieurs auteurs, parmi lesquels il compte Spigelius & Amatus Lusitanus, prennent cette partie la plus déliée du tænia pour la queue de ce ver. Quant à lui, il pense au contraire que c'est la tête. Il trouva dans l'intestin ileum d'un chien qu'il disséquoit, un tænia vivant (*l*) faisant plusieurs tours & retours sur lui-même. Ayant fendu adroitement l'intestin, il chercha l'extrêmité la plus déliée du ver, qui se portoit vers le duodenum, tandis que son extrêmité la plus grosse, libre & sans attache à aucune partie, s'étendoit en bas vers l'intestin

(*k*) Transactions philosophiques, Tom. III.
(*l*) *Ibid.*

rectum. L'extrêmité la plus déliée s'enfonçoit dans la tunique interne des intestins, & y adhéroit si fortement, que ce n'étoit pas sans peine qu'on pouvoit l'en séparer, en l'élevant légérement avec l'ongle. Tandis qu'on faisoit cela, le ver se contournoit sur lui-même, se dégageoit du doigt, & s'enfonçoit de nouveau dans l'intestin d'où il falloit encore le séparer de la même maniere & avec la même difficulté. Tyson examina cette extrêmité du ver au microscope, & fit représenter en deux figures ce qu'il avoit observé. Il trouva qu'elle n'étoit point plate, mais quelque peu convexe, & couverte d'un duvet épais, ressemblant à des poils, qu'il vit ensuite sans microscope, en le considérant attentivement. Il remarqua encore la même structure dans deux autres tænia.

Wepfer (*m*) a pareillement observé que les vers s'attachent quelquefois fortement aux intestins. « Il trouva, dit-il, » dans de la mucosité intestinale quel- » ques vers plats, cucurbitains & ronds, » dont plusieurs étoient encore vivans; » ceux-ci avoient enfoncé profondé- » ment leur aiguillon dans la surface in- » terne des intestins, à laquelle ils ref-

(*m*) *Cicut. aquat. Histor. & noxæ*, cap. 13. pag. 206.

» toient suspendus comme des sangsues, » lorsqu'on élevoit le boyau ».

Tyson (*n*) a pensé que la partie du tænia, qu'il regarde comme la tête de ce ver, lui sert principalement à s'accrocher quelque part où il reste fixé; ce qui explique pourquoi il ne sort pas facilement tout entier, mais communément par grandes portions seulement, comme de plusieurs aunes, à différens intervalles. Il doute pourtant si une partie aussi peu considérable que l'est la tête du tænia, pourroit suffire à la nourriture & à l'accroissement d'un corps d'une longueur aussi prodigieuse. Cela lui a donné lieu de conjecturer que ces papilles ou mammelons que nous avons dit se rencontrer sur chaque articulation du tænia, pompoient le chyle dont on trouve le ver rempli dans toute sa longueur, & qui fournit le sédiment blanc qui se dépose au fond des bouteilles où l'on conserve le tænia dans quelque liqueur spiritueuse. Au reste, le célebre M. Bonnet (*o*), à qui l'histoire naturelle a de si grandes obligations, & qui a fait

(*n*) Transactions philosophiques, Tom. III.

(*o*) Mémoires de Mathématiques & de Physique, présentés à l'Académie Royale des Sciences, &c. Tom. I. pag. 478--530. & Considérations sur les corps organisés, pag. 202. &c.

de si belles découvertes dans le regne animal & végétal, a vu distinctement la tête du tænia, & l'a fait dessiner. Le lecteur trouvera rassemblé dans l'ouvrage de cet illustre Naturaliste tout ce qu'on sait aujourd'hui sur le tænia; les observations des plus célebres auteurs y sont examinées avec soin, & l'on y détermine, à l'aide d'une logique exacte & des observations les plus sûres, ce qu'on doit penser sur chacune. Quant à nous, nous nous sommes suffisamment étendus sur cette matiere; ce n'est point ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail.

Comme on a vu ci-devant, au paragraphe 1360, où il s'agissoit de savoir d'où les vers de l'homme tirent leur origine, que l'opinion la plus probable est celle qui les fait venir du dehors, les hommes n'apportant pas toujours, à beaucoup près, ces vers du ventre de la mere, on a demandé avec raison si le tænia se trouve quelque part ailleurs hors le corps humain? Le célebre Linnæus (*p*) dit avoir rencontré un tænia, en présence de sept témoins, *in ochrâ acidularum.*

(*p*) *Systém. natur. Observat. in regn. animal.*

L'illuſtre M. Tiſſot (*q*) rapporte qu'un enfant de quatre ans, qui ſentoit une légere démangeaiſon à l'anus, rendit tout enſemble par cette partie un ver rond & un tænia naiſſant, dont l'extrêmité la plus déliée, ou le *fil*, « étoit » épaiſſe, blanche & égale ; ce ver » étoit long d'environ deux pieds & cinq » pouces, faiſant quatre on cinq con- » tours ſur lui-même, & il reſſembloit » parfaitement au ver que l'illuſtre Lin- » næus a trouvé dans les fontaines de » Suede, & un Médecin de mes amis » dans une de nos fontaines de Suiſſe ». M. Raulin (*r*) a vu tirer des inteſtins d'un agneau, qui n'avoit pas encore trois mois, une portion de tænia de vingt-ſix pieds de long. On obſerve ſouvent le tænia dans les bœufs, plus rarement dans les veaux, mais très-fréquemment dans pluſieurs ſortes de poiſſons (*s*). Or, comme ces divers animaux ſervent de nourriture à l'homme, on peut ſoupçonner que le tænia entre quelquefois dans le corps humain par cette voie-là.

(*q*) *De morbo nigro, ſchirris, &c. pag. 31. Vandæveren, Diſſertat. de vermib. inteſtin. pag. 33.*

(*r*) Sur les maladies par les variations de l'air, p. 444.

(*s*) Tranſactions philoſophiques, Tom. III.

On pourroit objecter à cela que la coction, les assaisonnemens, & toutes les autres préparations qu'on fait subir aux alimens dans la cuisine, les changent au point qu'on ne conçoit pas que les œufs de ces insectes puissent conserver leur intégrité, en supposant qu'ils pénetrent par cette voie dans le corps de l'homme. Cependant quelques observations semblent prouver que les tænia peuvent supporter une grande chaleur sans mourir. L'illustre M. de Roseen, premier Médecin du Roi de Suede, vit de ses propres yeux, & fit voir à sept autres personnes qui étoient à table avec lui, parmi les poissons qu'on servit, un tænia encore vivant, & en mouvement dans l'un de ces poissons. Il m'est arrivé assez souvent de voir de ces tænia dans des poissons en vie, mais je les ai trouvés vivans, dans la cavité du ventre, hors des intestins. Je les ai gardés dans l'eau vingt-quatre heures & davantage, & pendant tout ce tems-là, je les ai vu se mouvoir manifestement. On peut encore consulter sur cela M. Andry (*t*), qui remarque que plusieurs personnes prennent

(*t*) De la Génération des vers, tom. I. pag. 53. & suivantes.

ces vers pour les œufs des poiſſons, & ne font pas difficulté de les manger (*u*). Coulet (*x*) a obſervé que les aſcarides, qu'il croit être la même choſe que les vers cucurbitains des autres auteurs, ſe refroidiſſent tout de ſuite dès qu'ils ſont ſortis du rectum, & qu'ils excitent ſur la partie de la peau où ils s'attachent, un ſentiment de froid très-vif. Le même écrivain les a vu promptement périr dans un air froid. Il aſſure qu'ils ſoutiennent facilement la chaleur de l'eau bouillante, même pendant un tems conſidérable, comme il s'en eſt convaincu par l'expérience ſuivante. Il jetta deux aſcarides dans un bouillon de veau brûlant, & les tint dans le même degré de chaleur par le moyen d'un bain-marie, pendant douze heures, après leſquelles il les trouva auſſi vigoureux, auſſi agiles & auſſi ſains, qu'ils l'étoient en ſortant des inteſtins. On voit donc par-là que ces vers peuvent réſiſter, ſans être détruits, à une chaleur très-conſidérable; ce qui fortifie encore le ſoupçon qu'ils peuvent entrer, eux ou leurs œufs, dans le corps humain avec les alimens.

(*u*) *Ibid. pag.* 57.
(*x*) *De aſcarid. & lumbrico lato, pag.* 3.

Au surplus, j'ai cru, avant de quitter la matiere des vers plats, qu'il étoit à propos de rapporter ici une observation fort singuliere, qui paroît être très-favorable à l'opinion de Coulet. Le célebre Kœnig (*y*) ayant mis un ver cucurbitain vivant sur le dos de sa main, où il avoit fait tomber une ou deux gouttes de lait, il remarqua que le ver se traînoit transversalement, & que ce tubercule, ou espece de mammelon qui se trouve sur les côtés du ver, & dont nous avons parlé ci-devant à propos du tænia, lequel égale à peine dans l'homme le point lacrymal, commençoit à se gonfler, & que son ouverture devenant ronde, de transverse qu'elle étoit auparavant, augmentoit de moitié. L'observateur ayant pris alors une lentille convexe, il vit sortir de cette espece de bouche, une sorte de trompe d'une ligne & un quart de long, d'une couleur brune à l'extrêmité qui se portoit vers la goutte de lait. M. Kœnig ayant alors appellé M. Herrenschwand, homme fort versé dans l'histoire naturelle, qui étoit présent, celui-ci avoua qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil, ni joui d'un pareil spectacle. Cependant le ver

(*y*) *Act. Helvetic. vol. I. pag.* 28.

retira sur le champ sa trompe, soit que ce fût un effet du froid de l'air, ou que le bruit qu'avoit fait M. Kœnig, en appellant M. Herrenschwand, l'eût effrayé. Quoi qu'il en soit, cette observation prouve toujours que les mammelons font la fonction de bouche; & comme ces mammelons se trouvent sur chacune des articulations du tænia, on peut présumer avec beaucoup de vraisemblance, que leur fonction est la même dans ce ver. Il ajoute ensuite (z) que le sçavant M. Ernst, qui avoit publié une dissertation sur la seconde espece de tænia de Plater, lui avoit communiqué quelques expériences dont il résulte que, quand les vers cucurbitains s'unissent ensemble, ils forment un tout continu; en sorte que les liqueurs qui circulent dans leurs vaisseaux communs, passent de l'un dans l'autre sans interruption.

Il est donc indubitable que ces vers peuvent vivre & seuls, & unis à d'autres, & qu'après cette union, chacun reçoit de la nourriture, non seulement pour lui, mais pour les autres, & en reçoit réciproquement d'eux. Ainsi on ne doit être nullement surpris que le

(z) *Ibid. pag.* 30, 31.

même

même homme rejette par l'anus, & des vers ſimplement cucurbitains, & ces mêmes vers enchaînés les uns aux autres, & formant le tænia.

Les curieuſes obſervations de M. de Tremblei nous ont appris, à n'en pouvoir douter, que le polype ſortant du corps de ſa mere, comme une branche ſort de ſon tronc, eſt non ſeulement nourri par elle, mais qu'il la nourrit à ſon tour. Tel eſt le bonheur de ce ſiecle, que nous jouiſſons déja d'une infinité de connoiſſances, qui autrefois auroient paru dénuées de toute vraiſemblance; & nous avons lieu d'eſpérer des lumieres & de la ſagacité de tant de grands hommes qui cultivent aujourd'hui à l'envi l'hiſtoire naturelle, de nouvelles découvertes encore qui feront diſparoître enfin les difficultés qui reſtent ſur cette matiere.

(*Les aſcarides*). Galien (*a*) les définit de petits vers greles qui s'engendrent principalement dans l'inteſtin rectum, près du fondement. Ils ſont ronds, très-déliés, & pointus par les deux bouts. Il s'en trouve quelquefois un nombre très-conſidérable à l'extrêmité du rectum, qui ſortent avec les excré-

(*a*) *Comment. in Aphor. XXVI. Sect. 3.*

mens. Ils font extrêmement vivaces, & dans un mouvement presque continuel. Aussi les appelle-t-on *ascarides*, d'un mot grec qui signifie *sentir, palpiter, se mouvoir.* Presque tous les auteurs qui ont parlé des ascarides les disent fort greles & fort petits. Ils ressemblent beaucoup, dit-on, par la figure, la couleur & le volume, aux petits vers qu'on trouve si communément dans le fromage. Aussi plusieurs ont-ils cru qu'ils en tirent leur origine (*b*). On a dit ci-devant (§ 1359) qu'un certain homme étoit travaillé des ascarides toutes les fois qu'il avoit mangé du fromage blanc. Cependant on croit que les ascarides different du tout au tout des petits vers qui s'engendrent dans le fromage; ces derniers subissent une métamorphose qui les fait changer de figure, au lieu que celle des premiers est constamment la même. Il ne répugne pas néanmoins que les petits vers du fromage, qui sont aussi fort vivaces, étant avalés tout vivans & parvenus à l'anus, ne puissent y causer une démangeaison fort incommode, comme celle qu'y causent les ascarides. Ceux-ci ressemblent par la figure aux vers ronds dont nous avons déja parlé, mais ils

(*b*) *Vandœrveren, de vermib. intest. pag.* 10.

ſont beaucoup plus petits ; ce qui a fait croire qu'ils en provenoient peut-être. Cependant je ne ſache pas qu'on ait encore rien d'aſſuré ſur cet article. Les vers ronds ont pour l'ordinaire, comme on l'a déja remarqué, la groſſeur d'une plume à écrire, & quelquefois davantage. Mais on a trouvé dans l'homme & les animaux des vers qui leur reſſembloient, à cela près, qu'ils étoient beaucoup moins gros. Le célebre Médecin Vandelius (*c*) trouva dans trois chevaux qu'il diſſéqua, plus de ſoixante petits vers blancs extrêmement déliés & ronds qui ſe mouvoient librement dans toute la cavité du bas-ventre, mais particulierement vers le foie. Ces vers avoient trois à quatre pouces de long, & une demi-ligne de diametre. Le reſte de leur deſcription ſe rapporte aſſez à celle des vers ronds ordinaires. Vandelius apprit enſuite de ceux qui ſont dans l'uſage d'ouvrir les chevaux (*d*), qu'on leur trouve à tous, hors des inteſtins, une quantité plus ou moins grande de ces vers.

Si les aſcarides tiroient leur origine des vers ronds, ne pourroit-on pas pré-

(*c*) *Diſſertat. tres, pag.* 22.
(*d*) *Equorum lanionibus.*

ſumer qu'ils peuvent s'inſinuer quelquefois entre les tuniques de l'eſtomac & des inteſtins, & prendre en cet endroit un accroiſſement conſidérable? Je propoſe ceci comme un doute que paroiſſent autoriſer quelques obſervations. Sinopée (*e*) trouva dans un cadavre l'eſtomac flaſque, quelque peu gonflé, & gangrené. « Il y avoit entre ſes tuni-
» ques deux vers vivans, l'un vers le
» fond, & l'autre à la partie ſupérieure
» de cet organe. Leur longueur étoit de
» neuf pouces (*f*). Ils ne paroiſſoient
» ni l'un ni l'autre, ni par dehors ni par
» dedans, & ils n'avoient aucun eſpace
» pour ſe mouvoir, à moins qu'on n'in-
» cisât les parois de l'eſtomac. Avant
» d'en venir-là, je pouſſai tout douce-
» ment, haut & bas, le ver qui occu-
» poit la partie ſupérieure du ventricu-
» le, pour tâcher de découvrir le trou
» par lequel je croyois qu'il eût pénétré
» aux approches de la mort. Mais avec
» quelque ſoin que j'examinaſſe la ſurfa-
» ce extérieure, & plus encore l'inté-
» rieure de l'eſtomac, il ne me fut jamais

(*e*) *Parerg. medic. pag.* 62.

(*f*) *Uterque rectâ extensùs juxtà longitudinem ventriculi, niſi quod in medio parum deorſum flexus, ac rurſus elevatus.*

» possible d'appercevoir aucune ouver-
» ture. L'intervalle des tuniques, ou la
» petite loge où les vers étoient arrêtés,
» étoit à demi-pleine de pus, & répon-
» doit du reste à la figure & à la grosseur
» de l'hôte qui l'habitoit, de façon qu'il
» y étoit à l'aise; la séparation des tuni-
» ques de l'estomac ne s'étendoit pas
» plus loin ». De ce qu'on vient de lire, Sinopée conclut que ces vers avoient long-tems séjourné entre les tuniques de l'estomac.

M. Storck a vu pareillemment dans le cadavre d'une femme de vingt-cinq ans deux vers ronds cachés entre les tuniques du ventricule. Cette femme après avoir pris des anthelmintiques, rendit une prodigieuse quantité de vers par haut & par bas; cependant elle continua à avoir des signes de vers dans les intestins, & périt enfin dans le marasme. « On lui trouva, après sa mort,
» les intestins entierement rongés en di-
» vers endroits, enflammés & corrom-
» pus. Et on y découvrit, à l'aide du
» microscope, une infinité de petits in-
» sectes d'une figure oblongue; & en
» outre, dans la substance même du
» jejunum, c'est-à-dire, entre ses tuni-
» ques, trois vers dont chacun avoit plus

» de quatre pouces de longueur (*g*) ».

Il est évident que Coulet a voulu qu'on appellât ascarides, les vers que les autres auteurs nomment cucurbitains. Cela paroîtra clairement, si on se donne la peine de comparer les figures de Coulet (*h*) avec celles d'Andry (*i*). Il a prétendu que les ascarides des grecs, qu'on dit être courts & ronds, n'étoient que la même espece de vers. Car il dit en propres termes (*k*) : *Je ne fais pas difficulté d'assurer que ces vers ne sont que les petits, encore jeunes, des ascarides.* Mais cet écrivain ne prouve point du tout, que les petits vers ronds se changent jamais, à mesure qu'ils croissent, en vers cucurbitains.

Au surplus, nous observons encore aujourd'hui ce que les anciens ont dit des ascarides. Hippocrate (*l*) remarque qu'ils se rendent sur-tout incommodes vers le soir ; & c'est aussi ce que j'ai souvent observé. Le célebre Bianchi (*m*) raconte d'un de ses amis, que durant plusieurs années les ascarides lui cau-

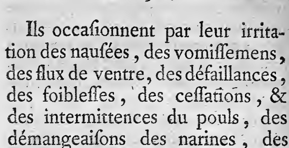
(*g*) *Annus medicus secundus*, *pag.* 228.
(*h*) *De ascarid. & lumbrico lato*, *post præfactionem*.
(*i*) De la Génération des vers, Tome I, pag. 224.
(*k*) Coulet, *Ibid. pag.* 5.
(*l*) *Epidem. lib. II. sect.* 1, *text.* 111.
(*m*) *Histor. Hepat. Tom. I. part.* 11. *cap.* 7. *p.* 166.

foient depuis les neuf heures du foir jufqu'à dix, un chatouillement fi vif, qu'il ne pouvoit vaquer à aucune affaire pendant tout ce tems-là, & qu'après il étoit entierement libre de cette incommodité, à laquelle il étoit affujetti dans toutes les faifons de l'année, & en quelque état qu'il fe trouvât. Galien (*n*) avertit que les afcarides exigent des remedes forts pour être chaffés ; & Bianchi (*o*) avoue que *cette engeance vermineufe a réfifté à tous les remedes.* Hippocrate a écrit (*p*) qu'il s'engendre des afcarides dans le vagin, ce que Hollier a remarqué auffi ; après quoi ce dernier ajoute : *Nous favons encore qu'il en eft forti avec l'urine des conduits urinaires.*

Après avoir expofé & détaillé les principales connoiffances qu'on a acquifes fur les trois efpeces de vers dont l'homme eft le plus communément attaqué, nous devons parler des divers accidens auxquels ils donnent lieu chez nous, afin qu'on puiffe tirer delà les fignes diagnoftics de leur préfence dans le corps humain.

(*n*) *Method. med. lib. XIV in fine.*
(*o*) *In loco modo citato.*
(*p*) *De morbis, lib. IV.*
(*q*) *In Coac. Hipp. Comment. pag.* 262.

§. 1364.


Ils occasionnent par leur irritation des nausées, des vomissemens, des flux de ventre, des défaillances, des foiblesses, des cessations, & des intermittences du pouls, des démangeaisons des narines, des attaques d'épilepsie.

Nous avons vu ci-devant quels sont les maux qui peuvent être occasionnés par les vers dans les différentes parties du corps où ils se rencontrent. Ils peuvent porter le trouble dans toutes leurs fonctions ; mais il s'agit ici principalement des accidens qu'ils ont coutume de produire dans l'estomac & les intestins.

(*Des nausées, des vomissemens*). En parlant ailleurs (*r*) des nausées & du vomissement, nous avons prouvé qu'ils reconnoissent pour cause prochaine la convulsion des fibres musculaires du gosier, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, du diaphragme & des

(*r*) Aphor. de Boerh. §. 652.

muſcles abdominaux ; & pour cauſe éloignée, tout ce qui irrite les fibres que je viens de nommer, ou des viſceres qui entrent facilement en convulſion. Si le mouvement d'une petite plume dans le goſier, ſi une humeur viſqueuſe dans l'eſtomac, ou flottante dans ſa cavité, ou collée à ſes parois, peut exciter des nauſées & des vomiſſemens (*s*), à combien plus forte raiſon ces effets ne ſeront-ils pas produits par des vers qui remuent dans l'eſtomac & les inteſtins, ou qui irritent ces parties ? C'eſt ce qui a fait dire à Hippocrate (*t*) ce qui ſuit : « Toutes les fois que des » perſonnes du ſexe vomiſſent à jeun, » pendant pluſieurs jours, des matieres » bilieuſes, ſans qu'elles ſoient encein- » tes, ou qu'elles aient la fievre, on » doit leur demander ſi elles rejettent » en même tems des vers ronds par le » vomiſſement. Si elles répondent que » non, on peut leur prédire que cela » leur arrivera. C'eſt à quoi les femmes » ſont particulierement ſujettes ; les » filles ne le ſont point autant, & les

(*s*) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. 71. traduction de M. Moublet, Tome I. pag. 287, 288.

(*t*) *Prædict. lib. II. cap. 14.*

» hommes moins encore que ces der-
» nieres ». En effet, les vers ronds sont assez mobiles, & se traînent de tous côtés où ils ont coutume de trouver de la nourriture. Le tænia, au contraire, est moins mobile; & delà vient qu'il est quelquefois pendant plusieurs années dans le corps, sans occasionner de grandes incommodités.

La même raison fait comprendre encore aisément d'où vient que ceux qui sont travaillés des vers enflent d'abord après le repas ; l'amas de ces insectes se portant alors vers les parties supérieures. En parlant ailleurs (*u*) des *vents* & des *rots*, on a fait voir qu'ils dépendent les uns & les autres d'une matiere élastique, qui tantôt est resserrée par des contractions spasmodiques de l'estomac & des intestins, & s'échappe l'instant d'après impétueusement & avec bruit, lorsque ces contractions se relâchent.

Mais l'air qu'on avale avec les alimens fournit une pareille matiere élastique ; & cette matiere est encore considérablement augmentée par celui que la digestion dégage des mêmes alimens. Quant à la cause qui irrite les intestins, & les sollicite à des contractions spas-

(*u*) Aphor. de Boerh. §. 646.

modiques, on la trouve dans le mouvement des vers & les picotemens qu'ils leur causent. Et ce qui fait qu'on compte ordinairement l'enflure subite du ventre parmi les signes de la présence des vers dans les boyaux.

(*Des flux de ventre*). En parlant dans une autre occasion (*x*) de la diarrhée fébrile, on a fait remarquer qu'outre l'irritation, ou le stimulus, elle reconnoissoit encore pour cause l'excès des forces expultrices des intestins sur la force retentrice ou contractive de ces organes, ou le défaut d'absorption des vaisseaux absorbans.

Mais les vers, par leurs mouvemens & leurs picotemens, font l'office d'un stimulus; & nous voyons que quand on a des nausées, la bouche se remplit de liquide. En outre, les vers troublent le mouvement péristaltique des intestins, si favorable à la résoption des humeurs renfermées dans le canal intestinal. De plus, la pituite gluante, qu'on dira ci-après être le foyer ou le nid des vers (*Voyez* le §. 1369), peut rendre encore l'absorption difficile, en bouchant l'orifice des vaisseaux veineux qui s'ouvrent dans les intestins. Ajoutez à tout

(*x*) *Ibid.* §. 129 & suivans.

cela, que s'il se trouve une grande quantité de vers dans les boyaux, il en meurt toujours plusieurs, qui, venant à se putréfier, fournissent encore une nouvelle cause au flux de ventre.

(*Des défaillances*). Il n'est point étonnant que ce ver, que nous avons dit s'être trouvé dans le péricarde, en irritant le cœur, donnât lieu à de fréquentes syncopes. Mais on a fait voir ailleurs (*y*) que les vices de l'estomac portent aussi le trouble dans le mouvement de ce premier organe de la circulation. C'est ce grand empire de l'estomac sur le cœur, qui a fait appeller l'orifice supérieur du ventricule *cardia* par les anciens Médecins. Galien (*z*), après avoir beaucoup parlé de l'estomac & du cardia, conclut par dire : « On ne doit » pas être surpris si les douleurs de ce » viscere sont accompagnées de foiblesses & de défaillances, puisqu'on » voit quelquefois un petit mal au doigt » jetter certaines personnes dans des » syncopes. Il n'est assurément pas éton- » nant que cela arrive dans les affections » de l'estomac ; la sensibilité exquise » dont il est doué, & le voisinage de sa

(*y*) *Ibid.* §. 700 & suivans.

(*z*) *De symptom. caus. lib. I. cap. 7.*

» position le mettant en état d'agir promptement & sympathiquement sur les » *deux principes* ». Dans un autre endroit (*a*) où il parle encore sur le même sujet, il fait l'énumération de quantité d'accidens occasionnés par les affections du cardia; après quoi il ajoute: « On trouveroit à peine quelqu'un qui » pût se persuader que ces symptomes, » ainsi que les défaillances, dépendissent » du cardia, si on n'en faisoit pas si sou- » vent l'expérience ». Or maintenant, si nous considérons que l'estomac & les intestins ne sont pas seulement irrités & picotés par les vers, mais qu'ils en sont encore quelquefois percés, nous n'aurons pas de peine à comprendre que ces insectes peuvent jetter dans une défaillance mortelle. « D'ailleurs, toute dou- » leur violente & soudaine abat tout-à- » coup les forces, soit qu'elle vienne » d'une morsure, de tranchées, de co- » liques, d'une passion iliaque, &c. ». (*b*)

(*Des foiblesses, des cessations, & des intermittences du pouls*). Ces sortes de pouls ont coutume de précéder les défaillances, & ils indiquent l'abattement

(*a*) *De locis affectis*, *lib. V. cap. 6.*

(*b*) Galien, *Method. medend. ad Glaucon. lib. I, cap. 15.*

des forces vitales. Nous venons d'en donner tout-à-l'heure la raison.

(*Des démangeaisons des narines*). La membrane qui tapisse l'intérieur des narines, paroît se continuer par le pharinx, l'œsophage, & peut-être même plus loin encore. En effet, tous ces endroits-là sont humectés par une humeur muqueuse que séparent les arteres, & la surface intérieure de l'estomac & des intestins est lubrifiée aussi dans toute sa continuité par une mucosité pareille. Les injections anatomiques démontrent à l'œil que l'appareil des vaisseaux est très-différent dans le nez, l'œsophage, le ventricule & les intestins; en sorte qu'il n'y a pas lieu d'être surpris que les fonctions de ces diverses parties soient si différentes. Mais il paroît cependant que la même membrane se continue sur toutes, & qu'outre les usages qui sont propres à chacune, elle sépare par-tout une mucosité douce & lubrifiante. Lors donc que des vers rampent & se remuent dans l'estomac & les intestins, il n'est pas étonnant que les narines en soient légérement irritées, sur-tout si on a égard au grand nombre des nerfs qui s'y distribuent; nerfs si sensibles, qu'ils sont affectés par les

plus petites émanations des corps odoriférans, qui ne font aucune impression sur les autres sens. Au reste on fait, & le peuple même ne l'ignore pas, que les enfans travaillés des vers se grattent continuellement le nez.

(*Des attaques d'épilepsie*). Cela a déja été remarqué dans une autre occasion (*c*), & un grand nombre d'observations confirment que les vers peuvent donner lieu assez souvent à l'épilepsie & à d'horribles convulsions. La catalepsie même, cette maladie singuliere, dans laquelle tout le *sensorium commune* reste comme immobile en un instant, où tout empire de l'ame sur le corps est suspendu, & où toutes les parties gardent exactement la même situation qu'elles avoient au moment de l'attaque ; la catalepsie, dis-je, a été occasionnée par les vers. On peut lire le cas merveilleux dont j'ai été moi-même témoin oculaire, & dont j'ai donné l'histoire dans une autre occasion (*d*). J'ai vu aussi un vertige très-violent guéri sur le champ par la sortie de plusieurs vers que le malade rejetta par le vomissement. C'étoit principale-

(*c*) Aphor. de Boerh. §. 1075. n°. 4.
(*d*) *Ibid.* §. 1040.

ment le matin à jeun que le vertige prenoit le malade ; il diminuoit après le déjeûner. Quoique le tænia soit moins mobile que les vers ronds, Hippocrate (*e*) n'a pas laissé de dire ce qui suit, en parlant du premier. « Quand le malade » est à jeun, le ver se porte impétueu» sement & à diverses reprises vers le » foie, & y excite de la douleur. La » bouche alors se remplit quelquefois de » salive. Il arrive à quelques-uns, » quand le ver se jette violemment sur » le foie, de perdre la voix ; & il leur » coule de la bouche un torrent de sali» ve, qui s'arrête bientôt après. On a » souvent des tranchées, & on ressent » aussi quelquefois de la douleur dans le » dos ; car c'est un des endroits où il » réside ». Les vers, principalement les ronds, lorsque la nourriture leur manque, rampent vers le duodenum qui est situé sous le foie ; & c'est-là probablement ce qui a fait dire à Hippocrate, que les vers se jettent sur ce viscere dans les personnes qui sont à jeun. J'ai vu chez un jeune éleve en Chirurgie, malade d'une fievre continue bénigne, qui avoit déja passé l'état & déclinoit manifestement, survenir tout-à-coup une

(*e*) *De Morbis*, *lib. IV. cap.* 15.

extinction de voix, accompagnée de ſelles involontaires. Comme pendant tout le cours de la maladie, il n'y avoit eu aucun ſigne d'affection au cerveau, & que je ne voyois aucune raiſon de ſoupçonner une métaſtaſe ſur cette partie, j'avoue que cet accident m'étonna beaucoup. Mais peu après le malade ayant vomi un ver rond vivant, ſur le champ tous les ſymptomes s'évanouirent, & la fievre acheva heureuſement le reſte de ſon cours, & fut promptement terminée.

Une ſervante âgée de trente-trois ans & ſujette à de violentes douleurs du bas-ventre, particulierement autour de l'eſtomac, qui la prenoient ſubitement, entroit, pendant l'attaque, dans de fortes convulſions, & ne pouvoit proférer une ſeule parole, quoiqu'elle eût l'eſprit & les ſens libres. A ces convulſions ſuccédoit un tetanus univerſel, accompagné de palpitations du cœur, pendant lequel l'eſprit conſervoit ſa liberté; les douleurs horribles de l'eſtomac ſubſiſtoient toujours. La malade périt le trois. Comme l'énormité & l'irrégularité des ſymptomes avoient fait ſoupçonner le poiſon, on fit l'ouverture du cadavre. On trouva dans le duode-

num & le cardia, ou orifice gauche de l'estomac, un grand nombre de gros vers ronds, dont quelques-uns avoient quinze à seize pouces de longueur. Le cardia étoit rongé & sanguinolent. C'est Heister qui rapporte cette observation.

On a remarqué quelquefois qu'une toux opiniâtre & fatigante étoit un symptome des vers. Diemerbroeck (*f*) nous apprend qu'on en a trouvé quelquefois dans les poumons. Il dit « avoir » vu une femme qui rejetta par une vio» lente toux un ver vivant de la figure » & du volume d'un gros ver à soie, » mais d'une couleur rougeâtre ». Wepfer (*g*) trouva dans la trachée-artere d'une cicogne « plusieurs vers qui res» sembloient à des ascarides. Ils étoient » plus gros & plus longs vers la pre» miere division de la trachée, & ra» massés en peloton dans les vésicules » pulmonaires les plus voisines ». Il n'est point du tout étonnant que la toux puisse être occasionnée par des vers qui ont leur siege dans les poumons; mais il paroît qu'elle peut être aussi l'effet des vers qui se trouvent dans l'estomac & les intestins.

(*f*) *Anatom. lib. II. cap. 13. pag. 306.*
(*g*) *Cicut. aquat. Histor. & noxæ, cap. 19. p. 236.*

Il a été obſervé ci-devant (§. 1345), que l'attouchement de l'inteſtin colon faiſoit touſſer un ſoldat qui avoit une portion de cet inteſtin à découvert, à l'occaſion d'une plaie pénétrante dans le bas-ventre. Aetius (*h*) compte parmi les ſignes des vers dans les inteſtins de petites toux fréquentes & ſeches. Quoique le ſçavant Docteur Freind (*i*) ait cru que les anciens Médecins n'avoient pas placé la toux parmi les ſymptomes des vers, il ne laiſſe pas d'aſſurer que les nombreuſes obſervations des modernes & ſa propre expérience l'ont convaincu que c'en étoit un des plus communs, ſur-tout chez les enfans.

Au reſte, on comprend facilement qu'il peut ſurvenir une grande variété de ſymptomes, ſelon que les vers irritent ou rongent telle ou telle partie; & cela, non ſeulement par la léſion de ces parties en elles-mêmes, mais encore par le trouble qu'elles peuvent porter dans les fonctions d'autres parties plus éloignées, comme on le voit par ce que nous avons déja dit.

(*h*) *Sermon. IX. cap.* 39.
(*i*) Hiſtoire de la Médecine, in-4°. Paris, 1728.

§. 1365.

Ils causent par la consommation du chyle dont ils se nourrissent, & dont ils privent le malade, la faim, la pâleur, la foiblesse, la constipation, d'où naissent l'enflûre du bas-ventre, des rots, des borborygmes.

On voit par ce qui précede, que les vers se trouvent quelquefois en une quantité très-considérable dans les intestins & dans l'estomac. On a observé en outre, que le tænia est quelquefois d'une longueur prodigieuse. Il n'est pas douteux que tous les différens vers auxquels le corps humain est sujet, n'aient besoin de nourriture pour subsister & pour croître ; & il paroît qu'ils la trouvent, cette nourriture, dans les divers lieux où ils établissent leur domicile. On a vu des vers dans les reins, qui en avoient consumé toute la substance. Un de ces insectes, qui étoit dans le foie, avoit rongé ce viscere (*k*). Ce ver avoit vingt pouces de long & un

(*k*) *Medic. observat. and. Inquir. tom.* 1. *n.* 9.

pouce de diametre. Il étoit rouge & rempli de ſang, comme une ſangſue raſſaſiée. L'infortunée qui portoit ce ver, le ſentoit ſe remuer. Elle ſe plaignoit de grandes douleurs, avec un ſentiment manifeſte d'éroſion. Elle avoit ſouvent prédit, avant ſa mort, au Médecin & aux aſſiſtans, qu'un animal vivant lui dévoroit les entrailles. Or, il eſt certain que ces ſortes de vers ne ſe nourriſſent pas de chyle, mais de la ſubſtance des parties où ils ſe trouvent.

Il n'en eſt pas de même des vers des inteſtins, ils ſont entourés de chyle de toute part; leur couleur eſt blanche, comme celle de cette liqueur. Si on les jette dans l'eau ou dans quelque liquide ſpiritueux, ils les troublent en leur communiquant cette couleur laiteuſe. Ils n'irritent pas toujours les inteſtins. Quelquefois ils reſtent pluſieurs ſemaines dans le corps, ſur-tout le ver plat, ſans inquiéter beaucoup les perſonnes en qui ils ſe trouvent. Ainſi il eſt clair que ces ſortes de vers ne ſe nourriſſent pas de la ſubſtance propre de l'eſtomac & des inteſtins, mais ſeulement des matieres renfermées dans leur cavité; & parmi ces matieres, le chyle, cette liqueur ſi douce, eſt aſſurément la plus

capable de leur fournir cette nourriture. Van Doeveren (*l*) doute cependant si, outre le chyle, les vers n'avalent pas encore le sang. Il fait mention d'un tænia, rendu par un de ses amis, dont *chaque ouverture laissoit couler une petite goutte de sang* (*m*). Il a cru confirmer son sentiment par l'observation de ce ver rempli de sang (*n*), dont j'ai parlé ci-devant, & qu'il pense avoir été un tænia. Mais si on examine la figure de ce ver, on verra qu'il differe entierement du ver plat. Il ressemble plutôt à cet autre ver que nous avons dit tout-à-l'heure avoir rongé le foie.

Si on réfléchit attentivement sur tout ce qui précede, il paroîtra du-moins très-probable que les vers des intestins se nourrissent de chyle. Ce que des auteurs célebres (*o*) opposent à ce sentiment ne semble pas sans réplique.

On pourroit peut-être nous objecter ici l'observation de Coulet (*p*). Cet Auteur a vu des ascarides, qui, au sortir de l'anus, répandoient, sous forme

(*l*) *Dissertat. de vermis inteslin. pag.* 48.

(*m*) *Cujus osculis singulis guttula sanguinis effluebat.*

(*n*) Essais & Observat. de Med. Tom. II. art. 26.

(*o*) Essai sur l'Educat. médicin. des Enfans. Tom. II. pag. 37.

(*p*) *De ascarid. & lumbr. lato, cap. 7. pag. 19 & seq.*

de liqueur, une matiere très-blanche. C'est ce qu'on voit très-clairement lorsqu'on jette un ascaride dans l'eau ou dans quelque autre fluide. « Car alors » on voit à l'œil cette liqueur, dit » Coulet, sortir de la partie moyenne » antérieure du ver, de la même façon » que la fumée sort de la cheminée, ou » une vapeur fine de l'orifice étroit d'un » entonnoir renversé, *&c.* ». Après quelque tems cette matiere gagne le fond, & forme un sédiment composé d'une poudre très-blanche & très-subtile.

Cette liqueur blanche, qui paroît d'abord comme des gouttes de lait, se desseche toute en très-peu de tems, & alors elle ressemble à de la craie dissoute dans une eau gommée (*q*), & desséchée ensuite; elle s'attache très-fortement à tous les corps qui sont à sa portée. Mais cette liqueur, soit fluide, soit desséchée, laisse sur la langue, quand on la goûte, une impression très-forte de salure; d'où il paroît résulter qu'elle est entierement différente du chyle, qui est une liqueur si douce.

Mais on doit considérer que si le chyle fournit la nourriture aux vers des intestins, il doit subir dans le corps de ces

(*q*) *In aquâ gummatâ.*

animaux une élaboration ultérieure; avant de pouvoir servir à la nutrition. Or, par cette élaboration nouvelle, il acquiert des qualités très-différentes de celles qu'il avoit auparavant. Ainsi cette humeur salée, blanche, & se desséchant promptement, que rejettent les ascarides, n'est pas proprement du chyle, mais une liqueur qui en provient, & qui a souffert une derniere élaboration dans le corps de ces insectes.

Si donc les vers se nourrissent du chyle, comme tout porte à le croire, le corps sera privé d'une partie de sa nourriture que les vers lui enleveront. Delà la nécessité continuelle de manger, & l'appétit dévorant de ceux qui sont travaillés des vers. C'est ainsi qu'Alexandre de Tralles (*r*) observa cette faim insatiable que les Médecins nomment *boulimie*, chez un malade qui avoit un ver dans son estomac. Il arrive quelquefois que les envies de vomir suivent de près cette faim cruelle, les vers accourant à la nourriture dès que l'estomac en a pris, comme je l'ai observé plus d'une fois.

(*La pâleur, la foiblesse*). Comme c'est d'un chyle louable que se forme le sang,

(*r*) *Lib. VII, cap. 4.*

par

par l'action des visceres & des vaisseaux, & que c'est du sang dont toutes les humeurs plus tenues se séparent, il est évident que la quantité du chyle venant à diminuer, celle du sang doit diminuer aussi ; d'où résultera la pâleur, qui, lorsqu'elle dépend d'une pareille cause, est toujours accompagnée de foiblesse.

(*La constipation*). On a dit, au paragraphe précédent, que les vers, en irritant les intestins, produisent quelquefois des cours de ventre. Mais quand le mal est ancien, & que le nombre des vers s'est beaucoup accru, ceux-ci consument alors tout ce qu'il y a de liquide dans les matieres contenues dans le canal intestinal ; le plus grossier reste ; & le mouvement péristaltique ne se faisant pas régulierement, cette espece de marc avance très-lentement du côté de l'anus. Les intestins ne se désemplissant pas, sont dilatés outre mesure. Leur force de contraction diminue de plus en plus, & le ventre se gonfle toujours davantage, comme on l'observe journellement chez les enfans vermineux.

(*Des rots, des borborygmes*). On peut consulter ce que nous avons dit ailleurs sur cette matiere (*s*). L'irritation pro-

(*s*) Aphor. de Boerh. §. 648.

duite par les vers, & l'acrimonie insigne des matieres retenues, jettent les intestins dans des spasmes. En outre, la pourriture qui s'empare de ces matieres, engendre une grande quantité de matiere élastique & flatulente; en sorte que tout ce qui est requis pour la production des rots, des vents & des borborygmes, se trouve réuni dans ceux qui sont travaillés des vers.

§. 1366.

Ils percent souvent les intestins mêmes.

Il y a eu des auteurs célebres qui ont mis en doute, si les vers ont jamais percé les intestins. Une de leurs raisons est que les Naturalistes n'ont pas encore découvert dans les vers, auxquels les hommes sont sujets, des organes propres à percer ces parties. On ne peut pas nier qu'on n'ait trouvé quelquefois des vers dans la cavité de l'abdomen, & les boyaux ouverts en même tems. Mais on a mieux aimé attribuer cette solution de continuité dans le tube intestinal, découverte après la mort, à la

gangrene ou à la suppuration, qui, en ouvrant l'intestin, ont frayé une route aux vers pour passer dans la cavité du bas-ventre (*t*). On ne peut guere douter que cela n'arrive en effet quelquefois de cette façon. Mais des observations nombreuses & incontestables nous ont appris que les vers se sont aussi quelquefois ouvert la route à eux-mêmes, en perçant les intestins.

Le cas déplorable de cette infortunée (Voyez ci-devant le §. 1364), qui, après d'horribles douleurs, tomba dans un tetanos universel où elle périt, en fournit une preuve à laquelle on ne peut se refuser. Car on lui trouva après la mort, dans l'estomac, une grande quantité de vers ronds, & le *cardia* rongé & sanglant.

Les douleurs cruelles qu'on observe si souvent chez les malades attaqués des vers, établit encore la même chose; & c'est aussi pour cela qu'Hippocrate compte parmi les signes diagnostics de la présence des vers dans les intestins, « les douleurs de l'orifice supérieur de » l'estomac, avec tranchées, qui font » sortir du ventre *certains animalcules* ».

(*t*) Brouzet, Education médic. des Enfans, Tom. II, pag. 38.

Heifter ouvrit le cadavre d'un enfant de fept ans, qui, après avoir fouffert pendant quelque tems des douleurs très-vives du bas-ventre, perdit infenfiblement tout fon embonpoint, quoiqu'il eût très-bon appétit, & mourut. Il lui trouva dans l'abdomen quelques onces d'une eau jaune. Ayant pompé cette eau avec une éponge, il fe préfenta à lui plufieurs vers ronds, parmi lefquels il ne s'en trouvoit qu'un feul de vivant, quoique le cadavre eût été ouvert dès le lendemain de la mort de cet enfant. Or, les inteftins grêles étoient percés de quantité de petits trous, & renfermoient encore plufieurs vers dont tous étoient fans vie. L'obfervateur ne fait aucune mention de gangrene, mais il découvrit en un endroit des inteftins grêles, une tumeur rouge, dure & percée de quelques trous, par lefquels il penfe que les vers s'étoient gliffés dans la cavité du bas-ventre (*u*).

Une femme fut attaquée d'une colique, de vomiffement & de conftipation. Ces accidens durerent cinq jours, malgré tous les remedes qu'on employa, fans beaucoup de fruit. Mais enfin à force d'infifter fur l'ufage des lavemens

(*u*) *Act. phyf. med. Tom. I. Obferv.* CLXXII. *p.* 391.

émolliens, son ventre s'ouvrit, ce qui diminua un peu les douleurs de colique, quoique le vomissement persistât toujours. Le huit, elle vomit un ver rond long d'un pied. La douleur de l'estomac se calma; mais les tranchées continuerent, quoique moins violentes. Alors elle déclara avoir depuis un an & demi une tumeur à l'aine du côté droit, de la grosseur d'un œuf de poule; qu'elle ne lui avoit jamais causé de la douleur auparavant, & qu'elle cédoit à la pression de la main. M. Douglas (*x*), habile Chirurgien, soupçonnant que cette tumeur étoit une hernie, la traita comme telle pendant trois jours, avec quelque soulagement de la part de la malade. Le quatrieme, il trouva que la douleur étoit beaucoup augmentée; la malade sentoit une pulsation à la tumeur. M. Douglas gagna alors sur elle de lui laisser voir son mal, ce qu'elle avoit obstinément refusé jusqu'alors. Il fut étonné de trouver une tumeur inflammatoire qui étoit prête à suppurer, sans qu'il y eût aucun gonflement dans les glandes des aines. On y appliqua, pendant deux jours, un cataplasme maturatif; & le trois, on l'ouvrit avec la pierre à cau-

(*x*) Essais d'Edimbourg, Tome I. pag. 265.

tere. Il en ſortit près de quatre onces d'un pus ſéreux qui prit ſucceſſivement & peu-à-peu une qualité louable. Le vingt-trois, il ſortit de l'ulcere un ver rond d'environ cinq pouces. La malade ſe rappella qu'il en étoit ſorti un ſemblable deux jours après l'ouverture de la tumeur. Le mari de cette femme en apporta un autre de la même eſpece à M. Douglas, long de dix pouces, lequel étoit auſſi ſorti de l'ulcere. Vers le quarantieme jour, l'ulcere fut conſolidé, & la malade fut parfaitement bien pendant plus d'un mois; mais après ce tems il ſe fit une petite ouverture dans la cicatrice, par laquelle la partie la plus fluide des excrémens ſortit; ce qui continua de même par la ſuite. La malade ſupporta aiſément cette légere incommodité.

Le célebre Benevoli (*y*) a traité une maladie ſemblable à celle dont nous venons de donner le détail. Après avoir examiné attentivement le cas dans toutes ſes circonſtances, il a cru que l'inteſtin avoit été percé par les vers; accident que l'ouverture des cadavres lui avoit, dit-il, ſouvent préſenté (*z*).

(*y*) *Diſſertat. e Obſervazion. n. 17. pag. 145. & ſeq.*
(*z*) *Ibid. pag. 149.*

Un enfant de ſept ans rendoit fréquemment par l'uretre des vers qui venoient des inteſtins. Lorſqu'ils étoient parvenus près du gland, le pere de l'enfant les retiroit. Un jour qu'il eſſayoit ainſi d'en retirer un, le ver ſe caſſa, & la portion qui reſta dans l'uretre, ferma le paſſage de l'urine. Cependant dans peu le ver s'étant fondu, comme l'avoit prédit M. Benevoli, l'urine ſortit librement, mais l'enfant ne laiſſa pas de mourir. On trouva par l'ouverture de ſon cadavre deux pierres dans la veſſie, & le col de cet organe obliquement percé. Cette ouverture répondoit à une ouverture pareille du rectum, en ſorte qu'il y avoit entre ces parties une voie de communication par où le ver avoit pu ſe gliſſer du rectum dans l'uretre. Cependant (pour ne rien diſſimuler) on peut douter encore ſi c'étoient effectivement les vers qui s'étoient ouvert cette voie, en rongeant les parties. Alghiſi, ſi célebre parmi les lithotomiſtes de ſon tems, croyoit qu'un abcès formé, peut-être en cet endroit à la ſuite de la petite vérole, avoit pu ronger le rectum & le col de la veſſie. Mais on ne voit pas par l'hiſtoire de la mala-

die, qu'il ait jamais été queſtion d'abcès dans ces parties.

Tulpius (*a*) a vu ſortir un ver vivant d'un ulcere qu'une femme avoit à l'aine; & quoique le Chirurgien craignît que cet ulcere, qui ouvroit l'inteſtin, ne devînt incurable, la malade recouvra la ſanté en fort peu de tems.

Le célebre M. Jacquin m'a écrit, pendant le ſéjour qu'il a fait en Amérique pour y ramaſſer les curioſités naturelles qui enrichiſſent aujourd'hui le magnifique cabinet de l'Empereur, que les habitans de ces pays ſont prodigieuſement ſujets aux vers, qui leur donnent ſouvent la mort en leur rongeant l'eſtomac. Perſonne, je penſe, ne ſuſpectera la bonne foi & l'exactitude de M. Jacquin. Le ſuperbe ouvrage de Botanique qu'il a donné cette année au public, dépoſe trop avantageuſement en ſa faveur, & ne permet pas de récuſer ſon témoignage.

(*a*) *Lib. III. Obſervat.* 12. *pag.* 199.

§. 1367.

Delà vient qu'ils ont si souvent donné la mort aux malades.

ON lit cependant dans Hippocrate (*b*) le passage suivant au sujet du tænia. « Ceux qui ont ce ver ne doivent pas » beaucoup en craindre les effets ; mais » s'ils tombent malades, ils se rétablis- » sent difficilement ; parce que le ver » consume une partie de la nourriture. » Si on a procédé comme il faut dans le » traitement, la guérison s'ensuit ; sinon » le ver ne sort pas de lui-même, mais » il vieillit avec le malade sans lui causer » la mort ». On ne peut pas nier que le tænia n'ait quelquefois resté pendant plusieurs années dans le corps, sans donner lieu à des maladies bien dangereuses ; mais ce n'a pas été toujours sans anxiété ; & au surplus, tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur les vers, prouve suffisamment qu'on peut souvent leur imputer à bon droit la mort des enfans, soit lente, lorsque ces petits malheureux faute de nourriture & le

(*b*) *De morbis*, *lib. IV. cap.* 14.

ventre tendu périssent dans un véritable marasme; soit subite ou aiguë, lorsqu'ils sont enlevés par des convulsions. On a rapporté plusieurs observations qui ne permettent pas d'en douter.

§. 1368.

Leur présence est indiquée par l'âge, par les alimens dont on use, par le tempérament, & par les effets. (1364, 1365, 1366.)

Avant de parler du traitement qui convient aux vers, il est à propos d'exposer ici les signes de leur présence dans le corps humain, de peur qu'on ne donne les anthilmintiques dans des occasions où les symptomes qu'on observe reconnoîtroient des causes différentes. Si on évacue des vers par haut ou par bas, nous avons tout lieu de croire qu'il en reste encore plusieurs cachés dans le corps, si les symptomes continuent ou s'ils augmentent, le diagnostic alors ne présente point de difficulté. Mais quand les malades n'ont jamais rendu des vers, & que cependant on en soupçonne l'existence, il faut don-

ner une attention ſoigneuſe à tout ce qui ſe préſente, afin d'avoir un bon diagnoſtic.

(*L'âge*). Dans le premier âge on eſt plus ſouvent attaqué des vers, & c'eſt pour cela qu'on les compte parmi les maladies des enfans. Cependant on a vu par ce qui précede, que les autres tems de la vie n'en ſont pas toujours exempts. Les ſujets voraces, tant les enfans que les adultes, y ſont le plus ſujets.

(*Les alimens*). M. Jacquin, ci-devant cité, a obſervé que quantité de perſonnes qui mangeoient beaucoup de fruits d'été, non encore mûrs, de poiſſons & de viandes ſalées, étoient fort ſouvent travaillées des vers, tandis que ceux qui uſoient d'un meilleur régime y étoient beaucoup moins ſujets. Je tiens d'un Religieux Franciſcain, qui a reſté quelques années à la Cour du Roi de Maroc, que quantité de gens qui mangeoient par délices de la chair crue, étoient violemment travaillés des vers; non ſans danger de la vie, s'ils n'avoient eu chaque mois l'attention de prendre un purgatif fort pour chaſſer du corps cette ſaburre vermineuſe. Les enfans des pauvres, qui

manquent d'une bonne nourriture, & qui mangent indifféremment tout ce qui leur tombe sous la main, ont beaucoup plus souvent des vers & le ventre tuméfié, que les autres, comme on le voit par des observations journalieres.

(*Le tempérament*). Si ce sont des sujets lâches, pituiteux, chez lesquels toutes les fonctions languissent. *Voyez* ce qui a été dit sur ce sujet aux paragraphes 1360, 1361.

(*Les effets*). On en fait l'énumération aux paragraphes auxquels le texte renvoie.

Mais on observe quelquefois dans les maladies épidémiques une grande quantité de vers. C'est ainsi que dans le premier siege de Bude il régna une épidémie vermineuse (*c*). Rien n'est plus ordinaire dans les camps, & dans les pays qui souffrent de fréquentes inondations. On lit dans la dissertation de Van-Doeveren (*d*) quantité d'observations qui établissent cette vérité. Je me souviens que dans le printems de l'année 1763, que je passai à la campagne, je traitai un plus grand nombre d'enfans des pay-

(*c*) *Marsigl. Histor. danut. tom. 6. pag.* 224.
(*d*) *Dissertat. de verm. intestin. pag.* 27.

ſans des vers, que je n'avois fait les années précédentes. L'hiver avoit été cependant long & fort rigoureux. Ordinairement c'eſt dans l'automne ſur-tout que les vers ſe font le plus ſentir. Hippocrate (e) l'a dit, & M. Raulin (f) le confirme. Ce dernier a vu un homme ayant le *ſolitaire*, qui depuis vingt-cinq ans étoit tourmenté toutes les automnes de douleurs de colique. Il vaquoit le reſte de l'année à ſes affaires, & jouiſſoit d'un très-bon appétit. A l'exception de ces douleurs de colique, qui revenoient régulierement chaque automne, il n'eut pendant quatorze ans aucun autre ſymptome des vers, ſi ce n'eſt que de tems à autre il rendoit, ſur la fin de ſa colique, des vers cucurbitains qu'on regarde, non ſans raiſon, comme des ſignes de la préſence d'un tænia dans les inteſtins (g).

Quelques auteurs ont ajouté aux

(e) *Epidem. lib. 2. texte 3. & lib. 6. text. 14.*

(f) Des maladies occaſionnées par les variations de l'air, pag. 424.

(g) On trouve encore dans les Auteurs quelques autres ſignes des vers; & on lit ce qui ſuit dans Jacot: *In pueris autem, cum ex aliis ſignis, tum familiari illo, deprehenduntur, quòd, per ſomnum concipientes lumbricorum in ventre morcum, maſticent muſculis maſticatoriis imaginata, ut volunt, exprimentibus. Holler. in coac. Hipp. pag. 594.*

ſignes dont nous venons de parler, une certaine odeur particuliere qu'on ne ſauroit définir; le hoquet, des frayeurs pendant le ſommeil, la blancheur du nez, qui eſt comme de la cire (*h*), les changemens ſubits dans la couleur du viſage. Le célebre Alexandre Monro (*i*) fait encore mention d'un autre ſigne. « J'ai ſouvent obſervé, dit-il, que la » pupile étoit dilatée chez ceux qui » avoient des vers dans l'eſtomac ou les » inteſtins; & ſi ce n'eſt pas là tout-à- » fait un ſigne pathognomonique des » vers, cette dilatation extraordinaire » doit être comptée du-moins parmi » leurs ſymptomes, & peut ſervir beau- » coup au diagnoſtic ». M. Monro rend raiſon de ce phenomene par l'union de la huitieme paire des nerfs avec l'intercoſtal. Et en effet, il eſt conſtant que ſi on coupe à un chien vivant le nerf intercoſtal, les yeux de cet animal s'obſcurciſſent & perdent leur éclat; ils deviennent larmoyans, ils ſe creuſent, le globe diminue, & la prunelle ſe reſſerre; d'où M. Monro conclut que le nerf intercoſtal ſert à dilater la pru-

(*h*) Brouzet, Educat. médicin. des Enfans, tom. II. pag. 57.

(*i*) *Nervor. Anat. Contract. pag. 39 in notis.*

nelle dans l'état naturel, & que son action augmente par l'irritation que les vers causent aux nerfs de l'estomac & des intestins.

On sçait que dans la vraie & parfaite *amaurose* la pupile se dilate extraordinairement, que les yeux paroissent très-beaux & comme luisans. Or, M. Jacquin m'écrivoit de l'Amérique, où les habitans sont très-souvent attaqués des vers, comme on l'a déjà dit, qu'il avoit observé chez eux les signes suivans : « des assoupissemens & des tranchées ; les yeux clairs, mais tirant sur le jaune ; la paupiere inférieure de cette derniere couleur, ou bleuâtre, & des convulsions promptement mortelles ». Ces observations de M. Jacquin confirment à merveille l'opinion de M. Monro.

Il ne peut qu'être avantageux de rassembler la plus grande partie des signes qui indiquent la présence des vers dans les intestins, afin de donner plus de certitude au diagnostic : car il se présente quelquefois plusieurs symptomes des vers, quoiqu'il ne s'en trouve aucun dans le corps. M. de Saint-Clair, célebre Professeur en Médecine dans l'Université d'Edimbourg, en rapporte un

exemple mémorable (*k*). Un enfant de quatre ans sentoit des douleurs à l'estomac ; il avoit des démangeaisons au nez, des insomnies, & des terreurs paniques pendant le sommeil, qui l'éveilloient tout-à-coup en le faisant tressaillir. Il se frottoit continuellement le nez, soit qu'il veillât, ou qu'il dormît ; il survint ensuite des convulsions qui le firent périr le sixieme jour, malgré plusieurs remedes appropriés qui furent administrés selon toutes les regles de l'art. Après la mort on ouvrit avec précaution l'estomac & les intestins dans toute leur longueur ; mais on n'y trouva point de vers, ni même rien autre chose, si ce n'est environ deux onces d'une matiere visqueuse, qui avoit une consistance de gelée, au commencement du jéjunum.

On a quelquefois observé qu'après l'expulsion des vers, il reste encore quelques symptomes qui pourroient leur être imputés. C'est ainsi que, dans les enfans, l'épilepsie qui est causée par les vers, subsiste souvent même après qu'ils ont été chassés, si les paroxysmes ont été fréquens & violens. Il reste

(*k*) Essais & Observat. de Médecine, Tome II. art. 18. pag. 367.

alors dans le *ſenſorium commune* ſi ſouvent & ſi violemment troublé, un caractere épileptique qui demeure longtems oiſif; mais qui peut être réveillé & rendu actif, non-ſeulement par les vers, mais encore par quantité d'autres cauſes procathartiques; ſur quoi on peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs au Traité de *l'Epilepſie.* Mais comme pour expulſer les vers on a ſouvent beſoin de purgatifs énergiques, (ainſi qu'on va le voir dans la cure) il ne feroit nullement sûr d'inſiſter encore ſur ces remedes, lorſqu'on n'a plus les vers à combattre, mais ſeulement quelques ſymptomes de peu de conſéquence.

§. 1369.

On les guérit en détruiſant leur nid (1361), par les alkalis fixes, les gommes plegmagogues, les remedes mercuriels, les antimoniaux, les aromatiques amers.

NOUS avons parlé au paragraphe 1361 de la pituite, en tant qu'elle ſert de nid aux vers. On ſçait que toute la

ſurface intérieure des inteſtins eſt enduite d'une mucoſité lubrifiante ; or, cette mucoſité inteſtinale peut quelquefois devenir beaucoup plus abondante, & fournir aux vers un nid fort mol & fort commode. Mais en outre, il tranſude auſſi de la ſurface extérieure du ver beaucoup d'une humeur gluante, qui le recouvre de toute part, & qui le défend contre l'action des alimens qui ont de l'acrimonie. Cette mucoſité augmentant toujours de plus en plus, s'évacue enfin ; une mucoſité nouvelle la remplace, & ſert aux mêmes uſages. On penſe que c'eſt-là la raiſon pour laquelle ceux qui ſont travaillés des vers rendent fréquemment par les ſelles des matieres muqueuſes (*l*).

Nous avons indiqué dans une autre occaſion (*m*), en parlant de la glutinoſité ſpontanée, les moyens curatifs à mettre en uſage pour délivrer les premieres voies de l'amas de cette humeur. On recommande principalement pour cette fin les ſubſtances ameres fournies par la bile préparée ſelon l'art, les matieres ſavonneuſes fondantes, & les

(*l*) Tranſactions philoſophiques, Tom. III.

(*m*) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de Van-Swiéten. §. 75 de la traduction de M. Moublet.

gommes aromatiques ſtimulantes & légérement purgatives, les ſels diſſolvans, les fortifians aromatiques, & les mercuriels doux. On trouve dans la Matiere médicale pluſieurs formules propres à remplir cette indication, & on peut, ſur leur modele, en compoſer pluſieurs autres de la même eſpece.

Au reſte, on comprend aiſément que dans l'uſage de ces remedes, il faut toujours avoir égard à l'âge & aux forces, & en augmenter ou diminuer la doſe ſelon l'exigence des cas.

§. 1370.

On détruit le phlegme inteſtinal qui ſert de nid à ces animaux, en oignant extérieurement le bas-ventre avec des matieres balſamiques tirées des plus forts aromatiques, mêlés avec des ſubſtances purgatives & huileuſes.

La plûpart des remedes dont on vient de parler ſont amers, & les autres d'un goût aſſez déſagréable, enſorte qu'il eſt ſouvent très-difficile de les

faire prendre aux enfans, du-moins à une dose assez forte pour pouvoir en attendre quelques effets. Cette difficulté a forcé les Médecins de recourir aux remedes extérieurs.

On trouve chez la plûpart des Apothicaires deux onguens, dont on frotte chaudement l'abdomen des enfans. Par leur qualité pénétrante, ils portent leur action jusques sur les intestins, & vont même quelquefois jusqu'à purger violemment. L'un de ces onguens est celui d'*Agrippa*, où entrent des purgatifs très-énergiques, la racine de bryoine, l'élatérium, ou concombre sauvage, la scille, & la racine d'iris de Florence. L'autre est l'onguent d'*Arthanita* ou de *ciclamen*, qui, outre la racine de ciclamen, & le concombre sauvage, contient encore la pulpe extraordinairement amere de la coloquinte, le fiel de taureau, la scammonée, l'euphorbe, l'aloës, &c. Ces deux especes d'onguens se trouvent mêlés à quantité égale dans la matiere médicale, & on frotte de tems en tems l'ombilic des enfans avec quelque peu de ce mélange.

La plûpart des ingrédiens qui entrent dans la composition de ces onguens, purge avec violence ; ainsi on ne doit

les preſcrire qu'avec beaucoup de précaution, aux hommes même les plus ſains & les plus robuſtes, du-moins intérieurement; car pour ce qui eſt de l'uſage purement extérieur, des remedes plus doux ne produiroient aucun effet. Mais la vertu ſtimulante de ces purgatifs fort actifs en pénétrant la peau, porte-t-elle immédiatement ſon action ſur les inteſtins placés au-deſſous, ou bien les particules les plus ſubtiles de ces remedes, repompées par les veines abſorbantes de l'habitude extérieure du corps, circulent-elles avec les humeurs, & operent-elles de cette maniere l'effet purgatif: c'eſt ce dont les Médecins ne conviennent point entre eux; ce qui eſt certain, c'eſt que ces onctions de l'ombilic ont occaſionné quelquefois à des jeunes enfans des ſuper-purgations dangereuſes, ſuivies d'une fâcheuſe dyſſenterie. La prudence exige donc qu'on ne faſſe que de très-petites onctions à la fois, & qu'on s'arrête dès que les tranchées ſe déclarent, ſe gardant bien de faire de nouvelles onctions avant d'avoir vu l'effet des premieres. Si elles cauſent des évacuations trop copieuſes, il faut ſur le champ laver l'ombilic & ſes environs

avec une leffive de favon de Venife, afin d'enlever un refte d'onguent collé à la peau, qui pourroit augmenter ces troubles.

Il y a dans la Matiere médicale une formule où il n'entre aucun médicament purgatif, & dont l'efficacité dépend principalement de l'odeur aromatique de la tanaifie.



TRAITÉ DES MALADIES DES ENFANS.

§. 1371.

On tue les vers par des remedes miellés, ſalins, par des choſes qu'ils ne puiſſent digérer, par des amers aromatiques, par des mercuriels, des acides, des remedes vitriolés tirés de l'acier, ou du cuivre.

TANT que les vers ſont en vie, ils paroît qu'ils peuvent s'attacher aſſez fortement aux parois des inteſtins, pour ne pas ſe laiſſer entraîner au mouvement qui fait avancer les matieres fécales vers le fondement, & être expulſés avec elles hors du corps. Les vers ronds cependant ſortent plus ſouvent & plus facilement par l'anus

que les autres, principalement lorſqu'ils ſont morts. Quoique vivans ils ſortent auſſi quelquefois, ennuyés de leur domicile. D'autres fois ils entrent dans l'eſtomac, & ſont rejettés par le vomiſſement, comme les Médecins ont ſouvent occaſion de l'obſerver. Ces vers ont beaucoup de mobilité, & il eſt probable qu'ils changent ſouvent de place. Bien plus, dans les maladies, ils ſortent ſouvent d'eux-mêmes, ſans qu'on ait donné des anthelmintiques, & ſans que le malade ni le Médecin ayent ſoupçonné les vers. Peut-être que les altérations que les humeurs ſubiſſent dans la maladie les rendent ennemies de ces inſectes, & les forcent à déloger. Il eſt certain que les efforts qu'on fait, même malgré ſoi, pour aller à la ſelle, entraîneront les vers avec les excrémens du côté de l'anus, s'il s'en trouve quelques-uns qui n'adherent pas aux parois des inteſtins. Mais le tænia, comme nous l'avons déjà remarqué, enfonce ſon extrémité la plus déliée dans la ſubſtance du boyau, & s'y tient fortement attaché. Delà vient qu'on a beaucoup de peine à l'expulſer, & qu'il ſort rarement de lui-même tout entier. Aſſez ſouvent cependant il s'en évacue

de

de grandes portions, longues quelquefois de plusieurs aunes, comme l'attestent de nombreuses observations. Les ascarides & les cucurbitains ayant beaucoup de mobilité, sortent fréquemment par l'anus.

Mais si on peut parvenir à tuer les vers, on n'aura pas de peine ensuite à les expulser par le fondement, n'y ayant que les vers vivans qui puissent opposer de la résistance au mouvement péristaltique des intestins; & quand même les vers, quoique morts, resteroient encore adhérens aux intestins, dans un lieu aussi humide & aussi chaud, ils ne tarderoient pas à tomber en fonte, ce qui détruiroit l'adhérence.

C'est ce qu'Ætius (*n*) a très-bien remarqué, en parlant de la cure des vers. « Ceux qui sont vivans, dit cet Auteur, » s'accrochent aux intestins; mais les » morts sortent avec les excrémens. Il » en sort aussi quelquefois qui sont en- » core vivans, mais tout troublés (*o*), » & pour ainsi dire, à demi-morts ».

S'il y a donc indication à tuer les vers, il faut bien prendre garde en même tems de ne rien donner qui puisse

(*n*) *Sermon* IX. *cap.* 39. *pag.* 173.
(*o*) *Vertigine affecti.*

faire des impressions fâcheuses sur l'estomac & les intestins. Pour remplir cette vûe, on donne dans ce paragraphe l'énumération de plusieurs remedes, dont chacun mérite une considération particuliere.

(*Le miel*). Tous les Médecins ont reconnu dans le miel une vertu dissolvante; ainsi on peut l'employer utilement pour atténuer & pour fondre la pituite. Il n'est pas aussi certain que par lui-même le miel soit ennemi des vers. Il est vrai qu'Ætius (*p*) recommande le *mulsum* contre ces insectes, & qu'il veut qu'on fasse entrer beaucoup de miel dans toutes les boissons qu'on donne aux malades. Il est à remarquer cependant que les anciens Médecins ont cru la bile bonne contre les vers, même extérieurement & sous forme d'onctions à l'ombilic. Or, les mêmes Médecins ont enseigné que le miel se change en bile dans le corps humain, particulierement dans les personnes d'un tempérament chaud. On lit ce qui suit dans Galien (*q*) au sujet du miel : « Il » se convertit tout en bile jaune, dans » les sujets qui sont à la fleur de l'âge,

(*p*) *Ibidem.*
(*q*) *De nat. facultat. lib. 2. cap. 8.*

» particulierement s'ils ſont d'une con-
» ſtitution chaude, & qu'ils menent
» une vie active & laborieuſe ». Il répete encore la même choſe dans un autre endroit (*r*). Peut-être eſt-ce par cette raiſon que le miel a été placé parmi les remedes anthilminthiques. Au ſurplus, il peut être utile, ne fût-ce qu'en lubrifiant les voies & lâchant le ventre. Les Médecins ont cru dans ces derniers tems que le miel pris en grande quantité étoit nuiſible aux vers, en bouchant les pores ou trachées que Malpighi a décrites dans le ver à ſoie, & qui leur ſervent à reſpirer. Mais on n'a point encore démontré ces trachées dans les vers humains, & peut-être ne reſpirent-ils pas. On a tout lieu de le penſer, lorſqu'on conſidere que ces vers ont à vivre dans les inteſtins dont la cavité ſe trouve remplie par les matieres qu'ils contiennent, ou dont les parois ſe touchent lorſqu'ils ſont vuides, ces organes étant naturellement dans un état de contraction, comme je l'ai dit dans une autre occaſion en parlant des *rots* & des *vents*.

C'eſt encore pour la même raiſon qu'on a recommandé l'uſage de l'huile ;

(*r*) *De aliment. facultat. lib. 3, cap. 39.*

donnée en telle quantité qu'elle ne lubrifie pas seulement les intestins, mais qu'elle les remplisse, pour ainsi dire. Vegece (*s*) mêle aux autres remedes qu'il indique pour les animaux, une grande quantité d'huile qu'il veut qu'on leur fasse avaler au moyen d'une corne, ou qu'on leur donne en lavement. *La vertu de ces remedes & la douceur de l'huile*, dit-il, *font mourir les vers & les expulsent ensuite.*

Au surplus, les expériences qu'on a faites à ce sujet présentent des résultats différens. Le célebre Lanzoni plongea dans l'huile commune un ver qui étoit sorti vivant du corps d'un homme; il mourut sur le champ. Il en fut de même d'un autre ver sorti par le vomissement, qu'il plaça dans le miel. Un troisieme ver, rejetté aussi par le vomissement, & qu'on mit dans de l'huile d'amandes douces, y vécut fort peu de tems (*t*). Tous ces vers étoient des vers ronds. Mais Coulet (*u*) a trouvé que les vers cucurbitains ne vivoient nulle part aussi long-tems que dans l'huile

(*s*) *Art. veterin. lib.* 1. *cap.* 44, 45.
(*t*) *Acta phys. med, nat. curios. vol. I. Observ.* 94. *pag.* 173.
(*u*) *De ascarid. & lumbrico lato*, *pag.* 31 & 33.

d'amandes douces, où ils reſtent vingt-quatre heures avant de mourir. Je ne me ſouviens pas qu'on ait fait de telles expériences ſur le tænia ſorti vivant & entier du corps humain, parce qu'il meurt communément bientôt après ſon expulſion. On peut voir chez le célebre Torti (*x*) pluſieurs expériences deſquelles il réſulte que des vers ronds ont vécu commodément pendant pluſieurs heures dans de l'huile & dans de l'eau miellée.

J'ai employé quelquefois le miel, ainſi que l'huile, en grande quantité, mais ſans pouvoir réuſſir à tuer le tænia. J'ai vu ſeulement, que comme ces matieres excitent ſouvent des nauſées & le vomiſſement, les malades rendoient quelquefois, par cette derniere voie, des vers ronds, de même que par les ſelles, lorſque le miel pris copieuſement ſuſcitoit, comme il arrive aſſez ſouvent, un cours de ventre. Cependant je n'oſerois encore faire un fond ſuffiſant ſur ces obſervations. Dans des occaſions où des aſcarides cauſoient une démangeaiſon inſupportable autour de l'anus, j'ai fait ſouvent injecter dans

(*x*) *Therapeut. ſpecial. ad fibres, &c. lib. V. cap. 6. pag. 510.*

cette partie de l'huile, du miel, & du mulſum ; mais ces remedes ont trompé mon attente.

(*Les ſels, &c.*) On ne peut guere douter que les ſels, particuliérement ceux qui ont beaucoup d'acrimonie, & ceux même qui en ont fort peu, pourvu qu'ils ſoient donnés à de fortes doſes, ne ſoient capables d'incommoder conſidérablement les vers. Mais de quelque eſpece que ſoient les ſels, on ne peut les donner qu'à une doſe fort modérée, de peur qu'ils ne mordent trop ſur les inteſtins ; mais à cette doſe on n'a pas droit d'en attendre de grands effets ; on peut en eſpérer davantage, lorſqu'ils ſont en même-tems purgatifs, auſſi les Médecins ont-ils recommandé de préférence les ſels de Sedlitz, d'Epſom, & autres ſemblables.

Pour expulſer les aſcarides qui ſéjournent dans le rectum, ou dans le vagin, Hippocrate (*y*) veut qu'on lave ces parties avec de la ſaumure.

Comme les vers ne paroiſſent ſe nourrir principalement que de chyle, il n'eſt guere poſſible, ce ſemble, d'employer, à titre de remedes, des matieres dont les vers ſe ſaiſiſſent, & qui

(*y*) *De mulier. morb. lib.* 2. *cap.* 60.

puiſſent leur nuire en paſſant dans le corps de ces animaux.

Lorſqu'on conſidere les principaux remedes qui ont été recommandés par des auteurs comme anthelmintiques, il paroît qu'ils peuvent être rangés commodément ſous trois claſſes différentes. La premiere comprend les ſubſtances inégales & pleines d'aſpérités. Lorſqu'on fait uſage de ces ſubſtances, il y a lieu d'eſpérer que le mouvement que leur imprime l'action périſtaltique des inteſtins, les mettront en état de détruire la tiſſure tendre & délicate de ces inſectes, ou du moins de les incommoder beaucoup, enſorte que, ou morts, ou conſidérablement affoiblis, ils ſeront enſuite chaſſés du corps avec moins de difficulté. La ſeconde claſſe eſt compoſée de matieres qui répandent dans toute l'étendue des premieres voies des exhalaiſons fortes & pénétrantes, dont on fait un uſage continuel & jamais interrompu. La troiſieme claſſe enfin des anthelmintiques embraſſe les remedes qui, ſans pouvoir agir ſur les vers par l'inégalité de leurs parties, ni par une odeur pénétrante & déſagréable, ont été déclarés bons par l'expérience & l'obſervation.

Il paroît que c'est à la premiere classe qu'on doit rapporter le remede que le célebre Méad (z) dit avoir trouvé extrêmement efficace par l'usage qu'il en a fait. Ce remede consiste en parties égales de raclure d'étain & de corail rouge, réduits en poudre très-fine, dont il donnoit une dragme deux fois par jour, incorporée sous forme de bol dans de la conserve de sommités d'absinthe marine. M. Alston (a) a donné aux personnes travaillées des vers une quantité beaucoup plus considérable d'étain pur. Il en donne deux onces aux adultes, auparavant mis en poudre, & passé par un tamis fin, mêlé ensuite avec huit onces de *mélasse* (b). Après avoir purgé le malade le jeudi avec une infusion de séné & la manne dans de l'eau de chiendent, pour désemplir les intestins, il fait prendre aux malades à jeun le vendredi matin, une once de la poudre dans quatre onces de mélasse; le samedi matin il leur en fait prendre une demi once avec deux onces du syrop ci-dessus, & autant le

(z) *Monit. & præcept. medic. cap.* 7. *sect.* 3. *pag.* 119.

(a) Essais & Observat. de Médec. Tome V. p. 105.

(b) C'est une sorte de syrop noir, & de très-vil prix, qui reste au fond des vaisseaux en forme de sédiment après la dépuration du sucre.

dimanche matin. Le lundi ils ſont de nouveau purgés avec la même médecine que ci-deſſus. M. Alſton aſſure qu'il a vu produire à ce remede des effets étonnans, & qui ont ſurpaſſé ſes eſpérances. Il appaiſe ſur le champ la douleur d'eſtomac, que cauſent quelquefois les vers, quoiqu'il ne les faſſe ſortir que quelques jours après. Lorſqu'on traite des enfans, on proportionne la doſe à l'âge.

Quoique la poudre d'étain puiſſe être nuiſible aux vers de pluſieurs manieres, M. Alſton croit que ſon efficacité dépend ſur-tout de ce que ſe gliſſant entr'eux & la tunique interne de l'eſtomac & des inteſtins, elle leur fait lâcher priſe, de maniere que les purgatifs peuvent les entraîner ſans peine avec les excrémens.

C'eſt encore peut-être de la même maniere qu'agit la limaille de fer, donnée tous les matins à la doſe d'une dragme pendant pluſieurs jours (*c*). Cependant comme le fer ſe diſſout aſſez facilement dans nos humeurs, & dans la boiſſon dont on uſe, il eſt fort vraiſemblable qu'il n'agit pas ſeulement d'une maniere méchanique, mais encore

(*c*) *Vandæveren, diſſertat. de verm. inteſtin. pag. 71.*

par sa vertu propre & médicinale. Nous reviendrons encore à ce point dans un moment.

Il est très-probable encore que c'est par sa vertu méchanique, c'est-à-dire à raison de son aspérité, qu'une petite plante marine appellée la *Coralline*, (laquelle, comme plusieurs autres, appartient peut-être au regne animal) s'est faite une réputation parmi les anthelmintiques. Gesner (*d*) prescrit la coralline pour tuer les vers, mais simplement broyée & non passée par le tamis. Il est aisé de voir qu'on pourroit faire usage dans la même vue de quantité d'autres poudres grossieres & inégales, qui n'auroient par elles-mêmes rien de dangereux.

La deuxieme classe des anthelmintiques est composée, comme nous l'avons dit, des remedes qui nuisent aux vers par une odeur forte & désagréable. L'ail qui répand par-tout une odeur de cette espece, insupportable à tous ceux qui n'y sont pas faits, tient le premier rang dans cette classe. D'ailleurs le corps s'y accoutume assez facilement, & on sçait que bien des gens usent de l'ail par délices, tandis que d'autres en

(*d*) *Epistol. medic. pag.* 91.

abhorent l'odeur. Horace, qui étoit du nombre de ces derniers, veut qu'on donne aux parricides de *l'ail*, *plus mortel*, dit-il, *que la ciguë*. Cependant comme il voyoit le peuple en manger impunément, il s'écrie dans son indignation, *ô entrailles de fer des paysans!* L'ail en effet a toujours fait les délices de ceux qui menent une vie dure & laborieuse. Il en coûta, au rapport d'Hérodote (*e*), dix-huit cens talens seulement pour l'ail, les oignons & les raiforts qu'on fournit aux ouvriers qui bâtirent les pyramides d'Egypte. L'odeur de l'ail est si forte & si pénétrante, qu'elle s'exhale dans ceux qui en font un usage journalier, par toute l'habitude extérieure du corps, jusqu'au bout des doigts. Bien plus, Loob (*f*) rapporte qu'un cataplasme d'ail & de mauve ayant été appliqué sur les lombes dans une ischurie, & la personne étant morte, l'ouverture du bas-ventre fit sentir sur le champ une odeur d'ail. On voit donc par ce fait, que les émanations de l'ail ont autant de facilité à s'introduire dans le corps par les veines absorbantes, qu'à pénétrer dans les ramifica-

(*e*) *Lib.* 2.

(*f*) *Of Curing fevers*, *pag.* 53.

tions les plus déliées des vaiſſeaux artériels. C'eſt cette qualité pénétrante de l'ail qui a fait dire à Galien (*g*), « pour moi » j'appelle ce mets la thériaque des pay» ſans; & ſi quelqu'un veut empêcher » un Thrace, un Gaulois, ou tout au» tre habitant des pays froids, d'en faire » uſage, il ne leur portera pas un pré» judice peu conſidérable ». Galien dit dans le même endroit (*h*), que l'ail diſſippe les vents; mais Hippocrate n'eſt pas de cet avis (*i*). On peut néanmoins les concilier ſi on ſe rappelle ce qu'on a dit au chapitre des *rots* & des *vents;* on y a fait voir que les carminatifs, ou les remedes qui chaſſent les vents, en produiſent auſſi dans le tems même qu'ils les diſſipent. La raiſon de cet effet, eſt qu'en irritant légerement les inteſtins par un doux ſtimulus aromatique, on détermine ces organes à ſe contracter en divers lieux, ce qui fait céder quelquefois un ſpaſme opiniâtrement fixé à une certaine portion du conduit inteſtinal; d'où s'enſuivent, lorſque cet obſtacle eſt levé, des borborigmes, ou grouillemens d'entrailles, & peu de tems

(*g*) *Method. medend. lib. 12. cap. 8.*
(*h*) *De victus rat. ſauvr. lib. 2. cap. 7.*
(*i*) *De infœcund. cap. 18.*

après une exploſion de vents par haut ou par bas.

L'ail peut donc être utile contre les vers, non-ſeulement par ſon odeur, qui le rend peut-être incommode à ces inſectes, mais encore en ce qu'en excitant les fibres des inteſtins à ſe contracter, il les force à lâcher priſe, & à ſe laiſſer entraîner avec moins de peine par les purgatifs. Cette action de l'ail fera ſon effet ſur-tout ſur ceux qui ne ſont pas accoutumés à en faire un uſage journalier. Si les malades avalent chaque jour une veine d'ail entiere, ou coupée par morceaux ſi elle eſt trop groſſe, il reſtera perpétuellement une odeur d'ail dans l'eſtomac & les inteſtins. Les bulbes d'ail confis dans le vinaigre, fourniſſent pour la table un aſſaiſonnement aſſez agréable, mais alors ils n'ont plus autant de force.

Hippocrate (*k*) recommande contre les aſcarides du vagin, des peſſaires anthelmintiques, & que la malade mange beaucoup d'ail, cuit ou crud, qui chaſſera, dit-il, ces inſectes ou les fera mourir.

On preſcrit encore pour les mêmes fins l'*aſſa fœtida*, beaucoup plus puant

(*k*) *De mulier. morb. lib. 2. cap. 60.*

que l'ail, sur-tout si on l'apporte récent d'Asie, & ayant encore une couleur de lait, tel que j'en ai vu quelquefois; car alors il exhale une odeur presqu'insupportable; aussi a-t-on soin lorsqu'on l'apporte, enfermé dans des petits sacs, aux vaisseaux qui doivent le porter en Europe, de suspendre ces petits sacs à l'air. Si on les enfermoit dans le vaisseau il n'y auroit personne qui pût en soutenir l'odeur. Sa fétidité diminue cependant insensiblement à mesure que cette drogue se desseche. Ce qui est singulier, c'est que malgré son extrême puanteur, *l'assa fœtida* fait les délices des tables en Asie. On le fait entrer dans les sauces à titre d'assaisonnement, ou on en frotte très-légerement son assiette. On peut consulter sur cela Kœmpfer dans ses *Aménités exotiques*. F. Hoffman composoit avec *l'assa fœtida*, la myrrhe, le safran & le mercure doux, son spécifique anthelmintique contre les vers sous forme de pilules (*l*).

C'est encore à la même classe qu'appartient la racine de valériane sauvage, que Fabius Columna (*m*) prétend être

(*l*) *Medec. rat. syst. Tom. III. sect. I. cap. 5.* § 32.

(*m*) *In phytobasano, pag.* 213–221. *& in ecphrasi plantar. pag* 210.

le véritable *phu* de Dioſcoride, & dont il a éprouvé l'efficacité ſur lui-même & ſur les autres, pour la guériſon de l'épilepſie, donné en poudre tous les matins à jeun, à la doſe d'une demi-dragme. M. Marchant (*n*) a eſſayé auſſi la vertu de cette racine contre l'épilepſie, & en a vu de très-bons effets; mais il remarque en même-tems qu'elle chaſſoit les vers du corps, & faiſoit ſuer fortement les malades. La valériane ſauvage eſt d'une odeur fort déſagréable, & comme elle agit principalement par les ſueurs, & rarement par les ſelles, il y a tout lieu de croire que c'eſt cette odeur qui la rend anthelmintique. Le célebre M. Storck (*o*), à qui on a obligation de tant de nouveaux remedes, a joint avec le plus heureux ſuccès la racine de valériane aux purgatifs & aux aromatiques pour expulſer les vers.

C'eſt par la même raiſon, ou par une autre ſemblable, qu'on recommande comme un excellent anthelmintique, le *caput mortuum* qui reſte après qu'on a tiré de la corne de cerf, au moyen d'une forte chaleur, tout ce qu'elle a de vola-

(*n*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Scienc. an. 1706. pag. 333.

(*o*) *Annus medicus ſecundus*, *pag.* 228. 286.

til. Ce réſidu eſt un charbon ſolide, friable, fétide & amer, chargé encore d'une huile groſſiere qui a la ténacité de la poix.

On doit peut-être encore rapporter ici le ſoufre, qui « avalé tout pur, » à des petites doſes, fréquemment ré- » pétées, purge d'abord admirablement » bien les premieres voies, & par la » ſuite aſſez fortement, ce qui guérit » efficacement certaines maladies cuta- » nées, *vermineuſes* & autres, produites » par le mercure ou par ſes prépara- » tions (*p*) ». J'ai ſouvent donné le ſoufre de cette maniere, & j'ai remarqué que quoique par lui-même il ſoit preſque ſans odeur, à moins qu'il ne s'échauffe par la trituration ou par le feu, il ne laiſſe pas, lorſqu'il ſe diſſout dans les premieres voies, ou par l'action des liqueurs digeſtives, ou par les alimens, de communiquer aux ſelles une odeur extraordinairement fétide. Seroit-ce par cette puanteur exceſſive que le ſoufre eſt ennemi des vers ?

Il eſt très-probable que le haſard, des obſervations ſoigneuſes, & divers eſſais prudemment conduits, nous feront découvrir encore pluſieurs autres anthel-

(*p*) *Boerh. Chem. Tom. II. pag.* 419.

mintiques. La grande utilité qui en réſulteroit, doit aiguillonner les Médecins, & les rendre infatigables dans leurs recherches.

Nous voici parvenus à la troiſieme claſſe des anthelmintiques, qui comprend les remedes qui ont été trouvés contraires aux vers, quoiqu'on n'y obſetve ni aſpérité de parties, ni odeur fort déſagréable.

Galien (*q*) dit en parlant de l'arbre de Perſe, (*de Perſicâ arbore*) « qu'il y » a dans ſes ſemences & dans ſes feuil» les, une amertume prédominante, » en telle ſorte que les feuilles étant » broyées, & appliquées ſur l'ombilic, » tuent les vers ». On voit par les Obſervations de M. Boulduc (*r*), que l'infuſion des fleurs & des feuilles tendres de cet arbre, eſt un purgatif doux & léger, & il la loue comme étant un excellent remede contre les vers des enfans. Nous dirons bien-tôt ce qu'on doit penſer des amers, & on verra dans le paragraphe ſuivant, que les légers purgatifs ſont preſque toujours inſuffiſans. Ainſi ce remede agit ſans doute

(*q*) *De ſimplic. remed. facult. lib. VII. n. 17.*

(*r*) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1714. Hiſt. pag. 49.

par une vertu propre & particuliere.

Galien (*s*) avance encore que la racine de fougere est fort utile; « car » elle tue, dit-il, le solitaire, si on en » prend quatre gros dans de l'eau miel- » lée ». M. Marchant (*t*) confirme le témoignage de Galien, en assurant qu'il prouve, par une infinité d'expériences, que la racine de fougere est un remede admirable & sûr, pour chasser toutes les especes de vers du corps humain. Il est probable que le remede connu sous le nom d'*Eau de fougere*, dont feu M. Andry avoit fait un secret, qu'il s'étoit réservé à lui & à son gendre Dionis, avoit pour base la racine de fougere. M. Andry en convient lui-même; mais il prétend que cette racine exigeoit une certaine préparation qui n'étoit connue que de lui seul (*u*).

Après la mort d'Andry, son gendre (*x*) voulut persuader au public que la racine de fougere étoit pour très-peu de chose dans son secret, & qu'il y entroit beaucoup d'autres ingrédiens. Mais

(*s*) *De simpl. remed. facult. lib. VIII. n. 39.*

(*t*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1701. pag. 285.

(*u*) Andry, sur la génération des vers, Tom. II. p. 531.

(*x*) Dissertation sur le tænia, pag. 46.

on sait bien qu'il n'y a pas grand fond à faire sur la bonne foi des marchands d'arcanes. Il est du devoir d'un homme d'honneur de préférer l'utilité générale du genre humain à son intérêt particulier. Mais l'insatiable soif de l'or permet rarement d'écouter cette maxime, & persuade trop souvent le contraire. Quant à moi, je ne me repentirai jamais d'avoir communiqué avec candeur à tout le monde ce que j'aurai trouvé d'utile dans ma pratique, & assurément cette conduite ne me laissera point de regret, lorsqu'il me faudra comparoître au tribunal du souverain Juge (*y*).

Peut-être y a-t-il plusieurs autres plantes qui ont la même vertu que la fougere. M. Barrere (*z*) assure que le scordium mis en poudre lui a souvent réussi dans les affections vermineuses. Au surplus, on peut voir dans Andry (*a*) & le Clerc (*b*) un ample catalogue de remedes anthelmintiques.

(*Les amers & les aromatiques*). Ces

(*y*) *Dum numina nobis*
Mors instans majora facit.
M. Storck est en cela un digne imitateur de M. le Baron de Van-Swiéten; qu'il est beau! qu'il est héroïque de n'avoir pas fait secret d'un remede contre le cancer!

(*z*) Observations Anatomiques, page 170.

(*a*) Tome II, page 609 & suivantes.

(*b*) *Histor. lumbric. lat. pag.* 408.

remedes ſont communément fort utiles pour fortifier les organes de la premiere digeſtion, & pour corriger la diſpoſition cacheſtique & leucophlegmatique qui favoriſe beaucoup les maladies vermineuſes (*Voy.* le §. 1362). Mais il n'eſt pas auſſi certain que l'amertume ſoit contraire aux vers, qu'on le ſuppoſe ordinairement.

Galien (*c*) a écrit à la vérité que les amers tuent les vers; après quoi il ajoute : « On peut faire périr les vers ronds » avec l'abſinthe ; mais le tænia & les » *aſcarides demandent des remedes plus* » *forts* ». On trouve néanmoins ſouvent dans le duodenum des vers, quoique la bile qui eſt une ſubſtance fort amere aille s'y dégorger par le conduit choledoque. On voit d'ailleurs par les expériences de Redi, que des vers, tant terreſtres qu'humains, ont vécu pendant long-tems dans des décoctions très-ameres, tandis qu'ils ont péri bien vîte dans de l'eau ſimple, adoucie avec du miel ou du ſucre. Bien plus, on a trouvé des vers, non ſeulement dans le foie où ſe prépare la bile, mais encore dans la véſicule du fiel même d'un mouton qui contenoit de la bile exceſſivement

(*c*) *Method. medend. lib. XIV. cap. ultim.*

amere, dans laquelle les vers nageoient paisiblement (*d*). Coulet (*e*) avoue : « Qu'il n'a trouvé aucun remede liqui- » de assez amer pour tuer les vers par » son amertume., & qu'au contraire il » a remarqué que ces liquides les ren- » doient plus vifs & plus forts ». Il ajoute cependant qu'ils n'ont pas vécu plus long-tems dans ces liqueurs ameres que dans l'eau pure. Des vers ronds tirés des intestins d'un veau qu'on avoit tué, ont vécu environ neuf heures dans de la bile de bœuf. D'autres vers de la même espece vécurent si long-tems dans des infusions d'aloës, de coloquinte & de quinquina, que le célébre Torti ennuyé d'attendre, les en tira pour les plonger dans de l'esprit-de-vin où ils périrent sur le champ. Le suc d'ail délayé dans un peu d'eau ne parut faire sur eux aucune impression. Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir que les amers aromatiques ne tuent pas aussi facilement les vers que se le persuadent bien de gens.

(*Les mercuriels*). Comme le vif-argent incorporé dans de la graisse a été reconnu excellent pour faire périr les

(*d*) *Leclerc, Histor. lumbric. lat. pag.* 94.
(*e*) *Tractat. de ascarid & lumbric. lato pag.* 32, 33.

insectes cutanés, on a pensé qu'il seroit également utile pour tuer les vers des intestins. Il est des Médecins qui, suivant le conseil de Brassavole, font avaler aux enfans, dans la vûe de faire mourir les vers, quelques grains de mercure crud; & Kan-Boerhaave (*f*) assure que cette pratique a très-bien réussi. On peut cependant douter avec fondement si une aussi petite dose de mercure peut être suffisante pour tuer les vers; car il ne seroit nullement sûr à cet âge tendre d'en répéter les doses, quoique très-légeres. Bien plus, il ne paroît pas qu'il soit encore certain que l'argent-vif soit aussi ennemi des vers qu'on l'a prétendu; un très-habile Médecin, Naturaliste, M. Scopoli (*g*), dit n'avoir jamais observé une plus grande quantité de vers ronds, que chez ceux qui font leur séjour dans le voisinage des mines de mercure. Il n'y a, dit cet Auteur, ni âge, ni sexe qui en garantisse en ces endroits-là; cependant ces personnes vivent dans un air chargé d'exhalaisons mercurielles que l'action du feu fait élever, & ces exhalaisons pernicieuses leur causent souvent bien des maux.

(*f*) *Dissertat. de argent. vivo*, *pag.* 24.
(*g*) *De Hydrargiro idriensi*, *pag.* 155.

D'ailleurs, l'argent-vif avalé par la bouche, même en grande quantité, sort pour l'ordinaire en très-peu de tems par le fondement.

D'autres ont pensé que l'eau dans laquelle on a fait bouillir, ou même simplement digérer du mercure, devenoit un excellent anthelmintique; & ils ne craignent pas d'assurer que cette eau, si on la fait boire, tue à coup sûr les vers des intestins. Van-Helmont (*h*) assure « qu'un peu de cette boisson innocente » fait périr généralement tous les vers, » tant des intestins que d'ailleurs, & » ceux mêmes qui s'engendrent dans les » ulceres, si on les lave avec cette eau » mercurielle ». Delà plusieurs ont pensé que l'eau se chargeoit de quelques parties de mercure; & c'est l'opinion du célebre Frédéric Hoffman (*i*), qui s'est expliqué en ces termes : « Bien plus, » l'eau commune seule, à raison du sel » universel & d'une extrême subtilité » qui réside dans ses pores, & à l'aide » d'une longue ébullition, détache des » parties du vif argent; aussi les pra-

(*h*) *In fine capituli* sextuplex digestio alimenti humani, *pag. 180.*

(*i*) *Med. rat. & systém. Tom. II. part. 2. cap. 6. §. 4. pag. 29, 262.*

» ticiens connoissent-ils l'utilité de cette » décoction contre le virus vénérien & » la vermine ». Dionis (k) va même jusqu'à assurer qu'il a vu des malades attaqués d'un tremblement universel de tous leurs membres, après un long usage de l'eau mercurielle, ainsi qu'il arrive si souvent à ceux qui usent imprudemment du mercure, ou qui demeurent long-tems exposés à ses exhalaisons, comme on l'observe si communément chez les doreurs. Heister (l) raconte que des pigeons ont été guéris des vers, en buvant d'une eau où l'on avoit mis de l'argent-vif.

On lit dans le second volume des Mémoires de l'Académie de Bologne (m), des expériences qu'on a faites pour découvrir si le mercure par l'infusion, la digestion, ou même l'ébullition, communiquoit quelque chose à l'eau. Le résultat de ces expériences est qu'il ne s'en sépare absolument rien. Mais comme les eaux dont on se sert communément pour la boisson, & pour les autres usages de la vie, sont rarement pures, & exemptes de toute espece de sel, & qu'en outre

(k) Dissertation sur le tænia, p. 45 & suivantes.

(l) *Wahrnehm, n. 200. pag. 351, 352.*

(m) *Institut. Bonn. Tom. II. part. 1. pag. 118. part. 2. pag. 117.*

nous

nous sçavons aujourd'hui que non-seulement les acides, mais les alkalis & les sels neutres dissolvent le vif argent, il ne seroit pas bien surprenant que ce minéral communiquât quelque chose à de telles eaux; mais il paroît en même-tems que l'eau absolument pure & purgée de toute partie hétérogene, n'a aucune sorte d'action sur le mercure. Van-Helmont (*n*) est entiérement de cet avis, quoiqu'il assure que le vif argent communique à l'eau une qualité anthelmintique, si on l'y tient en digestion, & plus encore si on l'y fait bouillir. « Cette » eau, dit Van-Helmont, bien qu'elle » ne tire pas la moindre chose du mer- » cure, & qu'elle ne puisse pas le con- » vertir en sa nature, ne laisse pas de » participer à ses propriétés, faisant pé- » rir, lorsqu'on la prend en boisson, » généralement tous les vers, & même » les ascarides, quoiqu'ils résident dans » des endroits où cette eau ne parvient » jamais, étant promptement entraînée » toute entiere par les urines, &c.... » ainsi une once seule de vif argent peut » communiquer sa vertu anthelmintique » à des milliers de mesures d'eau, sans

(*n*) *In Capitulo :* In verbis, herbis, & lapidibus est magna virtus, *pag.* 459.

» rien perdre de fon poids & de fes » qualités, &c.... car cela fe fait fans » diminution, mutation, déchet, ou al- » tération quelconques du mercure ». Après cela Van-Helmont infifte encore fur ce fujet, & s'y arrête affez long-tems.

Nous devons convenir qu'il eft des remedes qui, fans rien perdre fenfiblement de leur poids, impregnent les liquides dans lefquels on les met à infufer d'une vertu médicinale, qui porte un trouble fingulier dans toute l'économie animale. Le verre & le régule d'antimoine font dans ce cas. Si on les fait infufer dans le vin, ils n'y fouffrent aucune altération fenfible dans leur poids; le goût, l'odeur & la couleur du vin, reftent les mêmes; & cependant deux onces de vin émétique données à l'homme le plus robufte & le plus fain, portent le trouble dans tout fon corps, & l'évacuent par haut & par bas.

Il eft donc clair que les fubftances métalliques, par l'infufion ou l'ébullition, peuvent communiquer des vertus admirables aux liqueurs dont on fe fert pour cela. Mais il n'y a que des obfervations attentives & répétées qui

puiſſent nous apprendre ce que nous pouvons eſpérer de l'eau mercurielle contre les vers.

Quant aux préparations du mercure, on verra dans le paragraphe ſuivant qu'elles ſont excellentes pour chaſſer ces inſectes.

(*Les acides.*) On ne ſçauroit douter que les acides violens & corroſifs ne ſoient nuiſibles aux vers; mais on ſent bien que l'eſtomac & les inteſtins ne pourroient pas en ſoutenir l'action, à moins qu'ils ne fuſſent affoiblis par l'addition d'une quantité d'eau conſidérable; & on comprend que dans ce dernier cas leur action ſur les vers en ſeroit auſſi plus foible. On a, dit-on, obſervé que le vinaigre rendoit les vers de l'homme plus forts & plus agiles, tandis qu'il tuoit promptement les vers de terre (*o*). Mais comme on ne juge que les vers humains ſont ranimés par le vinaigre que par les grands mouvemens qu'ils ſe donnent lorſqu'on les arroſe de cette liqueur, on pourroit, ce ſemble, en conclure avec plus de vraiſemblance qu'ils ſont plutôt incommodés que fortifiés par le vinaigre; l'agitation continuelle où on les voit,

(*o*) *Therapeut. ſpecial. febr. lib. V. cap. 6. pag.* 512.

ſembleroit en fournir la preuve. Torti (*p*) a pareillement obſervé que les vers de terre périſſent ſur le champ, ſi on les plonge dans le vinaigre. Mais un ver rond de veau vécut ſix heures dans cette liqueur. Il paroît cependant que le vinaigre eſt ennemi des vers. Peut-être que l'agitation qu'il leur cauſe fait lâcher priſe à ces animaux, & que ne tenant plus alors aux inteſtins, ils ſont plus faciles à évacuer. Amatus (*q*) décrit une poudre contre les vers, à laquelle il attribue de grandes propriétés. Elle eſt compoſée de la corraline, du dictam blanc, de la biſtorte & de la tormentille (*r*). On met tout cela en poudre, on l'arroſe avec du vinaigre très-fort, & on le fait ſécher à l'ombre. La doſe de cette poudre eſt d'une dragme à trois, ſelon l'état des forces & du mal. Il eſt très-connu en chymie qu'après l'exſication, ce qui reſte du vinaigre eſt ſa partie acide, auſſi concentrée qu'il eſt poſſible. Boerhaave (*s*) prenoit du ſafran, de l'aloès & de la

(*p*) *Ibid. pag.* 510.

(*q*) *Curat. medicin. Cent. III. Curat.* XCVII. *pag.* 354.

(*r*) *Recipe, corrallinæ, ſem. ſantonicæ, ana partes duas; dictamni albi, biſtortæ, tormentillæ, ana partem unam.*

(*s*) *Chem. tom.* 2. *proceſſ.* LXXXI. *pag.* 277.

myrrhe ; il mettoit ces matieres dans une retorte élevée, & y verſoit enſuite vingt fois plus d'un vinaigre très-fort, tiré, par la diſtillation, d'un vin vigoureux ; il faiſoit bouillir ce mélange pendant douze heures, après quoi il le couloit, & ſéparoit le vinaigre, chargé de la vertu des ingrédiens, d'avec le réſidu ou le marc. Il verſoit enſuite ſur ce réſidu la moitié de la quantité du vinaigre ci-deſſus, & le faiſoit bouillir de la même façon. Il diſtilloit enſuite à un feu doux ces deux teintures mêlées enſemble, & les épaiſſiſſoit juſqu'à la diminution d'un tiers ; enſorte que ce qui reſtoit étoit un acide fort concentré, imprégné de la vertu des drogues qu'on avoit mêlées au vinaigre. Boerhaave (*t*) recommandoit ce remede « dans tous les cas de pourriture dans les premieres voies, de » bile fétide, de pituite épaiſſe, de » *vers*, & dans les maladies ſans nombre qui naiſſent de ces quatre cauſes ; » & qui ont leur ſiege dans l'eſtomac » & les inteſtins ». La doſe eſt d'une dragme juſqu'à trois, dans du mulſum, de l'hydromel, ou un petit vin doux, le matin à jeun, & douze heures au

(*t*) *Ibid. pag.* 278.

moins après le dernier repas. Je ſçai que ce remede a ſouvent produit de très-bons effets.

(*Le vitriol verd, ou bleu.*) On a déja dit dans ce paragraphe que la limaille de fer avoit été trouvée utile contre les vers, par l'inégalité & l'aſpérité de ſes parties. On ſçait que le fer ſe diſſout avec aſſez de facilité dans nos humeurs, & perſonne n'ignore que la limaille eſt extrêmement avantageuſe aux filles qui ont les pâles couleurs, plus efficace même, ſelon Boerhaave (*u*), que toutes les autres préparations de fer qui coûtent tant de peine. Si on diſſout cette limaille dans de l'huile de vitriol, délayée dans l'eau, il en réſultera ce qu'on appelle le vitriol de *Mars ;* dont une dragme fondue dans une livre d'eau pure, bue à jeun & ſe promenant enſuite tout doucement, « ouvre, relâche, » purge, excite les urines, *tue les vers* » *& les chaſſe.* Il teint les matieres fé» cales en noir, & les rend ſemblables » à de l'argile. Il fortifie, en outre, les » fibres, & par-là il guérit un grand » nombre de maladies d'eſpeces très-dif» férentes (*x*) ». On donne ce remede

(*u*) *Ibid. proceſſ.* CLXII. *pag.* 440.
(*x*) *Boerh. Chem. tom.* 2. *pag.* 439.

à une dragme aux adultes, mais à une moindre dose aux enfans. Il excite des nausées dans quelques sujets. Cependant, en général, on n'a pas de peine à le supporter. On peut masquer avec quelque syrop le goût très-désagréable du vitriol de Mars. Comme ce remede teint les matiéres fécales en noir, si on en continue l'usage pendant trois à quatre jours de suite, tout le trajet du canal intestinal s'impregnera d'une saveur de vitriol, ainsi que tous les liquides qu'on avale en boisson, & tous ceux qui séparés par différens organes de sécrétion, se portent dans la cavité des intestins. Le vitriol de Mars tue assez sûrement & promptement les vers contenus dans l'estomac, & peu de tems après ils sont ordinairement expulsés par le vomissement. On a quelquefois observé qu'après l'usage de la limaille de fer, les vers qui sortoient du corps avoient une couleur ferrugineuse. Le fer dissous dans un acide végétal, donne un remede plus doux, mais cependant efficace, selon Boerhaave (y).

(*Ou bleu.*) Il faut beaucoup plus de circonspection, lorsqu'il s'agit des remedes qu'on tire du cuivre. Le vitriol de

(y) *Ibidem processſ.* CLXVII. *pag.* 441.

Mars préparé avec un acide très-puiſſant, l'huile de vitriol, peut être donné avec ſûreté, & même à une doſe aſſez conſidérable, comme on vient de le dire tout à l'heure. Mais le cuivre diſſous dans un acide végétal, qui eſt beaucoup plus doux, exige les plus grandes précautions, & à peine peut-on ſans danger le donner intérieurement. On n'ignore pas quels maux affreux s'en ſont enſuivis, lorſqu'on a malheureuſement apprêté des alimens dans des vaiſſeaux infectés de verd-de-gris. Je ſçais que du vin excellent, & nullement fraudé, qu'on tenoit enfermé dans une bouteille d'argent, a donné lieu à des ſymptomes terribles; or ces ſymptomes ne dépendoient pas certainement de l'argent, mais du cuivre qui ſe trouve toujours pour quelque choſe dans la vaiſſelle d'argent. Et en effet lorſqu'on voulut chercher la cauſe de ces déſordres, on découvrit que l'intérieur de la bouteille étoit recouvert de verd-de-gris.

Cependant le cuivre diſſous dans les acides fournit un poiſon efficace contre les inſectes. « Si on délaye, dit » Boerhaave (z), un peu de la diſſolu-

(z) *Ibidem. proceſſ. cxc. pag. 477.*

» tion de cuivre par l'eau forte dans une » très-grande quantité d'eau, elle dé- » truit promptement les poux, les pu- » ces & les morpions ». J'ai vû des vers, qui par leur séjour dans les sinus frontaux, produisoient des douleurs cruelles, & des vertiges les plus fâcheux, être tués & expulsés par un seul grain de vitriol bleu, dissous dans une once d'eau, qu'on faisoit renifler au malade.

Le cuivre dissous par un sel alkali volatil, ou par un sel neutre, a une action plus douce. Delà vient qu'on a recommandé la *teinture bleue*, qui se prépare avec l'eau-mere saturée du sel ammoniac & la limaille de cuivre, comme un anti-épileptique pour les enfans; or, on sçait assez que l'épilepsie chez les enfans dépend très-souvent des vers; & Boerhaave dit en termes exprès que quelques gouttes de cette teinture font périr ces insectes (*a*). Cet illustre auteur remarque encore que certaines eaux distillées ne sont anthelmintiques que parce qu'elles tiennent du cuivre en dis-

(*a*) *Guttulæ pauculæ, in hydromille datæ jejunis, levi motu, alvi subductione, nauseâ inductâ, mirè mutant pigros, tenellos stomachos; hoc excitant, aquas, pituitas, educunt,* vermes occidunt. *Boerh. Chem. process.* CLXXXIX. *pag.* 476.

ſolution (*b*) ; en décrivant avec ſon exactitude ordinaire la façon dont on procede à la préparation des eaux diſtillées des plantes odoriférantes, il obſerve que ce qui s'éleve le premier eſt une eau blanche, épaiſſe, odorante, ſapide, écumeuſe & trouble, qu'on garde pour l'uſage médicinal. Si on continue la diſtillation, ce qui vient après eſt une eau très-limpide, ténue, n'ayant ni l'odeur, ni le goût naturel de la plante, mais preſque acide. Or, s'il arrive que la ſurface concave de l'alembic de cuivre ne ſoit pas exactement verniſſée partout, alors cette derniere eau mord ſur le cuivre au point quelquefois d'en devenir verte, & elle fait l'office d'un émétique violent, & même d'un poiſon, ſur ceux qui en font malheureuſement uſage, ſur-tout chez les ſujets foibles & les enfans, produiſent par haut & par bas des évacuations exceſſives, accompagnées d'affreuſes tranchées. Cette eau eſt alors anthelmintique, mais elle ne doit cette qualité qu'au cuivre qu'elle tient en diſſolution. Les expériences de Torti (*c*) prouvent que ce métal eſt très-ennemi

(*b*) *Ibidem. proceſſ. XV. pag.* 72.
(*c*) *Therapeut. ſpecial. feb. lib. V. cap. VI. p.* 510. 512.

des vers. Ce Médecin a observé que les verds ronds qu'on plongeoit dans une infusion de verd-de-gris, faisoient sur le champ de grands mouvemens & des contorsions. Ils s'agitoient beaucoup moins dans les autres liqueurs. Ils ne laissoient pas cependant de vivre assez long-tems dans cette infusion de verd-de-gris. Mais l'agitation que les vers s'y donnent, est néanmoins si violente, que l'Auteur dont nous parlons y avoit souvent recours, comme à une pierre de touche, pour s'assurer, lorsqu'il en étoit en doute, (il n'est pas toujours facile de connoître ce qu'il en est) si les vers étoient morts ou vivans; car s'ils n'étoient pas tout à fait morts, ils donnoient sur le champ signe de vie par quelque mouvement.

Vandœveren (*d*) dit avoir vû des effets admirables de l'esprit vulgaire de genievre, dont le peuple en Hollande fait souvent de grands abus. Ce succès lui a fait soupçonner que cet esprit est doué d'une vertu particuliere contre les vers. Pour le préparer on distille l'eau-de-vie de froment avec les baies de genievre, dont la partie odorante s'unissant avec les parties spiritueuses de cette eau, compose ce qu'on appelle *l'esprit*

(*d*) *Dissertat. de vermis intestin. pag.* 69.

de genievre. Mais la vertu anthelmintique de cet esprit ne paroît pas dépendre du genievre. Les expériences de Torti (*e*) ont appris que les vers ronds du veau périssent sur le champ dans l'esprit-de-vin; ceux de terre périssent dans le moment pour peu qu'on les touche seulement avec cet esprit. Ainsi il semble que l'esprit de froment agit plus fortement & plutôt sur les vers, que la partie aromatique du genievre. Les faits que nous venons d'exposer ont fait tirer à Torti (*f*) les conclusions suivantes : « Puisque les vers de l'une & de l'autre espece périssent le plus promptement dans l'esprit-de-vin, ensuite dans le vinaigre, & après dans le vin, il paroît qu'on peut en inférer qu'il réside dans le vin, & dans les autres liqueurs qu'on en retire, mais particuliérement dans sa partie spiritueuse, certaine propriété ennemie des vers, qui les engourdit, les enivre, & enfin les fait mourir. Il arrive quelque chose d'approchant aux poules à qui on fait manger des grains imbus d'eau-de-vie; car il est très-connu qu'elles tombent à terre où elles restent comme mortes

(*e*) *Vide locum modò citatum.*
(*f*) *Ibid. pag.* 512.

» pendant quelque tems ». Vandœveren (*g*) croyoit que l'esprit de genievre portoit son action sur la pituite intestinale, qu'on regarde comme le nid des vers; mais il paroît plutôt attaquer les vers mêmes. Cela semble confirmé d'ailleurs, par une observation qu'on lit dans Baglivi (*h*), au sujet d'une constitution presque épidémique de fievres putrides & malignes qui regnerent dans l'Ombrie (*i*) la derniere année du siecle passé. Tous les malades rendoient une grande quantité de vers ronds, « & ces » vers, sortis vivans du corps, périssoient sur le champ dans le vin. Ils » vivoient au contraire plusieurs heures, » & même pendant plusieurs jours, dans » l'huile, l'eau sucrée, l'esprit-de-vin, » le vinaigre & le suc de limon; & il est » à remarquer que presque tous les malades qui burent du vin, rechapperent ». Je sçai que le vin, & sur-tout le petit lait vineux (*k*), bu en grande quantité, a fait du bien dans la fievre vermineuse des camps. Si de pareils vers se trouvent dans l'estomac, il n'est

(*g*) *Ibid.*
(*h*) *Oper. omn. pag.* 699.
(*i*) *Massæ tudertinorum in Umbria.*
(*k*) *Serum lactis vinosum.*

pas douteux qu'ils ne ſoient d'abord affectés par les boiſſons vineuſes.

Au reſte, on a vu dans les expériences de Torti que les vers ronds du veau périſſoient le plus vîte dans l'eſprit-de-vin, enſuite dans le vinaigre, & plus tard dans le vin. Il paroît donc ſurprenant que les vers ronds de l'homme ayent pû vivre des heures, & même des jours entiers dans l'eſprit-de-vin & le vinaigre. A quoi attribuer cette différence? eſt-ce au défaut d'exactitude de l'expérience? ou eſt-ce que les vers ronds de l'homme & du veau ne ſeroient pas de même nature?

Quoi qu'il en ſoit, comme l'eſtomac des enfans du premier âge ne ſçauroit ſupporter, ſans danger, une quantité de vin, ou d'eſprit-de-vin conſidérable, on voit aiſément qu'on ne peut faire quelque fond ſur ces liqueurs que pour les adultes.

Il réſulte des expériences de Coulet (*l*), que les vers humains peuvent ſoutenir une chaleur très-conſidérable; mais qu'ils ſont tués dans l'inſtant par la glace, & par l'eau extrêmement froide, quoique non encore congelée. Beaucoup de perſonnes ſont leurs délices de

(*l*) *De aſcarid. & lumbrico lato*, *pag.* 3.

la glace, & par l'habitude leur eſtomac paroît s'en accommoder. Il ſera cependant toujours dangereux de remplir tout à coup l'eſtomac d'une eau exceſſivement froide. Cette eau d'ailleurs peut bien incommoder les vers qui ſe trouvent dans le ventricule; mais comme il n'eſt pas douteux qu'elle ne quitte cette grande froideur avant de paſſer dans les inteſtins, elle ne pourra pas nuire aux vers qui s'y rencontrent. Quelques-uns ont conſeillé d'injecter l'eau froide en lavement; mais on ſçait aſſez que les lavemens ne peuvent parvenir dans les inteſtins grêles; la valvule du colon s'y oppoſe. Peut-être que ſi on appliquoit de la glace au fondement, on feroit périr les aſcarides qui ſe tiennent à l'extrémité de l'inteſtin rectum, où ils cauſent quelquefois des démangeaiſons inſupportables. Mais on ne doit pas trop compter ſur cet effet, & il eſt bien à craindre que ces vers, qui ſont très-agiles, dès qu'ils ſentiront la premiere impreſſion du froid, ne ſe retirent bien vîte dans des endroits où ils n'en recevront pas l'atteinte.

Il y a au chiffre correſpondant de la matiere médicale pluſieurs formules de remedes dont on a coutume de ſe ſervir

pour tuer les vers, ſur-tout chez les enfans, & on pourra facilement ſur leur modele en compoſer de ſemblables. Le haſard, ou l'induſtrie des Médecins, nous découvriront peut-être un jour des anthelmintiques plus efficaces encore que ceux que nous connoiſſons, & qui pourront tuer les vers, ſans faire des impreſſions fâcheuſes ſur l'eſtomac & les inteſtins; car nous n'avons point encore de remedes ſur leſquels nous puiſſions entiérement compter pour faire périr ces inſectes. Le célebre Homberg (*m*) avoit vû un jeune homme, ſe portant bien d'ailleurs, qui pendant quatre ou cinq ans rendit chaque jour par l'anus une grande quantité de vers, longs de cinq à ſix pouces, il avoit auſſi rendu une ou deux fois une portion du tænia longue d'une aune & demie, ce qui rend vraiſemblable que les autres vers qu'il avoit rendus juſqu'alors, étoient des vers cucurbitains. Ce jeune homme s'abſtenoit de tout ce qui eſt acide, de la ſalade, des fruits d'été, & il avoit d'ailleurs mis en uſage tous les anthelmintiques connus ſans en retirer aucune utilité.

(*m*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1707. Hiſt. pag. 9.

Tous les Médecins qui voyent des malades, ont eu ſouvent, je penſe, le chagrin de faire des efforts infructueux pour tuer les vers; les purgatifs, ou ſeuls, ou mêlés aux anthelmintiques, leur ont ſouvent mieux réuſſi en expulſant par les ſelles ces animaux morts ou vivans; & c'eſt de quoi il va être queſtion dans le paragraphe qui ſuit.

§. 1372.

On chaſſe les vers, vifs ou morts, par des purgatifs amers, par des médicamens phlegmagogues & mercuriels.

LES purgatifs ont toujours tenu un rang diſtingué parmi les anthelmintiques, parce qu'il importe fort peu que les vers ſortent vivans ou morts, pourvû qu'ils ſoient chaſſés du corps ſans faire courir aucun riſque au malade. Si par les remedes dont on a donné l'énumération au paragraphe précédent, on a pû tuer les vers, ou du moins les affoiblir au point qu'ils ne puiſſent pas s'attacher fortement aux parois des inteſtins, ils

ſe laiſſeront enſuite entraîner plus facilement par les purgatifs.

C'eſt de ces remedes qu'Hippocrate s'eſt ſervi pour chaſſer le tænia. « Si, dit-» il, on traite un malade qui ait le ver » plat, & qu'après l'avoir bien préparé, » on lui donne quelque médicament » pour l'en délivrer, le ver ſe met quel-» quefois en rond, & ſort tout en pelo-» ton, après quoi le malade recouvre la » ſanté (*n*) ». Il ajoute enſuite que ſi une partie du ver engagée dans le rectum, & longue de deux ou trois coudées, ou même davantage, vient à ſe rompre, le ſujet ne guérit point; le ver, à la vérité, ne donne pendant long-tems aucun ſigne de ſa préſence, mais il ne laiſſe pas dans la ſuite de prendre de l'accroiſſement. Tout cela ſe rapporte très-exactement avec les obſervations des modernes : car toutes les fois que le tænia ſort entier, il eſt toujours roulé en peloton, & on y remarque conſtamment une extrémité plus déliée que l'autre, & terminée par un petit globule : c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le *fil* du tænia. M. Andry (*o*) a fait repréſenter ce ver ramaſſé ainſi en peloton.

(*n*) *Hipp. de Morbis, lib. IV. cap.* 25.
(*o*) De la Génération des vers, pag. 33.

Au reste, tous ceux qui sont un peu versés dans la lecture d'Hippocrate, sçavent assez que les mots grecs (*p*) dont il se sert dans le passage que nous venons de rapporter, ne signifient pas généralement toute espece de médicamens ou de remedes, mais spécialement les purgatifs. On sçait encore que les purgatifs des anciens étoient fort violens; car ils faisoient un fréquent usage de l'hellébore, de la graine de cuide, de l'élatérium, &c. C'est ainsi qu'Hippocrate (*q*) avoue que *Scamandre*, qui mourut dans les convulsions le huitieme jour après la premiere attaque qu'il en avoit eue, auroit pû soutenir son mal plus long-tems, si on ne lui avoit donné un purgatif puissant qui évacuoit la bile toute pure. On lit encore d'autres exemples pareils dans Hippocrate (*r*), particuliérement au sujet d'une femme, qui ayant pris un bolus pour concevoir, fut saisie d'une douleur de ventre & de tranchées; elle devint enflée, & vomissoit le sang, quoique ce ne fût pas en une quantité fort considérable; enfin elle se trouva si mal qu'on la crut morte pendant cinq fois, &

(*p*) Φάρμακον & Φαρμακεύειν.
(*q*) *Epidem. lib. V. text.* x.
(*r*) *Ibid. text.* XXV. & *seq.*

qu'on fut obligé pour la faire revenir, de lui jetter trente cruches d'eau froide sur le corps; elle se tira cependant d'affaire.

On n'aura pas de peine à croire que le tænia ne pouvoit pas résister à d'aussi terribles secousses. Aussi les Anciens usoient-ils de grandes précautions avant de donner des purgatifs. « Il faut, dit » Hippocrate (*s*), rendre *meables* les » corps qu'on veut purger »; sur quoi on peut consulter ce que nous avons dit ailleurs (*t*). Delà vient que le même Auteur, lorsqu'il conseille de travailler à l'expulsion du tænia, veut qu'on prépare convenablement le malade, avant de lui donner un violent purgatif. Or, cette préparation consistoit en bains, en une nourriture douce & relâchante, & au repos, &c. pour ceux à qui on vouloit faire prendre l'hellébore.

Un jeune homme attaqué d'une gonorrhée virulente, avoit l'orifice de l'uretre couvert de verrues vénériennes. M'ayant demandé mon avis, je lui prescrivis un purgatif fort, composé avec le turbith minéral, la scammonée, & la résine de jalap. Il fut puissamment purgé par ce remede; la gonorrhée s'arrêta,

(*s*) Aphor. IX. sect. II.
(*t*) Aphor. de Boerh. §. 605. n°. 13.

& les verrues s'étant flétries, tomberent d'elles-mêmes peu de jours après. Mais ce jeune homme me montra en même-tems un tænia entier avec son *fil*, que la force du purgatif lui avoit fait rendre. Le jeune homme n'ignoroit pas qu'il portoit un tænia; mais uniquement occupé alors de sa maladie vénérienne, il ne m'en avoit rien dit. Il m'avoua qu'il avoit pris inutilement plusieurs anthelmintiques. J'ai encore essayé dans quelques autres occasions le même remede avec succès. Comme il porte un trouble considérable dans le corps, je ne l'ai fait prendre que deux fois dans un mois, & rarement l'ai-je employé une troisieme, sans que le ver ne soit sorti tout entier.

Si on mêle avec *l'hydragogue argenté* de Boyle ou d'Angelus Sala, bien préparé, à la dose de deux grains, six grains de sucre blanc, qu'on les réduise en poudre très-fine dans un mortier de verre, & qu'ensuite on en forme des pilules, en incorporant cette poudre avec dix grains de farine de froment réduite en pâte; si on fait avaler ces pilules à jeun à un adulte, en lui faisant boire par dessus quatre onces d'eau miellée chaude, le malade sera purgé par bas, & ce re-

mede, dit l'illustre Boerhaave dans sa Chymie (*u*), « tue les vers, les tænia & » les ascarides; mais on doit bien pren- » dre garde de trop insister sur son usage, » & être très-réservé sur la dose : car il » irrite toujours beaucoup, & affoiblit » considérablement l'estomac sur-tout; » on remédie à ce dernier inconvénient » par l'extrait de genievre ».

Le célebre M. Boulduc (*x*) ayant éprouvé les effets de la *gratiole*, qui est comptée parmi les hydragogues les plus puissans, & qui purge violemment par haut & par bas, lorsqu'on la prend en substance ou en infusion, a trouvé que cette plante possédoit à un haut degré la vertu anthelmintique, particuliérement si on la fait infuser dans du lait récemment trait, ce qui en rend l'action plus douce. On fait en Amérique, avec le *spigelia linnæi*, une décoction si venimeuse, que les François qui sont dans ce pays-là ont donné à cette plante le nom de la *Brainvilliers*, fameuse empoisonneuse du siecle passé; elle évacue fortement par haut & par bas, & chasse à coup sûr les vers. Et comme les mala-

(*u*) *Tom. II. process. CLXXXIII. pag.* 467. 468.
(*x*) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, ann. 1705. pag. 186.

dies vermineuſes ſont extrêmement fréquentes en Amérique, on fait de cette décoction un ſyrop, pour avoir toujours prêt au beſoin, & dans tous les tems de l'année, un remede efficace contre les vers. C'eſt ce que je tiens d'un témoin digne de foi. Mais un Auteur Anglois (*y*) qui a publié à Londres, en 1756, l'Hiſtoire civile & naturelle de la Jamaïque, en reconnoiſſant la plante dont nous parlons pour un anthelmintique aſſuré, ajoute qu'elle excite le ſommeil, comme l'opium, & qu'on doit, après ſon uſage, preſcrire un léger purgatif avec le ſené, la manne, & la rhubarbe, &c.

Au reſte, il eſt aſſez clair que tous ces remedes violens, dont il vient d'être fait mention, ne doivent être employés qu'avec les plus grandes précautions, & qu'ils peuvent à peine jamais trouver place chez de tendres enfans. Mais on a des purgatifs plus doux, qui ne laiſſent pas cependant d'être aſſez efficaces. Le jalap, par exemple, ce purgatif ſi connu, & dont le peuple fait un ſi fréquent uſage, eſt de ce nombre. « Le haſard d'abord, mais

(*y*) *Civil and natural Hiſtory of Jamaica in three parts, in-folio, London, 1756. pag. 156.*

» ensuite plusieurs expériences m'ont » appris, dit Wepfer (z), que le jalap » l'emporte sur presque tous les purga- » tifs pour chasser le tænia ». On trouva, à la vérité, des signes d'inflammation dans l'estomac & les intestins d'un chien de six mois à qui l'on fit avaler vingt grains de résine de jalap, & qu'on disséqua ensuite tout vivant (*a*). Mais cet inconvénient est moins à craindre de la poudre de jalap, à laquelle je donne volontiers la préférence sur la résine; cette derniere, par sa grande ténacité, s'attachant facilement aux parois de l'estomac & des intestins, d'où résultent très-souvent de violentes tranchées & des superpurgations. Comme on choisit pour l'usage de la résine de jalap qui a beaucoup de stries résineuses, j'ai soin, par plus grande précaution, d'en faire long-tems broyer la poudre dans un mortier de verre, avec égale partie de sucre sec & bien dépuré. On châtre par-là la ténacité résineuse, qu'on a principalement à craindre. Une femme de quarante ans, vers le tems de ses regles, rendoit ordinairement des vers cucurbitains, d'une extrême agilité. Elle

(z) *Cicut. aquat. Histor. & noxæ, cap. 15.*
(a) *Ibid. cap. 15. pag. 222.*

avoit

avoit rendu, en outre, depuis plus de deux ans par les selles, quelques aunes d'un tænia, ensorte qu'il ne pouvoit y avoir des doutes sur la présence de ce ver dans les intestins. J'essayai, pour l'en délivrer, les anthelmintiques les plus vantés. Elle usa pendant long-tems d'une dissolution de cuivre dans la saumure du sel ammoniac; mais le tout sans aucun effet. Les pieds, les jambes, les cuisses, & enfin le ventre, commencerent à lui enfler. Comme cette malade étoit foible & languissante, je lui donnai seulement demi-dragme de poudre de jalap, que j'avois fait long-tems triturer avec du sucre; & peu de tems après elle rendit par le fondement un tænia long de près de six aunes, vivant & fort agile; elle mourut néanmoins à la suite d'une hydropisie qui se forma lentement.

On s'est quelquefois bien trouvé de remplir pendant plusieurs jours tout le trajet du canal intestinal d'exhalaisons fétides, qu'on a crues être ennemies des vers, & dont nous avons déja parlé au paragraphe précédent. C'est ainsi, par exemple, qu'il m'est arrivé de faire avaler pendant trois à quatre jours quelques grains d'assa fétida, trois à quatre fois dans la journée. Je donnois ensuite

un purgatif assez fort, ayant cependant toujours égard à l'âge & aux forces, & cette pratique m'a ordinairement réussi.

D'autres ont mieux aimé mêler les anthelmintiques aux purgatifs, afin que les premiers parcourussent plus vîte toute l'étendue du conduit intestinal. J'ai vû quelquefois un heureux succès de cette méthode, qui est appuyée d'ailleurs sur plusieurs observations (*b*). M. de Lille (*c*) assure que l'extrait d'ellébore noir, joint au vitriol de mars, ne lui a jamais manqué dans des occasions où l'on avoit inutilement employé tous les anthelmintiques les plus connus. M. Storck (*d*) donne aussi avec un heureux succès un remede composé avec le sel polychrête, le jalap, la valérianne, de chaque une dragme; quatre onces d'oxymel scillitique, demi-once d'écorce de Vinter, & deux livres d'un vin généreux. Il en fait prendre aux adultes une once quatre fois par jour, & une dragme ou deux aux enfans. On trouve réuni dans ce remede des choses qui atténuent la pituite, laquelle sert de nid

(*b*) *Act. phys. med. nat. Curios. vol. IX. Observ. XIV, pag. 41.*
(*c*) *De palpitat. cord. pag. 255.*
(*d*) *Ann. Medic. secund. pag. 228 & 286.*

aux vers, d'autres qui ſont directement ennemies de ces inſectes, & enfin la racine de jalap qui évacue par les ſelles.

Par tout ce que nous avons dit juſqu'ici, il paroît que dans les maladies vermineuſes on fonde la principale eſpérance de la cure ſur les remedes évacuans; & en effet, lorſqu'on examine ceux qui ont été propoſés à titre de ſecrets, mais dont l'expérience a ſouvent conſtaté la vertu, on trouve que ce ſont des remedes qui portent un trouble aſſez conſidérable dans le corps, & l'évacuent par haut & par bas.

C'eſt à cette claſſe que ſemble ſe rapporter le remede de M. Herrenſchwands, dont on ignore encore la compoſition. Ce Médecin aſſure l'avoir donné pendant vingt-trois fois, & toujours avec un égal ſuccès, à des ſujets de différens âges, ſexes & tempéramens, & même aux plus délicats (*e*).

Pluſieurs Médecins ont confirmé dans la ſuite par leurs obſervations tout ce qu'avance M. Herrenſchwands, & lui-même a bien voulu me le confirmer par les lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet. Il m'ajoute que ſur

(*e*) Bibliotheque raiſonnée, tom. XXXIII. Octob. Novemb. Décemb. pag. 281.

deux cens malades qu'il a traités par ſon ſpécifique, il s'en eſt trouvé ſeulement huit ou neuf qui n'ont pas été guéris, après quoi il continue en ces termes : « Tous les malades que j'ai ainſi » délivrés du tænia, étoient des Suiſſes » des environs de Geneve, Neufchâtel, » Berne & Morat ; & depuis deux ans » & demi que je donne ce ſpécifique, » perſonne n'eſt retourné vers moi ſe » plaignant encore de ce ver. J'ai cependant appris qu'en Hollande il étoit re» venu après l'uſage du remede, qui » purge fortement par haut & par bas. » J'ai vû par deux fois deux tænia ren» dus par un ſeul malade, qu'ils avoient » cruellement tourmenté. Pluſieurs au» tres ont rendu en même tems des vers » ronds & des aſcarides. Je conſerve » chez moi un colon de chien, où l'on » voit dans l'eſpace d'un écu d'Allema» gne, deux tænia entiers, & trois fila» mens encore, qui tiennent par autant » de points, diſtincts les uns des autres, » à la tunique veloutée de cet inteſtin ».

M. Bonnet, ſi célebre dans l'Hiſtoire Naturelle, & dans pluſieurs autres ſciences, nous a donné quelques détails ſur le remede de M. Herrenſchwands, dans un beau Mémoire ſur le tænia, préſenté

à l'Académie Royale des Sciences, & publié dans le premier volume des Correſpondans de cette illuſtre Compagnie (*f*).

Vandœveren (*g*) dit tenir de M. Herrenſchwands lui-même, « que ſon ſpécifique ne convient pas contre cette » eſpece de tænia, qui, pendant ſon ſéjour dans les inteſtins, laiſſe échapper » par l'anus des portions ſemblables à » des graines de courges, qui ſe détachent de ſon corps; cette ſorte de tænia ne pouvant que très-rarement être » expulſée; mais que l'autre eſpece de » ce ver, c'eſt-à-dire celle à anneaux » courts, qui ne fournit par les ſelles » aucunes portions en forme de graines » de courges, eſt toujours conſtamment chaſſée par ſon remede ». Après cela M. Vandœveren confirme par ſes obſervations que ce remede n'eſt pas auſſi doux & auſſi bénin qu'on pourroit le croire; mais qu'il excite ſouvent de grands troubles dans le corps. On trouve à ce chiffre de la matiere médicale diverſes formules de purgatifs pour les enfans.

(*f*) Voyez *l'Appendix* qui eſt à la fin de cet Ouvrage.
(*g*) *Diſſertat. de verm. inteſtin. pag.* 73, 74.

§. 1373.

Les lavemens, les ſuppoſitoires, & les onguens extérieurement appliqués, ſont auſſi très-efficaces dans ces cas.

Nous avons parlé au paragraphe 1370 de l'uſage extérieur des onguens.

On eſt en coutume de compoſer les ſuppoſitoires dont il s'agit ici avec des amers, & autres matieres qu'on croit être particuliérement ennemies des aſcarides. Mais comme ces vers ſont extraordinairement mobiles, comme on l'a déja remarqué, ils ſe retirent très-vite en un autre endroit, lorſqu'ils trouvent vers l'extrémité du rectum quelque choſe qui leur déplaît. Les ſuppoſitoires en irritant cet inteſtin par leur maſſe, ou leur ſtimulus, excitent le ventre à ſe décharger. Les lavemens ne parviennent pas aux inteſtins grêles, ainſi ils ne peuvent nuire qu'aux vers contenus dans les gros. Les clyſteres ont pourtant cet avantage, qu'on peut donner ſous cette forme, aux enfans difficiles à gouverner, des purgatifs, qui, moyennant qu'on en triple la

dose, produiront le même effet que s'ils étoient pris par la bouche.

Les Médecins ont eu encore une autre vue en prescrivant les lavemens; ç'a été de faire changer de place aux vers. Ils faisoient prendre en conséquence des amers par la bouche, tandis qu'en même tems ils faisoient injecter du lait par le fondement, dans l'espérance que les vers fuyant l'amertume, & alléchés par l'odeur du lait, abandonneroient l'estomac & les intestins grêles pour passer dans les gros, où il seroit ensuite plus facile de les faire périr par des lavemens anthelmintiques, ou de les chasser promptement par des purgatifs.

Duret (*h*) a prétendu que le seul changement de lieu, devoit nécessairement faire périr les vers, attendu que ces animaux vivent du chyle, & qu'il ne s'en trouve point, selon lui, dans les gros intestins. « C'est pour cela, dit-il, que » les habiles Médecins prescrivent des » potions ameres, où ils font entrer sur- » tout le scordium; ils font en même » tems injecter du lait par le bas, afin » que les vers mis en fuite d'un côté, » & attirés de l'autre, abandonnent le » jejunum, & descendent dans le colon

(*h*) *In coac. Hippoc. pag.* 274.

» où il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſub-
» ſiſter un ſeul inſtant; car tout ce qui
» vit & ſe meut, ſe conſerve dans un
» lieu convenable, & a uſé d'une nour-
» riture analogue à ſa nature ». Il eſt certain néanmoins que la matiere fécale n'eſt pas encore entiérement dépouillée du chyle dans les gros inteſtins, l'Anatomie ayant découvert des vaiſſeaux lactés, qui pompent cette liqueur juſqu'à l'extrémité du rectum. Mais en outre, par tout ce que nous avons dit juſqu'ici, il paroît que les amers ne ſont pas auſſi contraires aux vers qu'on le penſe communément; & de plus, on a trouvé des vers vivans dans les gros inteſtins, non-ſeulement des vers ronds & des aſcarides, mais des tænia mêmes, comme on l'a vu au précédent paragraphe.

Au reſte, il y a dans la matiere médicale pluſieurs formules de clyſteres & de ſuppoſitoires anthelmintiques, & il n'eſt pas bien difficile d'en compoſer d'autres de même vertu, d'après celles-là.

§. 1374.

Quand les dents, ſur-tout les in-

cisives, commencent à percer, la tension, la piqûre, le déchirement des gencives, produisent l'inflammation, la tumeur, la gangrene, des convulsions, une diarrhée verte, la salivation, la fievre, la mort.

Il est constant, par les observations d'Eustache (*i*), que quand ou ouvre après la mort l'une & l'autre mâchoires des enfans nouveaux-nés, on y voit très-sensiblement les dents, dont une partie est ossifiée, tandis que le reste n'est encore qu'une simple mucosité. Chacune de ces dents est exactement enfermée dans son alvéole, d'où elle sort dans la suite. Si on les en tire adroitement, ce qui se présente à la vue est un interstice très-mince & à peine osseux; cette lame artistement enlevée, on trouve par-dessous tout autant d'autres dents, à peine muqueuses, & considérablement plus petites que les premieres, au-dessous desquelles elles sont placées dans des loges particulieres. Ces dernieres dents sortent environ vers les sept ans, plutôt

(*i*) *Tract. de Dentibus.*

ou plus tard, après que les dents de lait sont tombées. L'inspection anatomique démontre donc que les secondes dents, qui paroissent vers la septieme année, ne sont jointes en aucune façon aux dents de lait, & ne peuvent pas même se toucher, puisqu'elles sont mutuellement séparées les unes des autres par une cloison osseuse, à travers laquelle la seconde dent est obligée de se faire jour lorsqu'elle vient à percer.

On voit par-là le peu de fondement de ceux qui font naître la seconde dent de la racine de la premiere (*k*), qu'on suppose avoir resté dans l'alvéole. Le célebre Albinus (*l*) a trouvé les premieres & les secondes dents, non-seulement dans les nouveaux-nés, mais encore dans les embryons, avec cette différence pourtant qu'elles n'étoient pas encore séparées par un interstice osseux. J'ai eu quelquefois occasion de remarquer la même chose chez les enfans nés avant terme.

On observe une grande diversité dans l'éruption des dents. On dit communément que la dentition commence vers le

(*k*) *B. S. Albin. Acad. annotat. lib.* 2. *pag.* 3 & *suiv.*

(*l*) *Ibid. pag.* 9.

septieme mois; mais il arrive quelquefois, & j'en ai été moi-même témoin, que les enfans apportent en naissant une ou deux dents. J'ai même vû dans un fœtus abortif de cinq mois, deux incisives de la mâchoire qui se montroient déja manifestement; & au contraire chez une jeune fille très-saine, vigoureuse & potelée, la premiere dent ne parut que le dix-neuvieme mois; les autres suivirent pourtant d'assez près, & presque sans aucune sorte d'incommodité. Chez les enfans foibles & malades, la dentition commence encore quelquefois plus tard. Ainsi l'on voit que la nature n'a pas prescrit de terme fixe à l'éruption des premieres dents: & on observe que celle des secondes est encore plus tardive de beaucoup. Van-Helmont (*m*) a vû « les dents se renouveller, même » avec les douleurs ordinaires à la dentition chez les enfans, dans un vieillard » & une vieille de soixante-trois ans, » qui les avoient perdues depuis long-» tems. Cependant, observe Van-Hel-» mont, cette éruption si tardive des » dents n'indiquoit pas chez eux une » longue vie, car ils moururent l'un & » l'autre dans la même année ». On lit

(*m*) *In Capitulo, arcana Paracelsi, pag.* 626.

dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (*n*), qu'il sortit à un Charpentier âgé de 86 ans, quatre dents, sçavoir deux incisives & deux canines. J'ai vû moi-même une femme de 86 ans accomplis pousser deux dents molaires. Elle mourut deux ans après. Mais n'est-ce pas une chose admirable que les germes des dents puissent rester si long-tems cachés dans les mâchoires, pour sortir ensuite à un âge si avancé ?

Moschion (*o*) a donc bien raison d'établir qu'en général la dentition commence au septieme mois, mais qu'elle ne se fait pas uniformément dans tous les enfans.

Naturellement les dents sortent du bord alvéolaire de l'une & de l'autre mâchoire ; mais quelquefois elles se dévient. J'ai vû une molaire qui sortit du milieu de la voûte palatine. Ruisch (*p*) avoit dans son Cabinet une mâchoire supérieure où l'on voyoit cette même singularité. On lit chez l'illustre Albinus (*q*) plusieurs exemples de déviations des dents.

Les dents incisives sortent ordinaire-

(*n*) Année, 1730. Hist. pag. n2.
(*o*) *Spach. Gynæc. pag.* 20. *n.* 227.
(*p*) *Mus. anatom. pag.* 177.
(*q*) *Academic. annotat. lib. I. cap.* XIII. *pag.* 52.

ment les premieres ; mais avant qu'elles aient toutes percé, il ſort communément une ou deux molaires; les quatre canines ſuivent enſuite, mais quelquefois après un intervalle de tems aſſez conſidérable. On dit que dans une des îles de l'Amérique ſeptentrionale, appellée l'île des chiens, les habitans ont les huit dents inciſives planes, & ſemblables aux dents molaires. Il ſeroit curieux de ſçavoir ſi chez ces Inſulaires, les inciſives ſortent les premieres, comme chez nous, leur éruption ne devant pas être moins difficile que celle des molaires mêmes.

Quand les dents qui ſont cachées dans leurs alvéoles, ſont ſur le point de ſortir, elles commencent, tant les premieres, que celles qui ne paroiſſent que vers la ſeptieme année, à prendre de l'accroiſſement; leur volume augmente, & lorſqu'elles ſont prêtes à percer elles ſe couvrent de l'émail, dont la dureté, égale à celle du diamant, les met en état de remplir les fonctions auxquelles la nature les a deſtinées. Comment cela ſe fait-il ? Je crois que nous l'ignorons encore. Qui eſt-ce, en effet, qui pourra expliquer d'une maniere claire & ſatisfaiſante, d'où vient que la premiere

dent commence à croître, à s'élever, & s'ouvre enfin une voie à travers la gencive, tandis que la seconde, placée au-dessous, demeure tranquille, & ne se montre enfin qu'après sept ans? nous voyons le fait évidemment, mais le moyen nous est entiérement inconnu.

Les germes des dents sont renfermés dans les alvéoles de chaque mâchoire; & l'ouverture ou l'entrée de chaque alvéole est couverte d'une membrane assez dense & coriasse, qu'il faut que la dent perce, & qu'elle déchire même pour se faire jour. M. Hérissant (*r*) qui a fait des recherches très-curieuses sur la nature des dents, & dont on connoît l'exactitude, a vû après l'éruption de la dent, les lambeaux déchirés de cette membrane: ces lambeaux se desséchent & tombent dans la suite.

On voit donc qu'il faut une assez grande force de la part de la dent pour rompre une telle membrane. M. de la Sone (*s*), à qui nous devons de très-belles observations sur l'organisation des os & des dents, pense qu'après que la partie supérieure de la dent a pris de la

(*r*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1754.

(*s*) *Ibid.* année 1752.

dureté, l'inférieure, qui eſt encore muqueuſe, continuant de végéter, & ne pouvant ſurmonter l'obſtacle que lui oppoſe la partie ſupérieure déja oſſifiée, fait effort du côté d'en bas, où la réſiſtance eſt moindre, & il croit que c'eſt par ce méchaniſme que ſe forment les racines des dents; ces racines ſe prolongeant par-deſſous rencontrent la cloiſon oſſeuſe qui ſépare la premiere dent de la ſeconde, ce qui les empêche de deſcendre davantage; mais la même force continuant d'agir, & la cloiſon oſſeuſe leur ſervant de point d'appui, elles allongent la dent, qui ne pouvant céder que par la partie ſupérieure, s'éleve, déchire inſenſiblement la membrane qui couvre l'alvéole, & ſe montre au-dehors. Cette explication eſt aſſurément fort ingénieuſe; mais elle ne paroît pas répondre à la difficulté que j'ai propoſée, puiſqu'on ne voit pas pourquoi la végétation commence à agir avec tant de force ſur la premiere dent, tandis qu'elle reſte ſi long-tems inerte & oiſive dans la ſeconde, qui en eſt ſi près.

En outre, j'ai examiné pluſieurs dents de lait, qu'on avoit tirées de leurs alvéoles lorſqu'elles commençoient à vaciller, & je ne leur ai trouvé aucun vé-

ftige de racine. De très-habiles Dentiftes ont vû la même chofe avec furprife. Pour rendre raifon de ce fait, ils ont dit que la feconde dent, lorfqu'elle s'éleve, frotte contre les racines de la premiere, & les réduit en une poudre fi fine, qu'elle fe diffipe & s'évanouit entiérement par fon extrême fubtilité, car perfonne ne l'a jamais trouvée. Mais peut-on fuppofer avec quelque vraifemblance que l'action lente & graduée de la feconde dent, lorfqu'elle commence à s'élever, foit capable de mettre en poudre les racines de la premiere? M. Bourdet (*t*), très-diftingué dans cette partie de la Chirurgie, affure que les premieres dents, avant qu'elles s'ébranlent, ont des racines tout auffi fortes & auffi dures, qu'on en remarque dans les fecondes. En réfutant le fentiment de Bunon, qui croyoit que l'attrition ou le frottement de la feconde dent contre les racines de la premiere les détruifoit, il en appelle à ce qu'on obferve dans les cadavres des jeunes gens, où les fecondes dents ont déja commencé à s'offifier, tandis que les premieres dents, ou les dents de lait, ne font pas encore tom-

(*t*) Recherches & Obfervations fur l'art du Dentifte, §. 5, pag. 51.

bées, *ſoit qu'elles tiennent encore fortement*, ou qu'elles commencent plus ou moins à vaciller. On voit que quand la ſeconde dent pouſſe en haut, elle reſte enfermée dans ſa membrane juſqu'à ce qu'elle ſoit ſur le point de percer. Cette membrane eſt donc interpoſée entre cette ſeconde dent, qui fait effort pour ſortir, & les racines de la premiere ; & on obſerve, de plus, que ces racines ont déja diſparu avant que les ſecondes dents puſſent les toucher. De plus, la diſtance entre la premiere & la ſeconde dent eſt extrêmement petite. De tout cela M. Bourdet conclut que la racine des dents de lait ſe détruit par une toute autre cauſe que celle qu'aſſigne M. Bunon, & cette cauſe, ſelon lui, eſt une certaine liqueur fort âcre, qui ſe ſépare dans les parties circonvoiſines, & qui conſume les racines des dents de lait.

J'avoue, pour moi, qu'il me paroît infiniment plus probable que les dents de lait n'ont point de racines ; & c'eſt le ſentiment de l'illuſtre Albinus (*u*). En ouvrant les mâchoires d'enfans morts

(*u*) *Cùm dentis*, dit ce grand Anatomiſte, *naturam dentes induunt, teſta quædam primùm oritur, forma folliculi patuli. Eaque ad corpus dentis pertinet, radice nondum inchoatâ. Albinus annot. Acad. lib. 2. cap. 2. p. 16.*

peu de tems après la naiſſance, & de fœtus abortifs, j'ai ſouvent obſervé qu'il n'y avoit aucune trace de racines dans les dents de lait. Cela eſt très-bien repréſenté dans les tables d'Albinus (*x*), où l'on voit en même tems comment les racines ſortent ſucceſſivement du corps de la dent. Il eſt donc prouvé que les dents de lait ont été trouvées ſans racines, & qu'on ne leur en voit pas lorſqu'elles tombent. Or, pourra-t-on ſe perſuader que les dents aient eu d'abord des racines, & que ces racines ſe détruiſent dans la ſuite avant leur chûte, tandis qu'on n'a jamais pû aſſigner une raiſon plauſible de cette prétendue deſtruction ? On a vû évidemment par ce qu'on a déja dit, que ce ne ſçauroit être l'effet du frottement de la ſeconde dent contre les racines de la premiere ; & à l'égard de la liqueur rongeante qu'on appelle ici au ſecours, combien cela n'eſt-il pas précaire & haſardé !

Cependant les obſervations ſemblent prouver que ſi les dents de lait ne tombent pas dans le tems où elles devroient le faire, ou qu'on ne les enleve pas quand elles vacillent, elles deviennent enfin capables de jetter des racines, au

(*x*) *Ibid. tab.* 2.

moyen desquelles elles demeurent souvent fixes dans leurs alvéoles pendant toute la vie.

J'ai très-souvent examiné avec beaucoup d'attention des dents de lait, ou tombées d'elles-mêmes, ou enlevées par le Chirurgien; & j'ai observé que la circonférence inférieure du corps de la dent n'étoit pas égale par-tout, mais hérissée çà & là de petites éminences osseuses, quelquefois assez longues & pointues. Ces avances ou saillies osseuses étoient beaucoup plus considérables dans les dents qui avoient resté plus long-tems dans leurs alvéoles; & elles répondoient par leur concavité (*y*) à la convexité de la dent placée dessous, ensorte qu'il étoit clair qu'elles avoient sçu se détourner de l'obstacle qu'elles avoient trouvé en leur chemin, pour s'enfoncer plus profondément. M. Bourdet (*z*) a observé exactement les mêmes choses, quoiqu'il fût dans une opinion contraire.

Ce Chirurgien fut appellé pour une fille de seize ans, chez qui une dent canine avoit percé depuis six semaines, au

(*y*) *Et concavitate sua respondentes suppositi dentis convexæ superficiei.*

(*z*) Recherches & Observations sur l'Art du Dentiste, pag. 52, 53.

haut de la gencive de la mâchoire ſupérieure. La dent de lait qui y répondoit avoit gardé ſa place; mais comme elle branloit beaucoup, on l'emporta, & on y vit quelques veſtiges de racines, conſiſtans en certains points ou aſpérités qui en rendoient le contour inférieur inégal; ſur quoi une femme qui étoit préſente crut fermement que la dent s'étoit rompue, & que la racine en étoit reſtée dans l'alvéole. M. Bourdet avoue qu'il eut toutes les peines du monde à perſuader le contraire. En outre, j'ai vû aſſez ſouvent qu'une dent de lait, trop preſſée par les deux dents voiſines, ne vacilloit pas dans le tems où elle auroit dû naturellement tomber, & reſtoit en place, tandis que la ſeconde dent, forcée de ſe dévier, perçoit la mâchoire pardevant ou parderriere cette premiere dent. Il réſultoit quelquefois delà une difformité qui obligeoit d'extraire la dent de lait, laquelle tenoit déja fortement dans ſon alvéole; or, j'ai remarqué que cette dent avoit des racines. On peut donc conclure avec fondement que les dents de lait peuvent pouſſer des racines en bas. Car ſi, ſelon l'opinion de pluſieurs, on ſuppoſoit que les racines des dents dont nous venons de parler,

eussent été détruites dans le tems où elles auroient dû tomber, il est clair qu'elles auroient dû repousser de nouveau, puisqu'on leur en a trouvé après l'extraction ; or cela est-il soutenable ? Il est donc beaucoup plus vraisemblable que les dents de lait n'ont naturellement point de racines, lorsqu'elles tombent d'elles-mêmes ; mais qu'elles en poussent cependant quand elles restent plus long-tems en place ; & qu'à l'égard des inégalités qu'on remarque au rebord inférieur de ces dents tombées d'elles-mêmes, ou qu'on a enlevées parce qu'elles étoient vacillantes, elles ne sont autre chose que les premiers vestiges des racines qui commençoient à pousser, & nullement les restes de ces racines qu'on supposeroit avoir existé auparavant, & que le frottement auroit détruites, comme certains l'ont prétendu.

Quoique l'éruption des dents soit une opération naturelle, & que dans beaucoup d'enfans elle se fasse sans grande difficulté, il est cependant vrai que chez quelques-uns elle est accompagnée de symptomes très-graves, qu'on attribue même quelquefois à d'autres maladies ; bien qu'ils ne dépendent uniquement que de la dentition. C'est pour cela que

Sydenham (*a*) avertit les Médecins qui voient des enfans malades dans les tems d'épidémies, d'examiner avec le plus grand ſoin ſi la fievre doit être rapportée à la conſtitution épidémique, ou aux dents : « car on ſçait bien que les dou- » leurs de la dentition donnent ſouvent » la fievre aux enfans ; mais il eſt quel- » quefois aſſez difficile de la diſtinguer » des autres eſpeces de fievres », dit ce grand Médecin. Il eſt donc néceſſaire que nous recherchions quels ſont les ſignes qui indiquent que la dentition eſt prête à ſe faire, ou qu'elle a déjà commencé.

Quant au tems de l'éruption des dents, nous avons déja dit qu'il eſt aſſez peu réglé ; ainſi ce ſigne ne ſeroit pas par lui-même d'une grande conſéquence, s'il ne nous excitoit à redoubler d'attention vers le ſeptieme mois, où communément les dents commencent à ſortir.

Hippocrate (*b*) en parlant des maladies des enfans dit, « que celles qui pro- » viennent de la dentition, ſont la dé- » mangeaiſon des gencives, la fievre, » les convulſions, la diarrhée, particu- » liérement ſi ce ſont les canines qui

(*a*) *Schedul. Monit. de Nov. Febr. ingreſſ. pag.* 674.
(*b*) *Aphor. XXV. Sect.* 3.

» percent chez des enfans gros, & qui
» ont le ventre peu libre ».

Le premier indice de la dentition commençante que j'ai pû observer, est celui-ci. L'arcade alvéolaire de la mâchoire supérieure, qui est formée par les petites lames convergentes des alvéoles, commence à devenir plus large, ces lames s'écartent insensiblement les unes des autres, pour faire place à la dent qui doit sortir ; & il paroît que cet écartement est produit par les efforts gradués que la dent même fait pour percer. Il est à présumer que les enfans ressentent pendant ce tems une démangeaison intérieure qui part de la substance même des mâchoires ; car on les voit se frotter continuellement le visage, & sur-tout le nez & le menton, quoiqu'on n'apperçoive encore aux gencives, & à la membrane qui recouvre les alvéoles, ni rougeur, ni tension. En outre, les enfans sont moins tranquilles pendant la nuit, & plus inquiets qu'à l'ordinaire, ce qui n'est pourtant pas d'un méchant augure ; car nous lisons dans Hippocrate (c), « que les enfans qui, pendant la
» pousse des dents, continuent à se bien

(c) *Lib. de Dentitione, text. IX.*

» porter, & dorment d'un profond sommeil, sont menacés de convulsions ».

Harris (*d*) distingue deux tems dans la dentition ; l'un pendant lequel la dent fait les premiers efforts pour sortir, & c'est alors que paroissent les différens symptomes dont nous venons de parler. L'auteur remarque fort à propos que « ce » premier tems est indiqué par un cercle » blanc qui se fait appercevoir à la partie extérieure & supérieure de la gencive, sans que cette derniere soit tuméfiée ». Les choses restent souvent dans cet état pendant quelques semaines, avant que le second tems de la dentition commence ; dans celui-ci « le » volume de la dent étant considérablement augmenté, tuméfie toujours la » gencive, y cause une grande inflammation, & fait de continuels efforts » pour s'ouvrir un passage ». Ceci ne doit s'entendre cependant que de la dentition difficile ; car souvent elle est fort peu laborieuse, & dans ce dernier cas les symptomes sont si légers, que la dent se fait jour avant que les personnes qui soignent l'enfant s'en soient apperçues. Aux symptomes ci-dessus, il

(*d*) Maladies aiguës des Enfans, pag. 115 de la traduction de M. Devaux, Chirurgien de Paris.

faut

faut ajouter un écoulement abondant de ſalive, qui eſt fort commun; la toux eſt auſſi quelquefois de la partie. Les narines dégouttent & les joues rougiſſent, l'irritation occaſionnée par les efforts redoublés de la dent, déterminant à la tête une plus grande quantité d'humeurs, comme le confirment pluſieurs autres ſymptomes qu'on trouve raſſemblés dans les Auteurs qui ont écrit ſur les Maladies des Enfans.

Voici comme s'exprime Moſchion (*e*) à ce ſujet: « les gencives démangent, les » joues ſont chaudes, & les muſcles du » cou douloureux (*f*); il ſort fréquem» ment de la bouche ou des oreilles, une » humeur ſanguinolente ». On lit encore dans Ætius (*g*) ce qui ſuit touchant la pouſſe des dents: « vers le ſeptieme mois » elles commencent à ſortir, & dans les » efforts qu'elles font pour cela, elles » ouvrent & ſéparent douloureuſement » la gencive, comme pourroit le faire » un coin qui agiroit de la même façon; » d'où réſulte un ſentiment de piquûre » très-vif, & une irritation violente, » qui portent l'inflammation dans les

(*e*) *Apud ſpach. Cynæc. pag.* 10. *n.* 118.
(*f*) Il y a dans le latin: *dolor nervorum in cervice.*
(*g*) *Lib.* IV. *cap.* 9. *pag.* 68.

» gencives, les mâchoires & les muscles (*h*) du voisinage, inflammation » ordinairement suivie de la fievre. Il » survient après cela une démangeaison » dans le conduit auditif, & les oreilles » se remplissent d'humeurs. Quelques » enfans sont saisis d'une opthalmie, le » sang même leur coule des angles des » yeux ; la plûpart ont le ventre dérangé à cause de l'irritation (*i*) de l'estomac, & du relâchement des autres » parties de l'abdomen ».

Comme tous ces fâcheux symptomes dépendent uniquement de la tension, de la piquûre & du déchirement sanglant des gencives, qui sont d'un sentiment très-exquis, il est clair qu'ils sont particuliérement à craindre dans la pousse des dents canines, ces dents ayant une pointe obtuse & un volume assez considérable. Les incisives, qui ont la forme d'un coin tranchant, divisent avec moins de peine la membrane des gencives. Et à l'égard des molaires, quoiqu'elles ayent plus de surface que les canines, & quatre especes de pointes, la pousse en est plus supportable, parce que ces pointes ou avances osseuses ne

(*h*) Il y a dans le latin : *& tendinum.*
(*i*) Le latin porte : *ob stomachi inflammationem.*

ſortent pas toutes à la fois, mais ſucceſſivement & l'une après l'autre. On comprend que la violence ſeule de la douleur peut donner des convulſions aux enfans, dont les nerfs ſont ſi ſuſceptibles d'irritation; auſſi avons-nous compté ailleurs (*k*) parmi les cauſes de l'épilepſie, la pouſſe des dents, en remarquant en même-tems, d'après Hippocrate, que tous les enfans à qui cet état cauſe des convulſions, ne périſſent pas, mais qu'au contraire il en réchappe beaucoup, ainſi que les obſervations journalieres le confirment. Si la tumeur & la chaleur des gencives ſont à un très-haut degré, cela indique une inflammation très-violente, qui ſe termine quelquefois aſſez promptement par la gangrene, ſurtout s'il y a beaucoup d'acrimonie dans les humeurs (*l*). Lorſqu'une fois la gangrene eſt déclarée, la pourriture s'empare bien vîte des parties affectées, & bien-tôt elle gagne les endroits circonvoiſins, à moins qu'on n'en arrête le progrès, en touchant ſouvent le lieu gangrené avec un pinceau trempé dans

(*k*) Aphor. de Boerh. §. 1075. n. 4.

(*l*) Voyez dans les Aphoriſmes de Chirurgie, dont on a donné une traduction françoiſe à Paris, le traité de la Gangrene.

un mêlange d'esprit de sel marin & de miel rosat. J'ai vû quelquefois chez des enfans du peuple qu'on avoit entiérement négligés, une portion de l'os maxillaire tomber, conjointement avec les alvéoles & les dents qui y tenoient encore, ensorte que ces pauvres enfans restoient ensuite édentés toute leur vie dans la partie de la mâchoire que la carie avoit détruite.

La diarrhée verte est suspecte dans le tems de la dentition. Nous avons dit ci-devant que quand les enfans ont des acides dans les premieres voies, les matieres fécales se teignent de cette couleur; ainsi la présence des acides dans l'estomac & les intestins, peut donner lieu à une diarrhée de cette espece, indépendamment de la dentition; mais lorsque la matiere des selles, qui est naturellement jaune chez les enfans, prend tout à coup une couleur verte, les Médecins expérimentés craignent alors qu'il ne survienne des convulsions, ce changement de couleur leur faisant conclure que le *sensorium commune*, & tout le systême des nerfs sont troublés. Si on fait tourner subitement & violemment en rond un homme en santé, il sera saisi de vertige, & pour peu que cela continue,

il ſe laiſſera tomber à terre, & rendra par le vomiſſement une bile érugineuſe. C'eſt pour cela encore qu'en traitant ailleurs (*m*) des plaies de la tête, nous avons rangé parmi les ſignes de mauvais augure le vomiſſement bilieux qui arrive à la ſuite des coups violens reçus à cette partie.

Au ſurplus, la liberté du ventre eſt plus avantageuſe que nuiſible aux enfans pendant la dentition. Hippocrate (*n*) dit: « qu'ils ſont moins ſujets aux convul» ſions, que ceux qui ſont reſſerrés ».

Nous avons déja parlé de la ſalivation qui accompagne & qui ſuit la pouſſe des dents.

(*La fievre, la mort.*) La douleur, l'inflammation des gencives & le défaut de ſommeil, ſont une cauſe très-ſuffiſante de la fievre; & ſi cette derniere eſt violente, elle peut très-bien détruire en peu de tems ces corps tendres & délicats. Cependant il ne paroît pas qu'Hippocrate (*o*) ait toujours appréhendé un évenement funeſte de la fievre qui accompagne la dentition; car il dit « que » les enfans qui ont pendant ce tems-là

(*m*) Aphoriſmes de Chirurgie, §. 275.
(*n*) *Lib. de Dentit.*
(*o*) *Ibidem.*

» une fievre aiguë, tombent rarement en » convulsion ». Après quoi il ajoute, que l'hiver est la saison la plus favorable à la dentition (*p*), & dans laquelle, toutes choses égales d'ailleurs, cette cause fait périr le moins d'enfans. Il observe en même tems que la pousse des dents est plus tardive chez ceux qui toussent pendant ce travail, & que la continuité de la douleur les exténue davantage. On remarque, en effet, que tous les enfans perdent alors une partie de leur embonpoint, & que leurs chairs deviennent molles & flasques, particuliérement quand les canines commencent à sortir.

§. 1375.

Il est aisé de voir que tous ces symptomes dépendent de la même cause.

LES dents, dans les efforts qu'elles font pour percer, distendent & tiraillent nécessairement la membrane qui recouvre & qui ferme les alvéoles, & ce

(*p*) *Ibidem.*

tiraillement douloureux amene l'inflammation. Or, s'il faut qu'un corps dur, tel que la dent, rompe & déchire cette membrane enflammée, on voit clairement pourquoi tous les différens symptomes de la dentition devront s'ensuivre.

§. 1376.

De plus, ils cessent d'eux-mêmes dès que l'irritation des nerfs (1374) est ôtée.

LA douleur, comme nous l'avons déjà dit dans une autre occasion (*q*), suppose un état de la fibre nerveuse, & tel qu'elle menace de rupture; ainsi la douleur est toujours d'autant plus violente que cette fibre est plus près de se rompre; ce qui donne la raison pourquoi les enfans souffrent le plus quand la dent est sur le point de percer, & d'où vient que la douleur cesse quand cette même dent s'est enfin ouvert un passage à travers la membrane distendue & enflammée des gencives : car alors les fibres nerveuses

(*q*) Aphorismes de Chirurgie, §. 220. & suivans.

ne sont plus irritées. On voit aussi par-là ce qu'on doit penser de tous ces *talismans* & *amulettes* qu'on suspend au col des enfans pendant la dentition pour la faciliter. La dentition est l'ouvrage de la seule nature, & toute personne instruite ne se persuadera pas aisément que l'art puisse l'accélérer; mais il peut du moins adoucir les douleurs qui en sont inséparables, comme nous allons le voir dans le paragraphe suivant. Cependant rien n'empêche qu'on ne permette aux femmelletes, à qui le soin des enfans est confié, de leur attacher au cou, pendant la pousse des dents, un morceau de corail rouge, une racine de pivoine, une dent de loup, de sanglier, ou de renard, & telles autres choses de cette espece, qui ne peuvent porter aucun préjudice à l'enfant. Cette condescendance les rend ordinairement plus dociles aux avis des Médecins.

§. 1377.

Et c'est à quoi on parvient; 1°. en amollissant, en rafraîchissant, en adoucissant les gencives avec des matieres émollientes, glutineuses,

antiphlogistiques; 2°. en les pressant souvent contre des corps durs & polis; 3°. en les ouvrant avec une lancette.

1°. Nous avons déjà vu ailleurs (r) combien sont efficaces pour calmer la douleur, toutes les matieres qui relâchent la fibre douloureusement distendue. Or, comme la membrane qui fait obstacle à l'éruption de la dent, est précisément dans cet état, on voit bien que les émolliens doivent avoir lieu dans cette occasion. Mais outre la tension, les gencives souffrent ordinairement une inflammation plus ou moins forte; aussi se trouve-t-on bien de les fomenter tout doucement avec des rafraîchissans & des antiphlogistiques, sur-tout si ces remedes sont en même tems légerement glutineux, ce qui les faisant adhérer quelque peu aux parties, empêchera qu'ils ne soient d'abord entraînés hors de la bouche par la salive qui en découle en abondance pendant la dentition. Le suc récemment exprimé de la grande joubarbe, mêlé au syrop de violettes, aux-

(r) Aphor. de Boerh. §. 228. n. 1.

quels on ajoute le mucilage de gomme adragante, ou celui de gomme arabique, des semences de coing, &c. fournit un remede excellent dans ce cas, si on en frotte doucement & souvent les gencives. On se trouve encore très-bien de la crême de lait nouvellement trait, jointe au jaune d'œuf & au syrop de violettes, le tout délayé dans une certaine quantité d'eau-rose distillée. On peut aussi mettre dans un nouet des fleurs de sureau, & un morceau de plomb, placer ce nouet dans un vaisseau de verre cylindrique, y verser pardessus du lait récent, & laisser tout cela à une douce digestion; bientôt il se ramassera à l'extrémité supérieure du vaisseau de la crême, qui aura l'odeur des fleurs de sureau, dont on oindra à fréquentes reprises les gencives de l'enfant, avec un soulagement insigne. On met du plomb dans le nouet pour le faire descendre au fond du vaisseau, au moyen de quoi la crême gagne plus facilement le haut, où elle se ramasse. Mais, en outre, l'usage extérieur du plomb est très-efficace pour calmer la douleur dans les inflammations commençantes. Je sçai que le plomb, pris sur-tout intérieurement, est suspect aux

Médecins, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Mais ce qui ſe diſſout ici de ce métal eſt très-peu de choſe, & c'eſt plutôt le petit lait que la crême, ou la partie butireuſe qui s'en charge. Il ne paroît donc pas qu'il y ait aucun inconvénient à frotter de tems en tems les gencives douloureuſes avec un peu de cette crême, dont l'enfant n'avale preſque rien, & qui eſt bientôt entraînée preſque en entier, par l'affluence de la ſalive qui coule abondamment hors de la bouche, comme nous l'avons déja remarqué. Si les gencives étoient d'un rouge extrêmement foncé qui fît appréhender la gangrene, on feroit bien alors de fomenter ſouvent ces parties avec un mêlange de quelques gouttes d'eſprit de ſel, de ſyrop de violettes, & d'un peu de nître, délayés dans l'eau-roſe diſtillée, ou dans celle de fleurs de ſureau. En parlant ailleurs de *l'angine gangréneuſe*, & dans le chapitre du *ſcorbut* encore, nous avons exalté la grande efficacité de l'eſprit de ſel dans les cas de la nature de celui-ci; & on trouvera dans la matiere médicale des formules propres à remplir cette indication.

Il arrive quelquefois que l'inflammation des gencives eſt ſi forte, & la dou-

leur qui en résulte si violente, que la fievre s'allume, & qu'il survient des convulsions. Sydenham (s) veut alors qu'on recoure à la saignée, comme au meilleur de tous les remedes, ajoutant qu'on peut tirer du sang aux enfans avec la même sûreté qu'aux adultes. Harris (t) reconnoît aussi en pareil cas la nécessité de tirer du sang; mais il préfere à la saignée, l'application d'une ou de deux sangsues au-dessous de chaque oreille. Il est certain qu'on a bien de la peine à saigner les enfans, tant par la petitesse de leurs vaisseaux, que par le mouvement continuel où ils sont. Sydenham (u) lui-même, en parlant ailleurs de la fievre dyssenterique, où il jugeoit la saignée nécessaire, dit: « que si un enfant est » attaqué de cette fievre, il faut lui ap» pliquer deux sangsues près des oreil» les ». Or, on sçait que Sydenham écrivit son *Schedula monitoria* vers la fin de sa vie, & qu'il y a changé ou corrigé bien des choses qui sont dans ses autres ouvrages.

Harris (x) avertit avec beaucoup de

(s) *Prax. medic. cap. 5. pag. 248, 249.*
(t) Maladies des Enfans, pag. 117.
(u) *Schedula monitor. de novæ febris ingressu, p. 673.*
(x) *Ibid.*

raiſon, que « pendant la dentition la
» bouche de l'enfant eſt ſouvent d'une
» ſi grande ſenſibilité, qu'il refuſe opi-
» niâtrement tous les alimens qu'on lui
» préſente ; enſorte qu'on doit bien
» prendre garde de ne leur rien don-
» ner de chaud, ni même d'un peu trop
» tiede ; car le plus petit degré de cha-
» leur ajouté à celle des gencives & de
» la bouche, qui eſt preſque brûlante,
» eſt un ſurcroît de ſupplice pour ces
» petits malheureux » ; à peine peuvent-ils ſouffrir l'attouchement de la cuiller. On voit donc par-là, combien il eſt avantageux pour les enfans de ne les ſévrer qu'après qu'ils ont pouſſé toutes leurs dents ; dans ce tems de ſouffrance ils ſupporteront bien mieux le tendre mammelon de la nourrice que toute autre choſe ; on a d'ailleurs alors la faculté de faire prendre à la nourrice même tous les remedes, ſoit émolliens, ſoit antiphlogiſtiques, qui peuvent convenir à l'enfant. On lui preſcrit auſſi un régime propre à donner à ſon lait la qualité qu'il doit avoir relativement à l'état actuel de ſon nourriſſon. C'eſt cet avantage que Moſchion (*y*) a eu en vue, en défendant à la nourrice, pendant la den-

(*y*) *Spach. gynæc. pag.* 10. *n.* 119.

tition, l'ufage du vin, & en lui ordonnant une diete tenue & humectante; avantage que ne peuvent fe procurer ceux qui veulent qu'on fubftitue, pour la nourriture des enfans, au lait de femme, celui des autres animaux.

2°. Les Auteurs qui ont écrit fur la dentition, & fur la confervation des dents, font partagés en différens fentimens fur cet article, les uns approuvant, & les autres condamnant abfolument cette pratique. Si les gencives étoient déja enflammées & douloureufes, il n'eft pas douteux que tout frottement de ces parties contre un corps dur ne fût nuifible; mais alors on ne fçauroit y toucher le moins du monde, fans que les malheureux enfans ne témoignent par leurs cris redoublés la grandeur de leur fouffrance. Avant ce tems-là, je veux dire lorfqu'il n'y a encore ni douleur, ni inflammation aux gencives, il femble que la nature ellemême nous indique l'utilité d'une légere preffion fur ces parties. Nous voyons en effet que durant la dentition, les enfans frottent continuellement leurs gencives avec leurs doigts, & portent à la bouche généralement tout ce qu'ils peuvent faifir, & le ferrent très-fortement entre

les deux mâchoires. Il paroît que quand ils font cela, ils ressentent dans les gencives une démangeaison incommode, qu'ils essayent de faire cesser par ce moyen : car ils ne donnent pendant ce tems-là aucun indice de douleur ; ils sont au contraire paisibles & gais, tant qu'on leur permet de continuer ce petit manege. J'ai vû souvent des enfans extrêmement inquiets, qui s'endormoient souvent tranquillement, pendant que leur nourrice leur passoit & repassoit doucement le doigt sur les gencives.

Ætius (z) recommande, à la vérité, de s'abstenir soigneusement de rien donner de dur à mâcher aux enfans, de peur que la gencive rendue calleuse, n'oppose une résistance insurmontable à la dent qui veut sortir. D'autres Auteurs encore ont embrassé ce sentiment (*a*). Mais si on considere que la bouche est continuellement humectée, il ne paroîtra gueres croyable que le frottement dont il s'agit ici puisse occasionner cette callosité ; & d'ailleurs, fût-elle possible par ce moyen, il est des Médecins qui la croyent favorable à la dentition, pré-

(z) *Lib. IV. cap. IX.*

(*a*) Bourdet, Recherches & Observat. &c. tom. I. §. 4. pag. 40.

tendant que des membranes dures & tendues se laissent percer plus facilement à la dent, que des gencives molles & flasques qui cédent à ces efforts (*b*). Aussi M. Andry blâme-t-il l'usage des émolliens, à moins que l'inflammation ne les exige ; & comme tous les os sont plus cassans pendant l'hiver, il croit que c'est ce qui a donné occasion à Hippocrate de dire que la dentition se fait avec moins de peine dans cette saison, que dans les autres tems de l'année (*c*). Il ajoute, d'après l'observation de Spiglius, que les dents de la mâchoire supérieure sortent ordinairement plus vîte que celles de la mâchoire inférieure, parce que les gencives supérieures sont plus exposées au frottement du mammelon que celles d'enbas (*d*).

L'utilité de la friction ou du frottement paroissant donc indiquée par la nature même, il sera bon de donner aux enfans, dans le tems de la dentition, quelque corps dur & poli tout ensemble,

(*b*) Andry, Orthopédie, tom. II. pag. 237–254.

(*c*) Les os étant plus cassans en hiver, ils sont par conséquent plus durs, le corps de la dent est donc plus dur, & par conséquent plus incisif. D'ailleurs, les gencives sont moins lâches, & partant plus faciles à être percées par la pointe des dents. *Orthopédie*, tom. II. pag. 245.

(*d*) Orthopédie, pag. 242, 243.

tel que le cryſtal, le corail rouge, l'ivoire, &c. Il eſt important que ces ſortes de hochets ſoient parfaitement unis, & ſans inégalités, & en outre qu'ils ne ſoient pas compoſés d'une matiere ſur laquelle la ſalive ait de l'action, ce qui rend le cryſtal préférable à tout pour cet uſage. On doit proſcrire ſur-tout les matieres métalliques, à l'exception de l'or le plus pur; car l'argent même dont on a coutume de ſe ſervir pour cet effet, eſt toujours allié à quelque peu de cuivre.

3°. L'ouverture de l'alvéole ne doit être entrepriſe que lorſque les efforts redoublés que la dent fait pour ſortir, l'ont diſtendue au point de la rendre très-rouge & très-douloureuſe. Une fievre aſſez forte ſe met communément alors de la partie, & l'on eſt menacé de convulſions, ſi on n'ouvre dans le moment un paſſage à la dent prête à percer. Dès que l'ouverture eſt faite, la dent ſe montre ſur le champ, pourvû qu'on l'ait pratiquée dans le tems convenable; mais ſi on s'eſt trop hâté, la dent reſtant encore profondément cachée dans la gencive, après la ſection, la petite plaie qu'on a faite ſe ferme bien vîte, & la cicatrice qui en réſulte, quelque peu conſidérable qu'elle ſoit,

oppose ensuite une plus grande résistance à l'effort de la dent. En outre la réputation du Médecin souffre un dommage qui n'est pas de peu de conséquence, si, après avoir conseillé d'ouvrir la gencive, la dent ne se montre pas par l'ouverture qu'on a faite. Je connois des cas où la dent n'a paru que huit mois seulement après cette ouverture.

J'ai dit ci-devant (§. 1374.) qu'on distinguoit deux tems dans la dentition. Le premier est celui dans lequel la dent fait le premier effort pour sortir de l'alvéole (nous en avons donné les signes); & le second, celui où elle redouble ses efforts pour rompre la gencive; sur quoi Harris (*e*) avertit judicieusement : « que » dans le premier, tout comme dans le » second tems des efforts que font les » dents pour sortir, les Chirurgiens in- » cisent à la moindre occasion les gen- » cives des enfans pour avancer leur » sortie, mais fort mal-à-propos, cette » incision faite prématurément n'appor- » tant aucun soulagement au malade, » parce que ce n'est qu'au second tems » de la sortie des dents, ce qu'il faut

(*e*) Maladies aiguës des Enfans, pag. 115 & 116 de la traduction de M. Devaux.

» bien remarquer, que ce secours peut » avoir lieu ».

Le même Auteur désapprouve encore que les Chirurgiens se servent pour cette incision de leur lancette, parce que cette incision se réunit aussi-tôt qu'elle est faite : « Il est donc à pro- » pos, dit-il, qu'ils fassent toujours » choix pour cela d'un instrument plus » commode, tel que le canif dont on » se sert pour tailler les plumes, ou » quelqu'autre instrument dont le dos » s'éleve comme celui d'un rasoir » : car alors les levres de la petite incision seront plus distantes l'une de l'autre, & se réuniront plus tard. C'est peut-être pour cette raison que quelques Auteurs (*f*) ont voulu qu'on se servît de l'ongle pour déchirer la membrane qui ferme l'alvéole. Il n'est pas douteux que l'incision ne fût plus long-tems à se fermer. Mais outre que cette pratique est plus douloureuse pour l'enfant, elle confie à des mains ignorantes & grossieres une opération délicate, que les gens de l'art doivent seuls entreprendre ; d'où il s'ensuit que l'incision par l'instrument tranchant mérite toujours

(*f*) Brouzet, Educat. médicin. des Enfans, tom. I. pag. 234.

la préférence pour le cas dont il s'agit.

M. Fauchard (g), qui s'est fait une grande réputation dans la partie de la Chirurgie qui regarde les dents, est d'avis que l'incision se fasse selon la longueur de l'arcade alvéolaire pour les incisives. Je croirois qu'on doit en user de même pour les canines. A l'égard des molaires, M. Fauchard préfere l'incision cruciale; mais il avertit prudemment qu'il ne faut l'entreprendre que lorsque la gencive est rouge, tuméfiée & fort tendue, & qu'on apperçoit à la vue, ou au tact, la dent immédiatement sous la membrane qu'elle s'efforce de percer. Au surplus, avant de finir sur cette matiere, je puis assurer, instruit par une longue expérience, que cette incision de la gencive est rarement nécessaire, lors même que la pousse des dents est la plus laborieuse.

(g) Le Chirurgien dentiste, Tom. I. ch. 15. p. 175.

§. 1378.

On donne avec ſuccès une petite doſe d'eſprit de corne de cerf dans les convulſions qui viennent de cette cauſe.

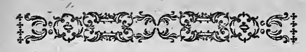
NOUS avons dit dans une autre occaſion (*h*) que le ſentiment de la douleur, & pluſieurs des effets qui en dépendent, peuvent être ôtés, quoique la cauſe qui y a donné lieu ſubſiſte encore; & je ſuis aſſuré que dans le cas dont il s'agit ici, on peut donner à l'enfant pour adoucir ſes ſouffrances, de légers parégoriques, tels que le ſyrop de pavot rouge, & celui de diacode même, pourvu que ce ſoit avec la prudence qui convient, & qu'on ne néglige pas d'ailleurs les autres moyens qui agiſſent ſur la cauſe même de la douleur. Il eſt prouvé, par les obſervations de Sydenham (*i*), que trois à quatre gouttes d'eſprit de corne de cerf, données de quatre en quatre ou de ſix en ſix heu-

(*h*) Aphoriſmes de Chirurgie, §. 229.
(*i*) *In Schedul. monit. de novæ feb. ingreſſu, pag.* 675.

res par jour, dans un véhicule convenable, font très-efficaces pour guérir la fievre qui accompagne la dentition difficile. On trouve une pareille formule au chiffre correfpondant de la Matiere médicale.

Fin du Traité des Maladies des Enfans.





MATIERE MÉDICALE

POUR

LES MALADIES DES ENFANS.

§. 1342.

PRENEZ du miel,
du vin de Bourgogne,
d'hydromel,
de chaque demi-once, mêlés pour une dose.

Mixture légerement purgative.

Prenez du syrop de chicorée, composé avec de la rhubarbe, trois dragmes,
de savon de Venise, demi-dragme,
d'eau distillée de mélisse, demi-once,
mêlés pour une dose.

§. 1343.

Teinture aromatique spiritueuse pour un épithême.

Prenez de canelle,
de macis,
de noix muscade,
de mastich & d'oliban, de chaque deux gros,
d'esprit-de-vin thériacal, quatre onces.

On en fera une teinture épithême aromatique, propre à évacuer la saburre intestinale de l'enfant nouveau-né.

Ensuite

Prenez un jaune d'œuf,
de la teinture susdite, *ana* demi-once,
d'eau distillée de roses, deux gros.

On en imbibera un peu de mie de pain, qu'on appliquera sur l'estomac.

Ou

Prenez de cette substance jaune qui se trouve dans l'écorce de citron bien ratissée, demi-once,

de

de noix muſcade, deux gros ;
de vin d'Eſpagne, trois gros,
mêlés.

Ecraſez le tout enſemble dans un mortier ; vous l'étendrez enſuite ſur de la mie de pain pour l'appliquer comme cideſſus.

§. 1346.

Syrop légerement purgatif pour chaſſer le meconium.

Prenez de la caſſe récemment mondée, demi-gros,
de la rhubarbe, trois grains ;
du ſyrop de chicorée composé à la rhubarbe, deux gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez de la manne de Calabre, deux gros,
ſyrop de roſes ſolutif, un gros ;
d'eau diſtillée de fleurs de ſureau, quatre gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez de miel blanc, trois gros ;

de ſyrop de roſes ſolutif avec le ſéné, un gros,
d'eau diſtillée de chicorée, quatre gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez de rhubarbe choiſie, ſix grains,
d'achari choiſi, deux grains,
de ſyrop de violettes, deux gros,
après les avoir broyés, mêlez-y,
d'eau diſtillée de méliſſe, deux gros;
le tout pour une doſe.

Pour des ſuppoſitoires.

Prenez du ſavon de Veniſe façonné en globe ou en cône.

Ou

Prenez une petite boule, ou un petit cône de ſucre.

Ou

Prenez du miel cuit juſqu'à une conſiſtance ſolide; donnez-lui la forme de ſuppoſitoire.

Ou

Prenez un peu de suif de chandelle, & lui donnez la forme convenable.

Cordiaux propres à pousser le meconium.

Prenez du miel, un gros,
de vin d'Espagne,
de jaune d'œuf, de chaque deux gros,
mêlés pour avaler en une fois.

Ou

Prenez d'eau distillée de canelle, deux gros,
d'élixir de propriété, préparé avec le sel de tartre, six gouttes,
du syrop de kermès, un gros,
mêlés pour avaler en une fois.

§. 1347.

Pour amollir la dureté du meconium.

Prenez du petit lait frais, six gros,
de miel, un gros,
mêlés pour avaler en une fois.

Ou

Prenez du petit lait frais, deux onces;
du savon de Venise, un gros & demi,
du miel, deux gros,
mêlés pour un lavement.

§. 1348.

Pour lubrifier les intestins.

Prenez de l'huile de lin, un gros,
de syrop de guimauve, deux gros,
mêlés pour une dose.

Ou

Prenez d'huile d'olive,
de syrop de capillaire, de chaque deux gros,
mêlés pour une dose.

Ou

Prenez d'huile d'amandes douces récente, trois gros,
de syrop de réglisse, deux gros,
mêlés pour une dose.

Ou

Prenez d'huile de lin, demi-once,
de jaune d'œuf, deux gros,
de miel mercuriel, demi-once,
de petit lait, une once,
mêlés pour en faire un lavement, dont on fera usage une fois chaque jour, jusqu'à ce que les intestins soient suffisamment lubrifiés.

Liniment de même qualité.

Prenez d'onguent de guimauve composé, une once,
d'huile de lin, demi-once,
mêlés pour un liniment, dont on frottera le ventre du malade, matin & soir.

§. 1350.

Poudre anti-acide absorbante.

Prenez des yeux d'écrevisses,
d'ostéocole,
de craie,
de mâchoire de brochet,
d'écailles d'huître, de chaque deux onces.

La dose est de six grains, deux ou trois fois le jour.

Mixture anti-acide.

Prenez d'eau distillée de fleurs de coquelicot,
de fenouil, de chaque deux onces,
d'yeux d'écrevisses, deux gros,
de savon de Venise, sept grains,
de syrop de guimauve, demi-once,
mêlés.

Si l'enfant ne dort pas, il en boira deux gros d'heure en heure.

§. 1356.

Mixture anti-acide & légerement purgative, pour résoudre & expulser le lait coagulé.

Prenez savon de Venise, deux gros,
de jaune d'œuf, quatre gros,
d'yeux d'écrevisses, trois gros,
de rhubarbe, demi-gros;
après avoir bien broyé les drogues, mêlez-les avec

l'eau diſtillée de mente, quatre onces,
de ſyrop de guimauve, demi-once.

L'enfant en boira demi-once toutes les heures, juſqu'à ce que les ſymptomes s'appaiſent.

Formules de clyſteres pour diſſoudre le lait grumelé dans les inteſtins.

Prenez ſavon de Veniſe, demi-gros,
de ſel gemme, trois grains,
de miel de romarin, demi-once,
d'eau diſtillée de fenouil, une once & demie,
mêlés pour un lavement.

Ou

Prenez de fiel de bœuf, demi-gros,
de miel mercuriel, demi-once,
d'eau diſtillée de mente, demi-once,
mêlés pour un clyſtere.

Les remedes huileux dont on doit uſer intérieurement, ſont les mêmes que ceux qui ont été déja recommandés pour lubrifier les inteſtins, afin d'é-

vacuer le meconium; voyez le paragraphe 1348.

Les ſubſtances huileuſes qu'on doit employer extérieurement dans ces ſortes de cas ſont :

l'onguent martiatum,
l'onguent nervin;
l'huile par infuſion d'abſinthe,
d'aneth,
de camomille,
de rue;
les huiles tirées par expreſſion du laurier,
du macis,
de la noix muſcade &
du palmier.

§. 1369.

Mixture atténuante pour détruire le nid des vers.

Prenez de gomme opopanax, une dragme,
de jaune d'œuf, deux gros,
mêlés ſelon l'art; enſuite ajoutez,
de ſavon de Veniſe, une dragme,

de syrop d'armoise, une once & demie,
d'eau distillée de fenouil, trois onces.

Le malade en prendra un gros toutes les quatre heures chaque jour, ou de deux jours l'un, & il observera un régime très-exact.

Poudre mercurielle purgative, & anthelmintique.

Prenez d'ætiops minéral,
d'agaric en trochisques, de chaque une dragme,
de sucre pur, une dragme & demie;
mêlés pour en faire une poudre qu'on divisera en dix doses; le malade en prendra une matin & soir, dans le tems où son estomac sera vuide.

Mixture anthelmintique atténuante.

Prenez de sel de chardon béni, deux dragmes,
de syrop des cinq racines apéritives, une once,
d'eau distillée de fumeterre, quatre onces,

mêlés; le malade en prendra trois gros de trois heures en trois heures.

Electuaire de même vertu.

Prenez de ſemences d'abſinthe ordinaire,
de tanaiſie, de chaque deux dragmes,
de miel, deux onces,
mêlés; le malade en prendra deux gros tous les matins.

§. 1370.

Liniment anthelmintique & purgatif.

Prenez onguent d'Aggrippa & d'Hartanita, de chaque une once;
faites-en un liniment, dont on frottera la région ombilicale.

Onguent anthelmintique purgatif.

Prenez du fiel de taureau,
d'aloës pur, de chaque une dragme,
d'onguent de guimauve, une once,
mêlés pour le même uſage.

Autre Onguent anthelmintique fort aromatique, mais point purgatif.

Prenez d'huile de tanaiſie,
de caſtoreum, de chaque demi-once,
d'onguent nervin, une once,
mêlés pour le même uſage.

Dans l'application de tous les remedes, il faut examiner s'ils ne dérangent point trop les fonctions du ventre, car cet inconvénient n'eſt pas rare; de peur que l'enfant ne tombe en diſſenterie, il faudra prendre garde alors d'en faire un trop grand uſage.

§. 1371.

Mixture pour tuer les vers.

Prenez du miel, deux onces,
de ſel gemme, un gros & demi,
d'eau diſtillée de chicorée, quatre onces,
mêlés pour en faire une boiſſon, dont l'enfant prendra demi-once toutes les heures du jour.

Poudres de même qualité.

Prenez de la corne de cerf brûlée, un
scrupule.

Le malade en prendra quatre fois par jour, dans le tems où son estomac sera vuide d'alimens, dans deux gros de syrop de roses pâles.

Ou

Prenez de la corralline de mer, deux
dragmes,
de limaille de fer, demi-gros,
mêlés pour en faire une poudre, qu'on divisera en seize doses, pour le même usage.

Ou

Prenez de la semence de rue,
de tanaisie,
d'absinthe &
de barbottine, de chaque une
dragme,
de sucre, trois dragmes,
mêlés pour en faire une poudre, qu'on divisera en seize doses pour le même usage.

Vin médicinal anthelmintique.

Prenez d'hydromel récent, une livre, de ſemences de barbotine & de tanaiſie, de chaque un gros.

Faites-en ſelon l'art un vin médicinal. Quand il ſera bien clarifié, vous y mêlerez de miel blanc, deux onces.

Le malade en prendra une once le matin à jeun.

Poudres mercurielles anthelmintiques.

Prenez d'æthiops minéral, huit grains; de vitriol de Mars légerement calciné, deux grains; mêlés pour faire une poudre qu'on diviſera en deux doſes; le malade en prendra une le matin & l'autre le ſoir, dans le tems qu'il aura l'eſtomac vuide.

Ou

Prenez de mercure doux, ſept grains; de diagrede, cinq grains.

Faites-en une poudre, que le malade prendra le matin dans l'hydromel.

Ou

Prenez tartre vitriolé, quatre grains;

de vitriol de Mars, trois grains,
mêlés pour en faire une poudre très-fine, qu'on divisera en trois doses. Le malade en prendra une le matin, l'autre le soir, lorsqu'il aura l'estomac vuide.

Ou

Prenez vitriol commun, deux grains,
de syrop de violettes, quatre grains,
mêlés pour une dose, qu'on prendra le matin à jeun.

§. 1372.

Poudres mercurielles pour tuer & chasser les vers du corps.

Prenez du diagrede, quatre grains,
du mercure doux, six grains.
Faites-en une poudre très-fine pour une dose.

Ou

Prenez de racine de jalap,
d'æthiops minéral, de chaque douze grains;
mêlés pour en faire une poudre tout comme ci-dessus.

Ou

Prenez d'agaric, huit grains;
d'æthiops minéral, douze grains.
Faites-en une poudre pour le même usage que la précédente.

Ou

Prenez d'aloës, trois grains,
de résine de jalap, un grain,
vitriol de Mars, deux grains,
mêlés pour en faire une poudre comme ci-dessus.

§. 1373.

Clysteres anthelmintiques.

Prenez de l'huile de lin, trois onces,
pour un lavement.

Ou

Prenez du miel, deux onces,
d'eau distillée de chicorée, deux onces,
pour un lavement.

Ou

Prenez de décoction de tanaisie, trois onces,

d'aloës, six grains,
mêlés pour un lavement.

Où

Prenez de vitriol de Mars, quinze grains,
d'eau distillée de chicorée, quatre onces,
mêlés pour un lavement.

Suppositoires anthelmintiques.

Prenez de miel cuit à une consistance convenable, quatre onces,
d'aloës, demi-once,
de vitriol de Mars, deux gros,
mêlés pour faire selon l'art de petits suppositoires, qu'on introduira d'abord que le malade aura été à la selle.

Les onguens dont on doit user à l'extérieur dans ce cas, sont les mêmes que ceux que nous avons indiqués pour détruire la pituite intestinale qui sert de nid aux vers; voyez le paragraphe 1370.

§. 1377.

Mixture rafraîchissante & antiphlogistique.

Prenez de nître, vingt grains,

d'esprit de sel, cinq gouttes,
de syrop violat, une once.
d'eau distillée de fleurs de sureau, trois onces.

On en frottera les gencives du malade.

Ou

Prenez de crême de lait tout frais,
de jaune d'œuf, de chaque une once,
de syrop violat, six gros,
d'eau rose distillée, trois onc.
mêlés pour le même usage.

Ou

Prenez de fleurs de roses récentes & de sureau, de chaque demi-pincée.

On les enfermera dans un linge garni de plomb, pour qu'il puisse aller au fond du vase où on les mettra; ce vase sera une bouteille de verre longue & cylindrique. On y versera ensuite du lait tout frais, & on laissera le tout en digestion pendant un tems convenable; on se servira de la crême qui surnagera, & on l'appliquera sur les gencives enflammées.

§. 1378.

Prenez d'esprit de corne de cerf, trois gouttes.

Le malade en prendra trois fois par jour dans deux dragmes de syrop de kermès.

Fin de la Matiere Médicale pour les Maladies des Enfans.





APPENDIX

Touchant le spécifique de M. Herrenschwands, Docteur en Médecine.

CONTRE LE SOLITAIRE OU TÆNIA;

Extrait d'un Mémoire sur cette espece de vers, communiqué à l'Académie Royale des Sciences (a); par M. BONNET, célebre Naturaliste.

ENTRE les différens vers qui habitent l'intérieur du corps humain, le *tænia* ou *solitaire*, est sans doute un des plus singuliers; sa forme approche de celle d'un ruban ou d'un lacet, c'est-à-dire qu'il est long & plat, & delà lui est venu le nom latin de *Tænia*. On l'a nommé en François *Solitaire*, parce qu'on croit qu'il est ordinairement seul de son espece dans le même sujet. Il est fort

(a) Premier Volume des Mémoires présentés par divers Sçavans, *in*-4°. 1750, de l'Imprimerie Royale.

mince & articulé d'un bout à l'autre ; ces articulations sont plus ou moins serrées en différens vers ; mais la longueur de cet insecte est ce qu'il offre de plus remarquable. Pline parle de tænia de trente pieds ; & un Auteur plus digne de foi, l'illustre Boerhaave, a assuré en avoir vu de trente aunes.

Un insecte aussi surprenant n'a pû qu'exciter beaucoup l'attention des physiciens, & en particulier de ceux dont l'étude a principalement pour objet la conservation de la santé. Hippocrate, ce pere de la Médecine, en a parlé, & après lui quantité d'autres auteurs Grecs & Latins. Mais c'étoit sur-tout aux Médecins de nos jours, qu'il étoit réservé de pénétrer mieux dans la nature de ce ver, & de nous prescrire des recettes plus sûres pour nous en débarrasser : plusieurs lui ont aussi consacré leur plume, & nous ont donné de sçavantes & curieuses dissertations, dont il a été le sujet.

Mais le point qui intéresse le plus, je veux dire les moyens d'expulser ce ver, demeuroit encore incertain ; ce n'est pas qu'on manquât de recettes, on est effrayé quand on parcourt la liste de celles qui ont été prescrites contre les vers & en

particulier contre le solitaire : il n'y a presque point d'extrait, point de préparation qu'on n'ait indiquée ; les trois regnes ont presque été épuisés. Cependant au milieu de cette abondance, on étoit pauvre, on n'avoit aucune recette qui opérât sûrement. Il arrivoit bien ordinairement que le malade, avec le secours de tel ou tel remede, rendoit par le bas plusieurs morceaux, & quelquefois plusieurs aunes de ce ver ; mais ce n'étoit qu'assez rarement qu'il sortoit entier.

Enfin le hasard, auteur de la plûpart des découvertes, vient de nous découvrir un spécifique, dont l'efficace semble laisser peu à désirer. Le possesseur d'un secret aussi utile est M. Herrenschwands, Docteur en Médecine, natif de Morat en Suisse, & disciple des Boerhaave & des Hofman. Il reconnoît en devoir les premieres connoissances à un ami, qui à son tour les a dûes au hasard ; cet aveu fait l'éloge de la candeur de M. Herrenschwands. Ami du genre humain, il n'auroit pas tardé de le communiquer au public, si sa famille eût été dans une situation plus aisée. Mais il a cru qu'on ne lui reprocheroit point de travailler d'abord pour elle ; il promet d'informer ensuite le public de tout

ce qu'il lui importe de sçavoir sur cette matiere.

Après ce que je viens de dire, on n'attend pas sans doute de moi des détails bien circonstanciés sur cette découverte; je dois me borner à l'annoncer, & à rapporter en peu de mots ce que j'en sçai, & que je tiens en partie de M. Herrenschwands lui-même.

Le specifique en question est une poudre qui paroît végétal, elle est légere & très-fine; sa couleur est olive; on y apperçoit à l'œil nud, & mieux avec le secours des verres, des particules brillantes, qu'on pourroit soupçonner être des particules d'æthiops minéral, ou de quelqu'autre ingrédient de ce genre; son odeur tient de celle du saffran, & elle a un petit goût salé. Voici la maniere dont M. Herrenschwands l'administre, & les diverses circonstances qui en accompagnent l'opération.

Sur les quatre heures après midi du jour qui précede celui où se doit faire la cure, il fait prendre dans de l'eau tiede six grains d'une poudre blanchâtre, où il entre du vitriol de Mars: cette poudre ne produit pcint d'effet sensible; étonneroit-elle le ver? donneroit-elle plus de jeu aux fibres des intestins pour

le pouſſer dehors? enfin ſeroit-elle un préſervatif contre la trop grande activité de la principale poudre ? c'eſt-là tout ce que je puis conjecturer de probable ſur ce ſujet : quoi qu'il en ſoit, elle n'eſt pas d'une abſolue néceſſité. M. Herrenſchwands a ſeulement remarqué que le remede réuſſiſſoit mieux par cette préparation. A ſept heures il fait ſouper légerement le malade, & deux heures après il lui fait avaler une cuillerée d'huile d'amande douce ou d'olive ; le lendemain matin, de deux heures en deux heures, il lui donne une priſe de ſon ſpécifique dans du pain à chanter ; la doſe ordinaire de chacune eſt d'une dragme ou quatre ſcrupules, mais il l'augmente ou la diminue ſuivant la vigueur du ſujet. Jamais il ne va au-delà de trois priſes ; la premiere demeure ſouvent ſans action, quelquefois elle eſt ſuivie d'un petit vomiſſement, & plus fréquemment d'une ſelle ; en ce cas M. Herrenſchwands fait prendre au malade un peu de bouillon. Si le ver réſiſte à cette premiere attaque, comme il arrive ordinairement, on lui en livre une ſeconde ou une troiſieme ; ce n'eſt pas abſolument ſans que le malade en ſouffre ; quelquefois il eſt purgé aſſez vio-

lemment par le haut & par le bas, il ressent des douleurs plus ou moins vives de colique, son pouls est élevé; mais d'autre fois tout se passe plus doucement; ce n'est souvent que l'après-midi que le tænia déloge, & pour le plus tard pendant la nuit ou le lendemain matin. Il est arrivé quatre fois ici, à Genève, qu'il est parti à la premiere prise, ce qui est assurément une grande preuve de l'efficace singuliere de ce remede; ordinairement il sort vivant, & toujours aussi entier qu'il peut l'être; on voit la partie antérieure se terminer par un fil délié, que M. Herrenschwands nomme le *filet* du vers.

Lorsque celui qui a été expulsé est d'une certaine longueur, le malade se sent dans l'intérieur comme un vuide, qui lui cause une sorte d'anéantissement, accompagné de maux de cœur, à-peu-près comme il arrive aux hydropiques, qui ont subi l'opération de la *paracenthèse;* quelques-uns en sont assez accablés pendant un jour ou deux, d'autres ont de la fievre; mais les troisiemes en sont si peu travaillés qu'ils sortent le même jour. Toutes ces variétés dépendent sans doute de circonstances différentes, du tempérament, de la consti-

tution actuelle, de l'âge, du plus ou moins de chaleur de l'air, peut-être encore de l'état du tænia.

M. Herrenſchwands a déja opéré en Suiſſe ſur vingt quatre ſujets, qui ont tous été guéris ; il en a traité vingt dans notre Ville, dont deux n'ont point rendu de tænia, probablement parce qu'ils en avoient été déja délivrés ſans le ſçavoir, & dont un autre, qui étoit un enfant de huit à neuf ans, ſe rebuta à la premiere priſe. Parmi ces ſujets de l'un & de l'autre ſexe, il s'en eſt trouvé de fort délicats, & même de valétudinaires, qui ont fait uſage du ſpécifique ſans avoir éprouvé aucun accident fâcheux.

Une autre remarque que je ne dois pas omettre, c'eſt que des perſonnes traitées par M. Herrenſchwands, ayant été pnrgées à la maniere ordinaire quelque tems après, il n'a paru dans leurs déjections aucun des ſignes qui annoncent le tænia ; de plus la médecine a opéré ſans être accompagnée de ſymptomes qui ſe manifeſtoient ordinairement avant leur guériſon, comme de violentes coliques, des défaillances, &c. Le tems confirmera ſans doute un ſi heureux début.

J'ai dit qu'il eſt arrivé ici à M. Her-

renfchwands ; de donner infructueufement de fa poudre à deux perfonnes, qui probablement avoient déja été débarraffées du folitaire ; pour n'être pas trompé là-deffus, il fait avaler la veille une cuillerée de fyrop de fleurs de pêcher, il affure que tous ceux qui ont ce ver rendent alors dans leurs déjections des grains ou molécules blanchâtres, qu'il foupçonne être les excrémens de l'infecte : ne feroient-elles pas plutôt des portions de l'animal lui-même, altérées ou corrompues ?

M. Herrenfchwands eft préfentement à Bâle (*b*), d'où il écrit qu'il a vû avec une extrême furprife, que tous les malades qui lui ont été mis entre fes mains, fe font trouvés attaqués du tænia de la feconde efpece de Plater, qu'il conjecture être plus difficile à expulfer que la premiere ; ce qui le porte à le foupçonner, c'eft qu'il n'eft point encore parvenu à faire fortir un de ces vers entier, mais feulement par morceaux.

(*b*) J'écrivois ceci dans l'automne de 1743.

Ce que nous venons d'extraire du Mémoire de M. Bonnet fur le tænia, en compofe la premiere Partie, qui eft la plus courte ; les deux autres, beaucoup plus étendues, roulent entiérement fur l'Hiftoire Naturelle de cet étonnant infecte, & renferment des détails très-curieux, qu'on pourra confulter dans les Mémoires même de l'Académie.

FIN.